MASTER
NEGATIVE
NO. 92-80503-11

MICROFILMED 1992

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States -- Title 17, United States Code -- concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material...

Columbia University Library reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

DUSSAUD, RENE

TITLE:

LA LYDIE ET SES VOISINS AUX HAUTES...

PLACE:

PARIS

DATE:

1930

Master Negative #

92-80503-11

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

884.7
D947

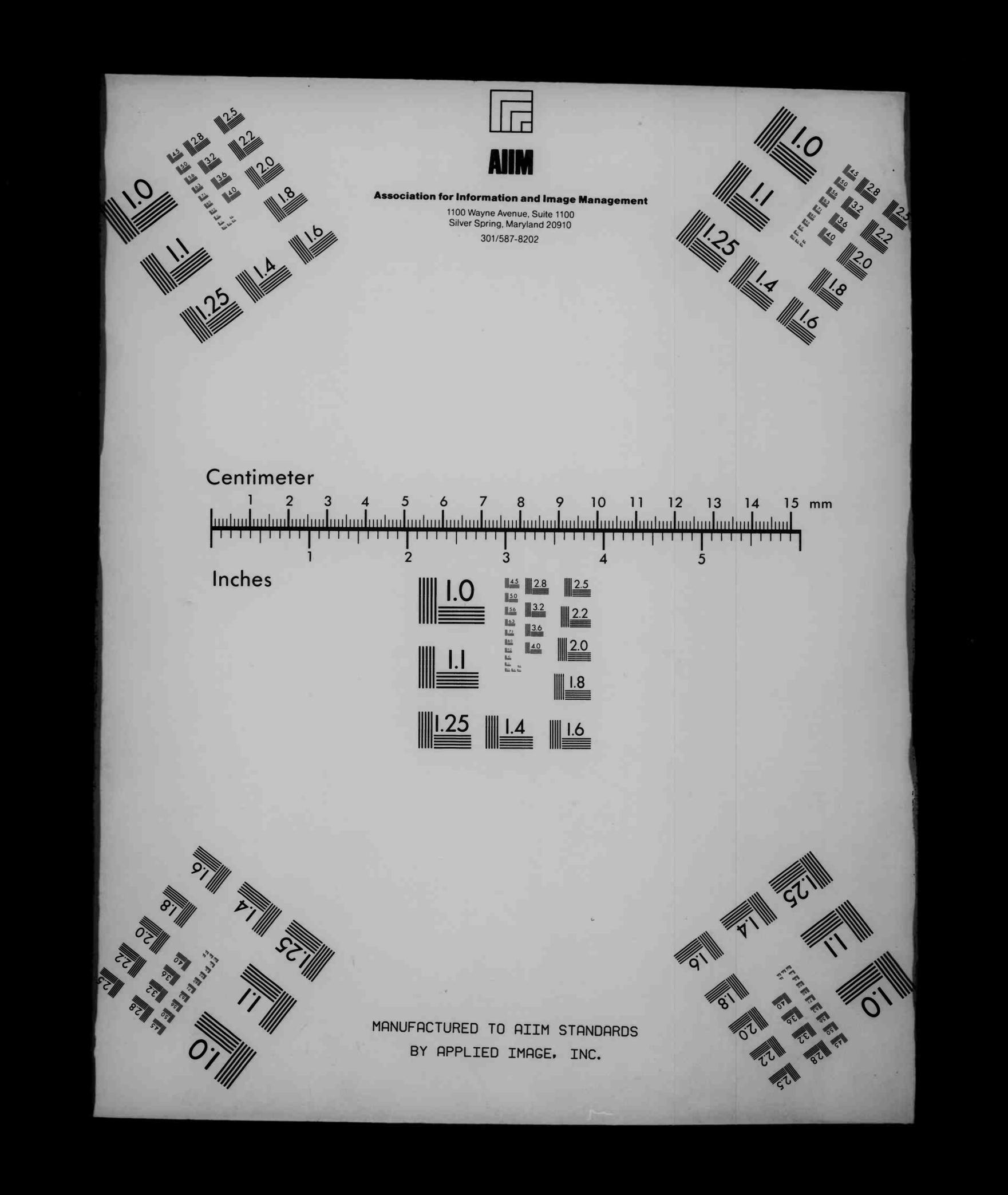
Dussaud, René, 1868-
... La Lydie et ses voisins aux hautes époques.
Paris, Geuthner, 1930.
110 p. illus., plates, fold. map. 25½ cm.

98736

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 3-23-92 INITIALS M.D.C.
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT


AIIM
Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202
Centimeter
Inches
MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

RENÉ DUSSAUD

MEMBRE DE L'INSTITUT

CONSERVATEUR DES MUSÉES NATIONAUX

LA LYDIE
ET SES VOISINS
AUX HAUTES ÉPOQUES

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, VIe

1930

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

LA LYDIE ET SES VOISINS

A Monsieur

CHARLES VIROLLEAUD

Amical hommage

R. D.

RENÉ DUSSAUD

MEMBRE DE L'INSTITUT

CONSERVATEUR DES MUSÉES NATIONAUX

LA LYDIE
ET SES VOISINS
AUX HAUTES ÉPOQUES

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

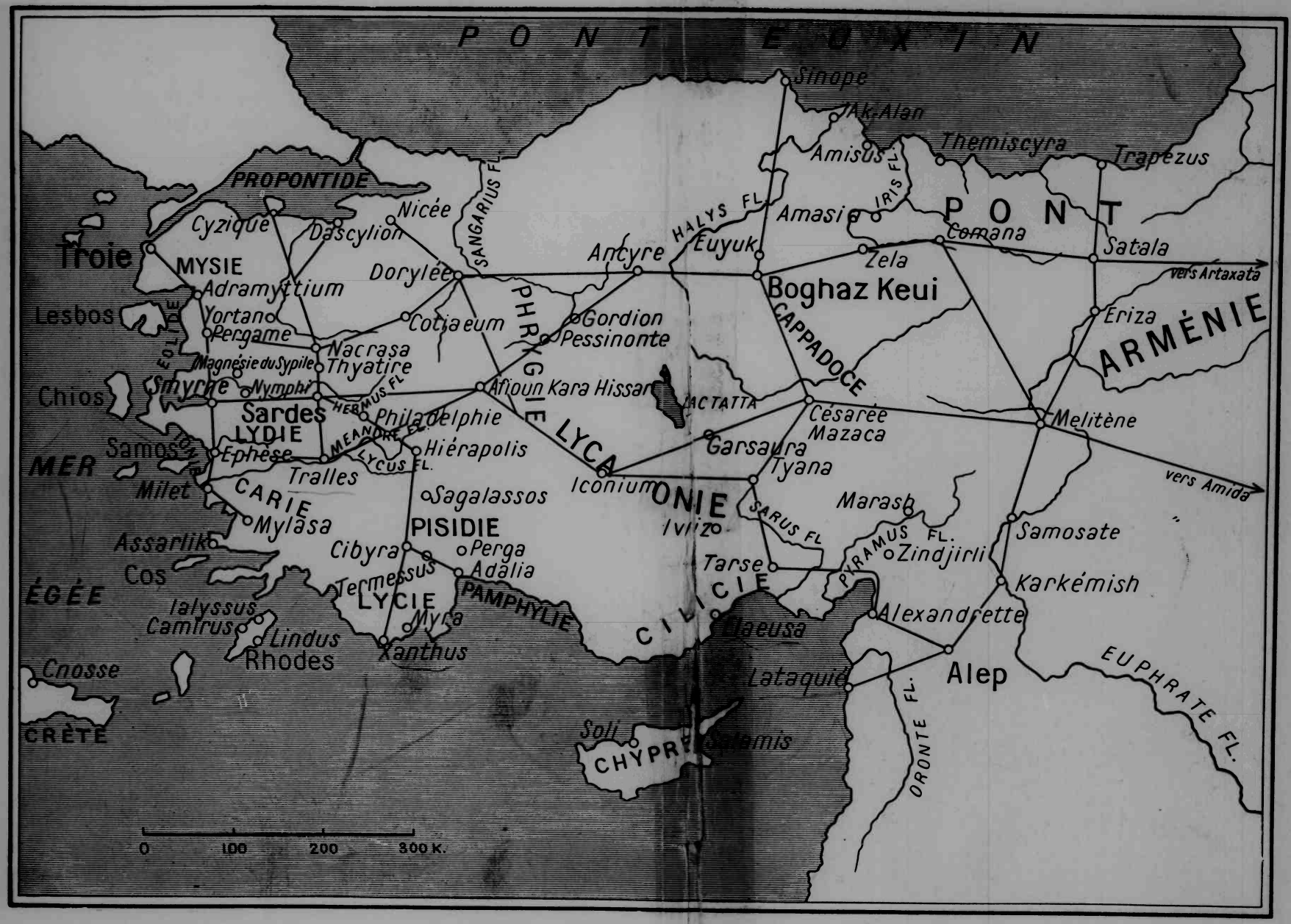
13, RUE JACOB, VIe

1930

31-15343

884.7
D947

DA
24
19 Aug 31.



LES ROUTES ANCIENNES EN ASIE MINEURE

LA LYDIE ET SES VOISINS

AUX HAUTES ÉPOQUES

Aux hautes époques le terme de Lydie constitue un anachronisme; celui de Méonie conviendrait mieux ou celui d'Asia par lequel Homère désigne la vallée du Caystre(1). Encore du temps d'Hérodote, les Lydiens savaient que l'Asie avait reçu son nom par extension d'un terme géographique primitivement réservé à la Lydie(2).

Cependant, à l'exemple d'Hérodote et de M. Georges Radet(3), pour plus de commodité, nous conserverons le nom de Lydie, même aux hautes époques, pour l'appliquer dans un sens large aux vallées du Méandre, du Caystre et de l'Hermus. La séparation politique, si bien marquée à l'époque classique, entre la région côtière et les vallées de ces fleuves est relativement récente. L'anachronisme dont nous nous défendons est d'autant moins grave que la région lydienne a été une des moins bouleversées de toute l'Asie Mineure par les invasions successives, ce qui explique que des noms comme ceux d'Alyatte et de Sadyatte soient attestés par les

(1) Les textes réunis par **G. Radet**, *La Lydie et le Monde grec au temps des Mermnades* (687-546), Paris, 1893, p. 68. **Forrer**, *Zeitschrift der deutschen Morgenl. Gesellschaft*, t. 63, p. 6, a émis l'hypothèse que le pays Ashshuwa, mentionné dans un texte de Boghaz-Keui, représentait l'Asie d'Homère. Ce n'est guère vraisemblable, car Ashshuwa, Ishuwa ou Khashshuwa est à placer sur le haut Euphrate; cf. **Weidner**, *Politische Dokumente aus Kleinasien* (*Boghaz-K. Studien*, n° 8), p. 4, note 5, et p. 91.

(2) **Hérodote**, IV, 45.

(3) *Op. cit.*, p. 72, n. 2.

textes de Boghaz-Keui dès la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère(1).

La tranquillité particulière dont a joui la Lydie, jointe à la fertilité naturelle de ses vallées qui, au témoignage de Strabon, constituaient, encore de son temps, « les plus riches plaines connues(2) », autorisent à penser que le renom laissé par les règnes de Gygès et de Crésus répercute le dernier écho d'une prospérité plus ancienne.

Nous devons nous en souvenir au moment où la découverte des archives de Boghaz-Keui commence à porter ses fruits en nous révélant la véritable histoire de l'empire hittite. On conçoit l'intérêt que ces textes, au contenu si varié, suscite dans les milieux scientifiques. Est-on cependant autorisé à en conclure que le haut plateau aride, encerclé par l'Halys, a vu poindre la première civilisation anatolienne dès avant les riches contrées de l'ouest(3) ?

Du simple point de vue de la géographie humaine, et par comparaison avec ce que nous savons des vallées du Tigre, de l'Euphrate et du Nil, il y a là un paradoxe que des recherches approfondies sur le terrain ne peuvent manquer d'écarter. Mais, déjà, avec la documentation réduite dont nous disposons, il est possible d'en montrer la fragilité.

Sans nous dissimuler les difficultés du problème, nous essaierons d'établir que la Lydie s'est éveillée de très bonne heure à la civilisation sous l'impulsion de deux facteurs. Le premier, commercial,

(1) **A. Götze,** *Madduwattaš* (*Hethit. Texte*, III), p. 40.
Il y a donc peu de probabilité pour que, comme il est dit dans *Les Premières Civilisations* (Alcan, 1926), p. 253, l'ancienne dynastie lydienne soit de race thraco-phrygienne. Mais nous ne voulons pas aborder la question ethnographique pour laquelle on ne dispose pas d'éléments suffisants. L'utilisation systématique des représentations égyptiennes, comme l'a tenté **Semper,** *Zeitschr. für Anthr., Ethn. und Urgesch.*, t. LVII, p. 286, ne peut aboutir sans correctif comme il est démontré dans *Reallex. Assyr.*, I, p. 77. Il faudrait posséder un nombre plus important de squelettes de haute époque. Même alors, on devra prendre garde de ne pas lier de façon trop absolue la civilisation à la race. D'autre part, en ce qui concerne plus spécialement notre sujet, les traditions lydiennes ont été complètement brouillées par les écrivains grecs successifs, comme l'a montré pour un autre peuple, les Pélasges, **Ed. Meyer,** *Forschungen zur Alten Geschichte*, I (1892); cf. sa *Geschichte des Altertums*, I, § 507 et trad. fr.
(2) **Strabon,** XIII, 4, 5.
(3) Comme tout récemment encore, **Eduard Meyer,** *Geschichte des Altertums*, II, (2e éd.), 1 : *Die Zeit der ägyptischen Grossmacht* (1928), p. 11.

lui a apporté de loin les éléments d'une organisation déjà perfectionnée; le second, religieux, a suivi le premier, ce qui ne surprendra pas en Anatolie où il est de tradition qu'un grand lieu de culte soit toujours un grand emporium. La double action, qui s'est ainsi fait sentir sur la Lydie des hautes époques, n'est autre que celle de la civilisation suméro-accadienne dont de nombreux textes et des documents figurés attestent la pénétration, en pleine Asie Mineure, dès le début du IIIe millénaire avant notre ère, à une époque où les Hittites ne jouaient aucun rôle dans la péninsule, si même ils y avaient déjà pénétré.

Notre intention n'est donc pas de revenir sur les faits historiques acquis, notamment par la remarquable thèse de M. G. Radet, *La Lydie et le Monde grec au temps des Mermnades*(1). Mais, de même que sir William Ramsay a montré qu'on n'accordait pas toujours aux penseurs et aux savants de la Grèce asiatique le mérite qui leur revient(2), nous voudrions signaler que les historiens modernes oublient d'accorder une place suffisante à l'activité et au rôle des pré-Lydiens.

Les anciens, eux, ne s'y sont pas trompés. L'importance qu'Hérodote reconnaît à la Lydie, l'antiquité qu'il attribue à ses traditions doivent nous avertir qu'il faut tenir le plus grand compte des éléments très actifs qui prospéraient à haute époque dans l'ouest de la péninsule.

I. — LES ROUTES ET LE COMMERCE ENTRE LA MESOPOTAMIE ET LA LYDIE

« Les Lydiens, assurait Aristagoras le Milésien, habitent une excellente contrée et possèdent une immense quantité d'argent(3). » On ne peut mieux mettre en évidence les deux éléments

(1) On rappellera pour mémoire l'étude de **Fréret,** *Recherches sur la chronologie de la Lydie*, d'un grand mérite pour l'époque, dans *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, t. V (1725).
(2) **Ramsay,** *Asianic elements in Greek civilisation* (Londres, 1927), p. 2.
(3) **Hérodote,** V, 49.

d'une richesse plus certaine que celle apportée par les eaux du Pactole. D'abord, la fertilité de la terre qu'on opposait à la Perse aride et qui faisait dire qu' « avant d'avoir réduit les Lydiens, les Perses ne possédaient vraiment rien de bon ni de délicat(1) ». Ensuite, l'activité commerciale qui a été de tout temps considérable(2) dans ces vallées, qui ouvrent de larges voies naturelles vers la mer, et telle que, dans les récits qui nous ont été conservés, le premier rang paraît occupé chez les Lydiens par les banquiers, les marchands, les artisans ou les aubergistes(3), à moins qu'on ne l'accorde aux prostituées (4). Tout, chez les Lydiens, était article de commerce et les jeunes filles avaient coutume de se constituer une dot en accordant leurs faveurs aux hôtes de passage.

Le culte reflétait le contraste entre les mœurs amollissantes d'une plaine très riche et les mœurs rudes de la montagne où se recrutaient les caravaniers et les solides hommes de troupe(5). Cette opposition se marque dans le langage, à basse époque, quand on distingue les habitants de la plaine sous le nom de Lydiens et ceux des hautes vallées sous le nom de Méoniens(6).

Un des derniers gains de l'histoire des religions en ces contrées a été de confirmer l'origine lydienne du culte bacchique. Par la correspondance qu'elle établit entre les noms propres *BakiFalis*

(1) *Ibid.*, I, 71.

(2) Il suffira de citer Smyrne aux temps classiques et de nos jours. Ephèse à l'époque romaine « la place de commerce la plus importante de toute l'Asie cistaurique », dit **Srabon,** XIV, 1, 24, plus anciennement, Milet aux quatre ports et Sardes la grande capitale. Tralles (Aïdin) était éclipsée à l'époque romaine, mais elle gardait de son ancien éclat le privilège de réunir les citoyens les plus riches du pays et de fournir ainsi le président de la province, c'est-à-dire l'asiarque (**Strabon,** *ibid.*, 42). Cette contrée si favorisée par la nature est cependant soumise à de fréquents séismes. A l'époque romaine, Philadelphie (Ala Sheïr) et Apamée (Dineir) en subissaient presque journellement les atteintes (**Strabon,** XII, 8, 18); Tralles y était fort sujette aussi (*Ibid.*, XII, 8, 17). On sait qu'en 1828 le centre du séisme a été Torbali, un peu au sud de Smyrne.

(3) Quand le roi de Lydie, Ardys, est détrôné, il se fait aubergiste; cf. **Radet,** *op. cit.*, p. 73.

(4) **Hérodote,** I, 93; cf. **Strabon,** XI, 14, 16 et **Radet,** *op. cit.*, pp. 299 et suiv.

(5) **Hérodote,** I, 79, vante les soldats lydiens. Tyr prit les Lydiens à son service; cf. **Ezéchiel,** XXVII, 10.

(6) Sur la robustesse des Méoniens, d'après Hipponax, cf. **Ramsay,** *op. cit.*, p. 5.

et *Diounysiklès*, une bilingue grecque et lydienne révèle que *Bak—*, c'est-à-dire *Bakkos*, était le nom lydien de Dionysos(1). Nonnos disait juste en assurant que la Méonie était la nourrice de Bacchus(2).

On sait que les Lydiens étaient experts en inventions profitables. Les jeux de hasard avaient pris chez eux un tel développement qu'on se plaisait à leur en attribuer la paternité(3). On leur accordait aussi le mérite et les avantages de l'invention de la monnaie(4). Leur réputation comme caravaniers était grande; ils parcouraient aussi bien les routes d'ouest en est — « route Royale » et « route des Indes » — que les routes nord-sud de la péninsule. Ces dernières permettaient d'éviter les difficultés et les risques du transit par mer; nous les examinerons en premier (Pl. I).

(1) **Martin P. Nilsson,** *The Minoan-Mycenaean Religion and its survival in Greek Religion* (1927), p. 499. On ne nous dit pas si l'on peut rattacher à la même racine le nom des Bakèles, castrats de Cybèle.

(2) **Nonnos,** *Dionysiaques*, XXV.

(3) **Hérodote,** I, 94.

(4) **Fr. Lenormant,** *La Monnaie dans l'Antiquité*, I, III, § 2, a donné le premier exposé précis de la question; voir **Radet,** *op. cit.*, pp. 155 et suiv. et p. 169. **Babelon,** à diverses reprises et dans *Traité des monnaies grecques et romaines*, 2e partie, I, pp. 227 et suiv.; cf. 1re partie, II, a cherché à démontrer que l'invention de la monnaie fut le fait des banquiers et il ne fait pas frapper monnaie aux rois de Lydie avant Crésus sous la forme des créséides d'or et d'argent identifiées par l'abbé Barthélemy. Cette théorie ingénieuse pèche par plusieurs points. Elle est d'abord contraire à la raison d'être de la monnaie, dont l'institution a tout d'abord dû troubler les habitudes des banquiers et peut-être leur intérêt. La priorité du monnayage lydien, d'abord de simples lingots avec la marque striée de la presse, est formellement attestée par **Hérodote,** I, 94, et il suffit de lire le commentaire subtil, mais peu probant, que **Babelon,** *op. cit.*, p. 230, donne de ce texte, pour sentir à quel point sa théorie en est gênée. Encore faut-il observer que le même renseignement est fourni par Xénophane de Colophon, qui était encore plus près des événements. La question des monnaies de Phédon à Egine est tout à fait distincte et la solution de Lenormant paraît la plus équitable. Il n'est pas possible, tant leur type est développé, de considérer avec Babelon les créséides comme les plus anciennes monnaies lydiennes; elles représentent plutôt une réforme monétaire. La répartition de ces monnaies est une autre affaire et Babelon a eu sans doute raison de discuter les attributions admises jusqu'à lui; mais partant d'un mauvais pied, il a dépassé la mesure. On aurait pu attendre beaucoup de la découverte des monnaies dans les couches profondes de l'Artémisium d'Ephèse et, en effet, M. B. V. Head en a proposé un classement qui fait remonter le monnayage lydien au temps de Gygès. Sur ce point, voir **Ch. Picard,** *Ephèse et Claros*, p. 24 et surtout p. 602.

Strabon assure que le canton d'Adramyttium avait appartenu jadis aux Lydiens. On prétendit même qu'ils avaient construit cette ville dont une des portes s'appelait la porte lydienne(1), ce qui témoigne, au moins, de rapports commerciaux actifs. La route côtière marquée par les étapes Troie-Adramyttium-Pergame-Smyrne-Ephèse-Milet-Mylasa, avec embranchements sur Sardes et sur Tralles, a joué un rôle important dès une haute époque. On le constate par les découvertes archéologiques et aussi par la circonstance que, les sanctuaires de Mylasa se rattachant aux cultes lydiens, l'activité commerciale inclinait les Cariens à réserver un accueil fraternel aux Mysiens et aux Lydiens dans les temples de cette ville(2).

La route Cyzique-Thyatire-Sardes(ou Tralles)-Hiérapolis-Cibyra-Adalia(3), ou Cibyra-Xanthus, n'était pas moins importante car elle permettait d'accéder, d'une part, à la Propontide et, de l'autre, aux côtes qui regardent l'île de Chypre et, par suite, à Chypre même.

Dès l'affermissement de leur royaume, et pour se libérer de Cyzique, colonie de Milet, les rois de Lydie installent leur débouché sur la Propontide à Dascylion(4) où, précisément, on a trouvé un bas-relief figurant deux voyageuses qui pourraient être des Lydiennes(5).

Nous n'avons pas à aborder ici la question de savoir si les Lydiens ont émigré vers l'ouest et apporté jusqu'en Italie des éléments de leur civilisation. Nous constaterons seulement que l'origine lydienne des Etrusques n'emporte pas la conviction de tous les savants qui ont étudié la question; en tout cas, elle est complexe.

Pour les populations du proche Orient, les rivages de la Méditerranée occidentale, longtemps moins peuplés que ceux du bassin

(1) **Strabon,** XIII, 1, 65.
(2) *Ibid.*, XIV, 2, 23.
(3) Adalia communique aussi avec la Lydie par une route allant à Sagalassos et Dineir dont il sera question ci-après, § VI.
(4) **Radet,** *op. cit.*, p. 172, dit de Dascylion : « Située, comme aujourd'hui Brousse, qui l'a remplacée dans ce rôle, au point d'aboutissement des caravanes qui vont du golfe de Smyrne au Bosphore, elle dut être créée pour servir de tête de ligne à la voie transversale qui part de Sardes. »
(5) **Macridy bey,** *Bullet. de Corresp. hellén.*, 1913, p. 340.

oriental, avaient l'attrait d'une contrée neuve et accueillante, où l'on trouvait à volonté des terres libres et où l'on pouvait vivre, à l'abri de la famine, loin du fracas des armes qui ne cessait de retentir sur la terre asiatique(1). De ce point de vue, la migration des Lydiens en Etrurie est un fait normal et l'on ne peut être surpris que nombre d'historiens fassent foi au témoignage d'Hérodote(2).

Quoiqu'il en soit, ce point d'histoire ne concerne pas l'époque que nous envisageons ici. Il n'en va pas de même des Shardanes, que l'on considère généralement comme une tribu lydienne qui, après avoir fondé Sardes, se serait transportée en Sardaigne.

On observera que cette hypothèse ne s'appuie sur aucun témoignage antique; elle résulte uniquement du rapprochement onomastique assez arbitraire établi entre Sardes et la Sardaigne, par l'intermédiaire des énigmatiques Shardanes, rapprochement d'autant plus douteux que la forme originale du nom de la ville de Sardes pourrait être *Sfrd*(3).

Par contre, il y a tout lieu de mettre en relation les Shardanes avec la Sardaigne. D'abord, bien que les bronzes sardes semblent,

(1) L'Espagne, et particulièrement le pays de Tartessos — que les Phéniciens exploitèrent avec fruit, — apparaissait comme un Eldorado, où l'indigène accueillait volontiers l'étranger; cf. **Hérodote,** I, 163.

(2) **Piganiol,** *Essai sur les Origines de Rome* (1916), pp. 61 et suiv., et *La Conquête Romaine* (1927), pp. 58 et suiv., admet en Etrurie une population indigène barbare et pauvre qu'aurait dominée un peuple venu des régions du Danube, qui lui-même aurait reçu deux apports successifs de colons venus d'Orient. Cela expliquerait les deux alphabets découverts dans la région et dont le plus ancien, attesté dès 700 av. J.-C., est à l'origine de l'alphabet latin. La question des rapports linguistiques entre le lydien et l'étrusque paraissait devoir être décisive; elle a été abordée par **J. Fraser,** *The Lydian Language*, dans *Anatolian Studies presented to Sir William M. Ramsay*, p. 139; voir aussi **Ant. Meillet,** *Bulletin de la Société de Linguistique*, XXIII, p. 178. La question est examinée dans le *Reallexikon* d'Ebert, s. Etrusker, par **von Duhn,** pour l'archéologie, par **G. Herbig,** pour la langue, par **Reche,** pour l'anthropologie. Ces savants, tout en s'exprimant avec réserve, sont favorables à l'origine orientale des Etrusques. Voir encore **F. Hrozný,** *Etruskish und die « hethitische » Sprachen*, dans *Zeitsch. für Assyr.*, 1928, p. 171.

(3) Cette forme attestée par l'Ancien Testament (**Obadia,** 20) et les inscriptions perses, se retrouve dans la partie araméenne de la bilingue de Sardes. Sur ce dernier point, voir **Kahle** et **Sommer,** *Kleinasiat. Forschungen*, I, p. 21. La partie lydienne ne paraît pas mentionner Sardes et cela se comprend, car une telle mention ne pouvait intéresser que les étrangers.

comme le pense M. C. Albizzati, appartenir à l'âge du fer(1), le rapprochement entre leur armement et celui des Shardanes, figurés sur les monuments égyptiens, est assez frappant.

Or, les Shardanes, tantôt mercenaires au service de l'Egypte, tantôt ennemis de l'Egypte, sont souvent cités avec les Libyens et précisément Pausanias, dans un passage sur lequel M. Victor Bérard vient encore d'attirer l'attention(2), dit très nettement que les premiers colons en Sardaigne furent des Libyens, sous le commandement de Sardos, fils de Makéris surnommé Héraclès, donc, sans aucun doute, fils de Melqart(3).

Il faut se représenter que la Sardaigne ne commença à être habitée que dans les derniers temps de l'époque néolithique(4). La population primitive dut être ibère, des apports divers suivirent(5) dont les Libyens, puis les Carthaginois. Ce ne fut, semble-t-il, qu'avec ces derniers que des villes s'élevèrent dans l'île. Pausanias spécifie que les indigènes, encore au temps de l'immigration libyenne, vivaient uniquement dans des cavernes et dans des huttes. Il y a là une allusion précise aux nouraghes, cavernes artificielles, et aux huttes qui ont été découvertes autour des nouraghes.

D'autre part, M. Albizzati a démontré que l'image du *Sardus Pater* n'était nullement de tradition locale, mais d'origine punico-libyque(6). Cette importante conclusion confirme que les Shardanes sont originaires de Libye et qu'ils n'ont, dès lors, aucun lien avec la capitale de la Lydie.

(1) **C. Albizzati,** *Per la datazione delle figurine protosarde*, dans *Historia*, juillet-sept., 1928; **W. von Bissing,** *Die sardinischen Bronzen*, dans *Mitteil. d. d. Archeol. Instituts, Roem. Abt.*, 1928, p. 19.

(2) **Victor Bérard,** *Ithaque et la Grèce des Achéens*, pp. 66-67, exposant les contradictions des égyptologues, pense qu' « il est difficile de ne pas établir quelque parenté entre ces Tourses, Shardanes, Sagalasses et les peuplades que les Hellènes rencontrèrent au VIII[e] siècle dans les îles des Sikèles ou Sicules, des Sardes ou Sardiènes et sur le continent des Tyrrhènes ou Tyrsènes ». Les Sicules peuvent être écartés du rapprochement avec Sagalassos. Attitude prudente d'**Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, II, 1 (1928), pp. 57-58.

(3) **Pausanias,** X, 17, 2.

(4) **A. Piganiol,** *La Conquête romaine*, p. 26.

(5) Bias de Priène conseille encore aux Ioniens, qui veulent fuir le joug perse, de se réfugier en Sardaigne; cf. **Hérodote,** I, 170.

(6) **C. Albizzati,** *Sardus Pater*, dans *Historia*, juillet-sept. 1927; cf. *Syria*, 1928, p. 266.

Les savants, qui repoussent le récit d'Hérodote concernant la migration des Lydiens en Etrurie, remarquent que Xanthos le Lydien, au rapport de Denys d'Halicarnasse, ignore cette tradition et que, de plus, dans les généalogies mythiques, il substitue Torrhèbos à Tyrrhènos ou Tyrsènos. M. Ed. Meyer, donnant la préférence à ce dernier auteur, admet que la migration des Tyrsènes n'est point partie de Lydie, mais de Lemnos et d'Imbros(1). Il est à présumer, cependant, que si les côtes asiatiques n'avaient pas fourni leur contingent, Lemnos à elle seule n'eut pu coloniser l'Etrurie. En faisant fléchir le principe de la leçon difficile, n'aurions-nous pas tout simplement dans Torrhèbos une graphie fautive? La mention des Tyrrhènoi-Tyrsènoi dans les textes égyptiens sous la forme Toursha souligne leur importance(2).

Par contre, nous ne pensons pas, comme on l'admet communément, que *Genèse*, X, 2, mentionne les Toursha-Tyrsènes sous la forme Tiras. Ce dernier nom est rangé parmi les fils de Japhet qui se groupent en Asie Mineure : Gomer ou les Cimmériens, Magog, artificiellement formé sur le nom de Gog conservé jusqu'à l'époque classique par la Gogarène(3), Madai ou les Mèdes, Yavan ou les Grecs représentés par les Ioniens (Iaones)(4). Toubal ou les Tibarènes, sur le Pont, et Meshek ou les Mosches en Arménie. A l'époque tardive à laquelle se réfère ce texte, les Tyrsènes n'étaient plus connus qu'à Lemnos et Tiras doit cacher quelque nom de la région du Pont.

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, notre conclusion est que les Toursha-Tyrsènes ont occupé non seulement Lemnos, où il se sont tardivement maintenus, mais également les côtes lydiennes.

Puisque nous avons été amené à discuter des sources bibliques, constatons que — et cela nous amènera sur les routes de l'est —

(1) **Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, II, 1 (1928), p. 556, n. 2.

(2) Voir nos *Civilis. préhell.*, 2[e] éd., p. 453. On a rapproché Tyrrhenoi de Tyrrha, ville de Lydie, dans la vallée de Caystre, dont Gygès était prince avant de s'emparer du pouvoir à Sardes.

(3) La Gogarène est située dans le voisinage de Meshek et Toubal qu'**Ezéchiel,** XXXVIII, 2-3, place précisément sous la suzeraineté de Gog. Sur un pays. Gashgash ou Gaga mentionné dans les textes de Boghaz-Keui et les tablettes d'el Amarna; cf. **Ed. Meyer,** *ibid.*, II, 1 (1928), p. 29.

(4) Sur ce nom, voir **P. Kretschmer,** *Kleinasiat. Forschungen*, de Sommer et Ehelolf, I, 1 (1927), p. 5.

si le chapitre X de la *Genèse* place assez arbitrairement la Lydie (Loud) parmi les peuples sémitiques, c'est que l'auteur y était entraîné en considérant les liens économiques qui attachaient ce pays à la Chaldée et à la Syrie (Aram) : « Les fils de Sem furent Elam, Assour, Arpakshad(1), Loud et Aram(2). » Cette notice doit remonter à une époque antérieure à Cyrus, c'est-à-dire antérieure au moment où la Lydie, devenue l'Etat le plus puissant de l'Asie antérieure, se crut autorisée à maintenir l'ordre en se dressant contre le jeune royaume perse et succomba dans la lutte.

En somme, la définition biblique de la Lydie — et c'est pourquoi nous la mentionnons ici, — répond à l'activité commerciale et caravanière de sa population. « Les Lydiens, disait E. Curtius, ont été sur la terre ferme ce qu'étaient les Phéniciens sur mer, les intermédiaires entre l'Hellade et l'Asie occidentale(3). » Quand les Cimmériens font irruption en Asie Mineure, s'emparent de la Troade, puis de la Phrygie et coupent ainsi le chemin que les caravanes lydiennes suivaient vers la Propontide et vers l'Asie euphratique, M. G. Radet observe : « Si, à la rigueur, les caravanes de Sardes pouvaient cesser de correspondre avec la Propontide, elles ne pouvaient à aucun prix renoncer au chemin de Ninive. L'interruption du transit séculaire eût anéanti l'opulence de la nation(4). » C'est pourquoi Gygès fit appel à Assourbanipal. Des préoccupations du même ordre entraînèrent Crésus à attaquer Cyrus.

Ces considérations, qui se réfèrent à une époque relativement récente, doivent nous expliquer des événements beaucoup plus anciens et nous permettront de les rattacher à des nécessités permanentes. Le soin avec lequel les auteurs classiques ont recueilli les éléments de l'histoire lydienne nous incite à prêter attention aux indications qu'ils nous conservent sur les plus anciennes dynasties. Non qu'il faille les prendre à la lettre, mais sous ces légendes nous concevons que la royauté et l'organisation du pays remontent à une très haute époque, ce qui nous ouvre l'espoir que des fouilles

(1) **Fr. Delitzsch,** *Wo lag das Paradies?* p. 256, voit dans ce mot une transcription du titre « roi des quatre régions » *arba-kishadi*.

(2) *Genèse*, X, 22. La notice du dictionnaire de **Genesius** (15e éd.) sur *Loud* est à refondre.

(3) **Curtius,** *Hist. grecque*, trad. Bouché-Leclercq, I, p. 87.

(4) **Radet,** *op. cit.*, p. 177.

heureuses amèneront un jour la découverte des archives royales de Lydie.

En tout cas, on peut tenir que ces archives ont existé et, dès lors, le renseignement d'Hérodote peut être accepté avec confiance, qui place avant les Mermnades, c'est-à-dire avant Gygès (687-652), une dynastie de vingt-deux rois, ayant régné cinq cent cinq ans, ce qui nous reporte vers 1192, quelque dix ans avant la chute de Troie. Un historiographe grec, qui se trouvait en présence d'une dynastie ayant débuté au XIIe siècle avant notre ère, ne pouvait que la classer comme *héraclide*. C'est ce qui arriva, bien que les noms de ces dynastes, qui nous ont été conservés, soient purement asianiques(1). L'introduction de Ninos et de son père Bélos(2) dans cette liste royale est remarquable, en ce qu'elle atteste les rapports constants que la Lydie entretint avec les peuples mésopotamiens(3).

Pour la période antérieure au XIIe siècle, les auteurs classiques en ont été réduits à constituer des généalogies mythiques et présentent ainsi ce qu'ils appellent la dynastie des Atyades. Toutefois, malgré leur caractère légendaire, les matériaux qu'ils mettent en œuvre ne sont pas sans intérêt pour nous.

Atys, fils de Manès(4), est roi de Lydie, ou plutôt de Méonie — car c'est son fils Lydos qui changera le nom de Méoniens en celui des Lydiens(5), — bien avant la venue des Phrygiens en Asie Mineure(6) et cela seul montre qu'on attribue aux Phrygiens — parce qu'ils en ont tardivement conservé les traditions, — une religion et une civilisation qu'ils ont empruntées aux Lydiens.

Nous devons insister sur ce dernier point, car il nous révèle l'origine des confusions commises par les meilleurs historiens de l'antiquité, quand ils résument les événements de haute époque en supposant que « la Lydie méonienne aurait été soumise à des

(1) Voir ci-dessus, pp. 69-70.

(2) **Hérodote,** I, 7.

(3) Noter que, dans le fragment 49 de Nicolas de Damas (**Radet,** *op. cit.*, p. 75), le roi lydien Mélès, s'exilant volontairement, se rend à Babylone.

(4) Manès est la forme lydienne du dieu lunaire Men. **Ed. Meyer,** *op. cit.*, p. 556, n. 2, à la suite de Wilamowitz, adopte la leçon : Masnes.

(5) **Hérodote,** I, 7.

(6) Cette immigration se place aux environs de la guerre de Troie; cf. nos *Civilisations préhell.*, 2e éd., pp. 137-138.

princes phrygiens, héritiers des Hittites (1) ». Or, non seulement la Lydie a vu se constituer sur son sol une civilisation antérieure à celle des Hittites et des Phrygiens, mais encore il semble que, naturellement défendue par les hauteurs qui l'enserrent et par la densité de sa population, la Lydie ait été une des régions de l'Asie Mineure qui ont le mieux résisté à l'emprise des Hittites comme aux attaques des Phrygiens.

A la lumière des indices historiques et archéologiques, que nous développons ci-après, on doit interpréter les légendes lydiennes comme le souvenir d'une civilisation autochtone très ancienne qui, notamment, a précédé de beaucoup la venue des Ioniens sur la côte asiatique. Cette civilisation s'est développée sous l'influence des Suméro-Accadiens que nous verrons en relation directe et intime avec les peuples d'Asie Mineure dès le III[e] millénaire avant notre ère. Examinons les voies par lesquelles ces rapports et ces échanges pouvaient s'effectuer (Pl. I).

De même que, de nos jours, deux lignes de chemin de fer partent de Smyrne pour se diriger vers l'est, la ligne de Cassaba et la ligne d'Aïdin (Tralles), deux grandes routes partaient de la côte pour s'enfoncer dans les terres vers l'est. Les vallées de l'Hermus et du Méandre ouvraient l'accès naturel. Le gros obstacle consistait dans le haut plateau inculte dont le centre est marqué par le grand lac salé de Tatta. Une des routes, la plus longue, le contournait par le nord pour gagner Boghaz-Keui, le grand centre hittite — dont le rôle est tenu aujourd'hui par Ankara — l'autre passait au sud (2).

La route du nord est célèbre par les soins dont les Perses l'entourèrent pour l'utiliser comme route Royale unissant Sardes à Suse. Elle est évidemment antérieure aux Perses, comme l'ont pensé Kiepert et sir William Ramsay. « Pour que (les Perses) aient choisi un itinéraire coupant l'Halys, il faut qu'ils l'aient trouvé en usage et qu'ils se soient conformés à des habitudes prises... La route Royale ne fut donc pas établie pour joindre Sardes à Suse,

(1) **Picard,** *Ephèse et Claros*, p. 595, où en dépit de cette formule, le savant archéologue et historien a pu aboutir à d'importants résultats que nous aurons l'occasion d'utiliser.

(2) Une étude détaillée de ces routes a été donnée par **G. Radet,** *op. cit.*, pp. 23 et suiv.

mais pour joindre Sardes à un centre politique plus ancien, celui de Ptérie (1). »

A vrai dire, cette raison ne paraît pas suffisante, car le centre de Ptérie était alors bien tombé, si l'on entend par là Boghaz-Keui. La route Royale était, en réalité, la route qui, à l'époque des Mèdes, avait relié Sardes à Ecbatane, et les Achéménides ne firent que la dériver sur Suse. C'était la grande voie du commerce avec la Perse et notamment avec l'Iran occidental, ce qui nous expliquera les curieux rapports qu'offrent certains objets de l'âge du bronze, récemment découverts entre Hamadan (Ecbatane) et Kermanshah, avec les produits de Cappadoce. Depuis, le trafic n'a jamais cessé sur cette route. Même quand les difficultés de la circulation dans l'ouest de l'Asie Mineure se sont accrues après les Croisades, les marchandises provenant d'Europe, ou gagnant l'Europe, utilisèrent la route Trébizonde-Erzeroum-Tauris-Téhéran (2).

M. Radet a établi que la route Royale passait par Pessinonte, qui n'eût pas été le grand lieu de culte qu'on sait si elle n'avait été aussi un grand emporium (3), par Gordion, Ancyre (Ankara) et Ptérie si on admet l'identification de cette ville avec Boghaz-Keui. De ce dernier point ou de Tavium, que la carte de Peutinger donne comme un nœud important de routes, une « chaussée de Sémiramis (4) » menait par Zela (5) et Comana pontique (6) d'où l'on

(1) **G. Radet,** *op. cit.*, p. 24. Les explorations menées par ce savant lui ont permis de proposer un itinéraire quelque peu différent de celui adopté par ses prédécesseurs; cf. *ibid.*, pp. 31-32. Il identifie, comme on a coutume depuis Texier, Ptérie avec Boghaz-Keui. **Ch. Picard,** *Ephèse et Claros*, p. 557, note 6, incline à placer Ptérie à Ak-Alan, près de l'embouchure de l'Halys.

(2) Cette route est attestée dès l'époque romaine; cf. **Cumont,** dans *Anatolian Studies presented to Sir William M. Ramsay*, pp. 109 et suiv. Pour le parcours à l'époque moderne, voir Comte **de Sercey,** *Une Ambassade extraordinaire. La Perse en 1839-1840*, Paris, 1928.

(3) **Graillot,** *Le Culte de Cybèle*, p. 348.

(4) **Strabon,** XII, 3, 37.

(5) *Ibid.* Probablement pour lutter contre le sanctuaire de Comana, ou tout au moins pour échapper à son emprise tant financière que religieuse, les Perses installèrent à Zela un sanctuaire où l'on vénérait Anaïtis et qu'on tenait pour un des plus importants lieux de culte consacré aux divinités de la Perse.

(6) Comana du Pont a toujours été un grand entrepôt de marchandises et un important centre cultuel. En Asie Mineure, l'un ne va généralement pas sans l'autre. Cette Comana est mentionnée au XIV[e] siècle avant notre

pouvait pousser en plein cœur de l'Arménie sur Artaxata et la Perse, ou obliquer vers le sud en direction de Mélitène. De ce dernier point, après avoir traversé l'Euphrate, on gagnait Amida (Diarbekr) et le Tigre(1).

Ce dernier trajet est beaucoup plus long, pour se rendre dans la Basse-Mésopotamie — vers la capitale du monde oriental qui, depuis plus de cinq mille ans, se perpétue sous les noms de Kish, Babylone, Séleucie-sur-le-Tigre, Ctésiphon, Baghdad — que la route du sud prenant par Ephèse, Tralles (Aïdin), Apamée (Dineir), Mazaca (Césarée de Cappadoce, Kaisarié) (2).

Cette dernière place(3) tire son importance non des avantages du terrain qu'elle occupe et qui sont médiocres, comme y insiste Strabon, mais de sa position à un nœud de routes de premier ordre. Le voyageur qui venait de Lydie par la route dite du sud, pouvait de Mazaca gagner le Pont, c'est-à-dire Sinope(4), que Strabon calcule à environ 800 stades au nord, ou atteindre l'Euphrate par Mélitène, à une distance vers l'est à peu près double, ou encore cheminer pendant six jours pour atteindre, au sud, les Portes Ciliciennes par la route de Tyane(5). Le seul fait que Strabon note ces distances, signale l'importance de Mazaca comme nœud de routes.

De tout temps cette route du sud a été parcourue par les caravanes allant en Syrie ou sur les bords du moyen Euphrate. Il n'est pas surprenant qu'elle ait connu une vogue nouvelle à l'époque

ère comme un centre du commerce du métal, et c'est la déesse Khepa qui y est en grand honneur; cf. **Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, II, 1 (1928), p. 158. La région est alors tantôt sous la suzeraineté des Hittites (à l'ouest), tantôt sous celle du Mitanni (à l'est). **Strabon,** XII, 3, 36, nous dit que, de son temps, c'est un des principaux entrepôts pour les marchandises venues d'Arménie et un grand centre du culte de la déesse Mâ.

(1) Soit que ce système routier eut été mal entretenu, soit que les armées romaines n'aient pu se contenter d'une organisation rudimentaire, un grand travail de réfection fut entrepris par les empereurs Flaviens; cf. **Fr. Cumont,** *Annexion du Pont Polémoniaque*, dans *Anatolian Studies presented to Sir William Mitchell Ramsay*, p. 114.

(2) **Strabon,** XIV, 2, 29.

(3) Sur le nom de Mazaca, voir **Kretschmer,** *Kleinasiat. Forschungen*, de Sommer et Ehelolf, I, p. 7.

(4) **Leaf,** *The Commerce of Sinope*, dans *Journal of Hellenic Studies*, 1916, p. 1.

(5) **Strabon,** XII, 2, 9.

des Séleucides(1) où le commerce de l'Asie Mineure avec la Basse-Mésopotamie (Séleucie-sur-le-Tigre) et les Indes était intense.

Il est essentiel de noter que l'influence suméro-accadienne que nous verrons se répercuter de bonne heure en Lydie, s'explique moins par les conquêtes des souverains d'Accad et de Sumer que par l'action du commerce. Dès le troisième millénaire avant notre ère, on trouve, en effet, installée près de Mazaca et sur la voie Mélitène-Mazaca, une colonie de commerçants mésopotamiens, venus en majorité semble-t-il des régions assyriennes. Les tablettes cunéiformes donnent à cette installation le nom de Kanesh et M. Frédéric Hrozny en a fixé définitivement l'emplacement à dix-neuf kilomètres au nord-est de Césarée de Cappadoce (Mazaca), au lieu dit Kultépé, près du village de Kara Euyuk. Le savant professeur à l'Université Charles de Prague a découvert dans une prairie voisine du tell et dans les ruines des maisons bâties en briques crues par les marchands sémites, de véritables nids de tablettes dites cappadociennes(2).

Depuis longtemps, M. Thureau-Dangin a montré que ces textes remontent au moins à la troisième dynastie d'Ur, en relevant sur une tablette l'empreinte d'un cylindre au nom du roi Ibi-Sin (vers 2200)(3). On a également signalé une empreinte au nom de Sargon I, patési d'Assour (vers 2100) sous la suzeraineté des rois d'Ur.

L'importance de l'entrepôt de Kanesh était telle que Sargon l'ancien, roi d'Accad vers 2650(4), n'hésita pas à mener campagne pour répondre à l'appel des marchands sémites de Kanesh,

(1) **Radet,** *op. cit.*, p. 33 : « Mais il va de soi que, partiellement et pratiquement, elle fut de très bonne heure en usage. »

(2) **Hrozny,** *Syria*, 1927, p. 20; cf. **Chantre,** *Mission en Cappadoce*, p. 71.

(3) **Thureau-Dangin,** *La date des tablettes cappadociennes*, dans *Revue d'assyriologie*, VIII (1911), p. 142.

(4) Après avoir subi l'amputation d'un millénaire et avoir été fixée vers 2840, la date attribuée à Sargon l'Ancien a été l'objet de réductions nouvelles. En supprimant la deuxième dynastie de Babylone ou du pays de la Mer, **Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, II, 1 (1928), p. 11, place la fondation de la dynastie d'Agadé vers 2650 et **Weidner,** *Archiv fur Orientforschung*, III (1926), p. 199, descend jusque vers 2500.

opprimés par le roi de Burshakhanda (1). Le texte qui décrit cette intervention armée, uniquement engagée pour rétablir des commerçants dans leurs droits, a permis à M. Weidner de donner toute sa valeur à un passage des *Omina* de Sargon, qui prêtait d'autant plus à la discussion qu'on en connaissait deux versions différentes (2). La campagne de Sargon en Asie Mineure, entreprise la troisième année de son règne, fut certainement un grand événement puisqu'elle fit tomber en son pouvoir tout le pays jusqu'à sa limite occidentale où il dressa sa stèle de victoire (3). On en conclura que Sargon déboucha par la Lydie sur la côte ionienne. Puisque les hauts faits du fondateur de la dynastie d'Agadé (Accad) se sont perpétués jusqu'à basse époque sous la forme populaire des *Omina*, il ne serait pas surprenant que Ctésias en ait eu connaissance et qu'à la faveur d'un anachronisme, il nous en ait conservé le souvenir lorsqu'il assure que le roi Ninos soumit la Phrygie, la Troade et la Lydie (4). On s'explique, de même, que les noms de Ninos et de Bélos se soient introduits dans la généalogie des anciens rois de Lydie.

Les souverains d'Agadé ne perdirent pas de vue l'Asie Mineure, car une nouvelle intervention se produisit sous Naramsin. Mais la situation avait changé et les Accadiens se trouvèrent aux prises avec une coalition de dix-sept rois d'Asie Mineure dont Pamba, roi des Hittites, Khutuni, roi de Kanesh, le roi de Kursaura (Garsaura, à l'ouest de Mazaca). Le moins important n'était pas le roi d'Amurru (Syrie du nord). Naramsin rétablit son autorité en Asie Mineure (5).

La ville de Burshakhanda n'est pas citée parmi les villes de la coalition — peut-être parce qu'elle dépendait alors de Kanesh, — mais elle réapparaît trois siècles plus tard sur les tablettes cappadociennes de Kultépé, sous la forme Burushkhattum : on y porte en appel les litiges commerciaux et l'on a supposé qu'il s'agissait de Mazaca.

(1) **E. Weidner,** *Der Zug Sargons von Akkad nach Kleinasien* (Boghazköi-Studien, n° 6), Leipzig, 1922. Le chef de la communauté accadienne de Kanesh est un certain Nur-Dagan. **A. Ungnad,** *Z. D. M. G.*, 1928, p. 146, conteste que, dans ce texte, il soit fait mention d'une ville de Galasha (Kanesh).

(2) *Civilis. préhell.*, 2e éd., p. 225.

(3) **Weidner,** *op. cit.*, pp. 93-94

(4) **Ctésias,** dans **Diodore de Sicile,** II, 2. **E. Schrader,** *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 492, s'était élevé contre les dires de l'auteur grec au Ve siècle avant notre ère; mais on voit que ce dernier était mieux informé qu'on ne pensait.

(5) **Weidner,** *op. cit.*, p. 94 note 5 et p. 81; **Ed. Meyer,** *op. cit.*, p. 12.

La langue des tablettes cappadociennes est l'accadien, donc sémitique, et d'une statistique précise, établie avec soin par M. Ferris J. Stephens, il résulte que les tablettes cappadociennes fournissent à peu près le même nombre de noms propres sémitiques et non-sémitiques. Les premiers sont sémitiques de Syrie, anciens babyloniens ou assyriens. La divinité le plus en honneur est le dieu Ashur. Les noms propres non-sémitiques se répartissent en hittites, subaréens et même aryens (1).

Dans la langue de ces textes on constate l'intrusion de termes indigènes, ce qu'explique le passé déjà long de cette colonie (2); toutefois, les Sémites dominent par la langue écrite qui est bien sémitique et par le fait qu'à très peu d'exceptions près, les noms des fonctionnaires et des grands personnages sont sémitiques. Suivant M. Hrozny dont les fouilles ont mis au jour un millier de tablettes cappadociennes, non seulement ces textes signalent « un commerce de grand style », mais ils témoignent que, dès cette époque, les Assyriens règnent en maîtres en Cappadoce et dans les contrées voisines (3). On voit par là que le terme de Leucosyriens (pour Leucoassyriens) (4) a droit de remonter à une haute époque. Quand apparaissent les documents écrits de Boghaz-Keui (XVe-XIIIe siècles), Kanesh, dont les habitants ne sont pas des Hittites (5), joue toujours un rôle important.

Il n'est pas douteux que, de ce poste avancé suméro-accadien, la civilisation mésopotamienne s'est propagée sur toute l'Asie Mineure aussi bien en Lydie — nous en apporterons bientôt la

(1) **Stephens,** *Personal Names from cuneiform inscriptions of Cappadocia*, 1928; cf. *Syria*, X, p. 271.

(2) **Contenau,** *Journal asiat.*, 1921, I, pp. 298-299 et *Trente tablettes cappadociennes.*

(3) **Fr. Hrozny,** *Syria*, 1927, p. 11. Il en résulte que, très probablement, la « ville » où l'on se rend en dernière instance n'est autre qu'Assour.

(4) **Noeldeke,** *Assyrios, Syros, Syrios*, dans *Hermes*, 1871, p. 443. Sur une tentative récente pour expliquer ce vocable par une combinaison du nom des Lyciens avec celui des Syriens, voir le jugement sévère, mais juste, d'**Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, II, 1 (1928), p. 14, note 2.

(5) **Weidner,** *op. cit.*, p. 84.

preuve, — que dans la région de Boghaz-Keui, et cela presque uniquement par des moyens pacifiques.

En effet, « les tablettes cappadociennes, précise M. Contenau qui, après M. Sayce, a été un des premiers à les étudier, sont d'ordre économique; lettres ou contrats, elles ne parlent, jusqu'ici, que de négoce et des réclamations auxquelles il donne lieu; on y trouve surtout la trace du commerce tel qu'il était pratiqué alors et tel que le conçoivent encore les Orientaux. Un négociant remet à des commis des marchandises ou de l'argent pour en acheter; ceux-ci partent en voyage, écoulent leurs produits; au retour ils rendent l'argent prêté ou la valeur des marchandises reçues; le bénéfice est partagé suivant certaines règles(1) ».

On a beaucoup discuté sur le terme de *kapèloi* employé par Hérodote quand il signale que « les Lydiens sont les premiers qui aient fait le métier de *kapèloi*(2) ». Il ne nous paraît pas douteux que l'historien grec vise ainsi la manière de commercer que les Suméro-Accadiens avaient importée, dès le troisième millénaire, en Asie Mineure. Les *kapèloi* sont les colporteurs qui vendent au détail, tandis que leurs patrons sont de la classe de ce fameux Pythios, le riche Lydien qui, pour sauver sa fortune, ne trouva rien de mieux que de l'offrir au roi de Perse, envahisseur de son pays(3). Georges Perrot l'a bien défini « comme un de ces négociants arméniens ou grecs » installés en Asie Mineure ou en Syrie avant le règne des chemins de fer, « pour le compte de qui les caravanes vont et viennent entre Smyrne, Mersina, Alexandrette ou Beyrouth et Angora, Koniah, Césarée, Alep ou Damas(4) ».

(1) **Contenau,** *Journal asiat.*, 1921, I, pp. 299-300.

(2) **Hérodote,** I, 94. **G. Radet,** *op. cit.*, pp. 97-99, a bien vu qu'il fallait trouver à ce terme un sens adéquat aux coutumes lydiennes et il a proposé de comprendre « tenanciers de caravansérails ». **Hogarth,** *Ionia and the East*, p. 78, a opposé que ce sens s'écartait trop de l'acception courante; mais il n'y voit que des boutiquiers, particulièrement des marchands de denrées diverses. Il s'agit, tout au contraire, du commerce de colportage tel qu'il a été récemment importé d'Orient dans la région parisienne par le « Planteur de Caïffa ».

(3) **Hérodote,** VII, 27-29.

(4) **Perrot** et **Chipiez,** *Hist. de l'Art*, t. V, pp. 255-256. Perrot note que Pythios habitait Celaenae, près des sources du Méandre et qu'un peu plus loin, à Colossoi, la route se divisait « pour desservir à la fois les vallées où se trouvaient Milet, Ephèse, Sardes, Magnésie et Smyrne ».

Les commerçants accadiens de Kanesh spéculent même sur les maisons; ils sont donc établis à demeure et possesseurs des immeubles et du sol. L'argent est le métal qui sert communément aux transactions, plus rarement l'or. Le trafic s'étend au cuivre, au plomb, aux vêtements, aux ânes, aux harnais, à l'huile et à certaines pierres non définies.

Nous verrons au § VI quelle importance avaient pris, dans l'Asie antérieure, l'industrie et le commerce du métal. La mention des ânes et des harnais atteste, à l'appui d'une empreinte de Kultépé, que les Suméro-Accadiens avaient importé en Asie Mineure l'usage de leur char à quatre roues attelé de quatre ânes et que, par suite, ils avaient été amenés à rendre les grandes routes carrossables.

La mention des vêtements n'est pas moins curieuse. Les empreintes de Kultépé comme les cylindres-cachets d'Aïdin montrent l'introduction du vêtement de kaunakès. « Nous voyons ainsi, remarquait déjà L. Heuzey, ce luxueux produit de l'industrie chaldéenne pénétrer en Asie Mineure et s'avancer d'étape en étape, sur la trace même des monuments prétendus *hittites*, vers la Lydie et vers Sardes, d'où nous savons qu'il était importé en Grèce(1). » Un curieux bronze du Musée de Berlin, qui a été trouvé à Boghaz-Keui(2), mais qui pourrait y avoir été importé des régions syriennes, offre le même costume et signale une forte influence sumérienne.

A côté du costume sumérien importé apparaît un vêtement d'apparat indigène tout différent qu'on appelle le costume hittite, mais qui, toutefois, serait plus exactement défini comme anatolien. Cela est particulièrement vrai du manteau à franges, qui se voit fréquemment sur les empreintes de Kultépé à une époque où les Hittites n'étaient guère en état de propager une mode.

Nous verrons d'autres conséquences, à haute époque, de ces relations commerciales directes de la Lydie avec les Suméro-Accadiens. Si l'on découvre, un jour, dans cette région, des documents écrits remontant au deuxième millénaire, on y trouvera comme chez les Hittites — et peut-être bien avant eux — les

(1) **L. Heuzey,** *Origines orientales de l'Art*, p. 133.

(2) **Weber,** *Kunst der Hethiter*, pl. I; **V. Müller,** *Frühe Plastik in Griechenland und Vorderasien*, pp. 106-107 et pl. XLII, fig. 406-407.

comptes établis en talents, mines et sicles d'argent à la mode babylonienne.

Les relations commerciales impliquent des rapports de culte; nous aurons l'occasion de les préciser et nous comprendrons que la ville de Césarée de Cappadoce perpétue des rapports millénaires lorsque, encore au IIe siècle, elle envoie une ambassade publique au temple de Claros(1), sur la côte ionienne. N'est-ce pas aussi un trait particulièrement marquant des rapports commerciaux entre Sardes et la Cappadoce qu'une des plus importantes inscriptions découvertes dans la métropole lydienne soit une bilingue(2) lydienne et araméenne ?

II. — L'EMPIRE HITTITE ET SES RAPPORTS AVEC LES ANATOLIENS DE L'OUEST

Nous ne sommes pas en état de reconstituer l'histoire de la Lydie aux hautes époques; mais nous pouvons examiner, à la faveur des publications récentes, si ce pays doit être purement et simplement englobé dans la confédération hittite; en d'autres termes si, comme l'a dit le grand savant qui a tant contribué à engager les études hittites dans la voie où elles se développent aujourd'hui, la Lydie ne fut qu'une satrapie de l'empire hittite(3).

On conçoit généralement les Hittites (Khatti) comme une population indo-européenne qui aurait pénétré en Asie Mineure au cours

(1) **Ch. Picard,** *Ephèse et Claros*, p. 699.

(2) La dernière étude de ce texte, déchiffré en premier lieu par M. Enno Littmann, est due à **P. Kahle** et **F. Sommer,** *Die lydisch-aramäische Bilingue*, dans *Kleinasiatische Forschungen*, éd. par Sommer et Ehelolf (Weimar, Böhlaus, 1927). Ce n'est pas un édit d'Artaxerxes comme le dit **Nilsson,** *Minoan-Mycenaean Religion*, p. 499, mais l'épitaphe d'un Lydien qui devait être en rapports étroits avec la colonie araméenne de Sardes pour laquelle on a gravé, à côté du texte lydien, une traduction araméenne.

(3) **Sayce,** *Early Empires of the East*, dans le chap. V consacré à la Lydie. Cette formule a connu une remarquable fortune; cf. **Hogarth,** *Ionia and the East*, p. 75; **Ch. Picard,** *Ephèse et Claros*, pp. 561 et 594.

du troisième millénaire(1). M. Ed. Meyer se les représente comme dominant immédiatement, grâce à leurs armes de bronze, les indigènes qui n'auraient eu que des pointes de silex pour armer leurs lances(2). Leur supériorité se serait marquée notamment par l'usage du char attelé de chevaux qu'ils auraient introduits en Asie Mineure dès une haute époque(3). Dans l'état présent de notre documentation, nous ne pouvons envisager les faits de cette manière; mais avant d'entrer dans le détail de la discussion, il ne sera pas inutile de tracer un tableau d'ensemble du développement de la puissance hittite.

On a vu plus haut qu'au temps de Naramsin, le roi de Khatti ne jouait qu'un rôle fort modeste. Encore au début du deuxième millénaire, les Hittites ne constituent qu'une petite confédération de quelques cités dans la boucle de l'Halys. Les plus anciens renseignements, fournis par les documents de Boghaz-Keui, sur l'activité des Hittites, sont apportés par un texte que M. Fr. Hrozny a récemment traduit et commenté(4) et qui remonte vers 2000 avant notre ère. On y apprend qu'Anittash était roi de Kushshar,

(1) Nous renvoyons à l'excellente bibliographie de M. **Contenau,** *Eléments de bibliographie hittite*, Paris, Geuthner, 1922, et *Supplément aux Eléments de bibliographie hittite* (extr. de *Babyloniaca*, t. X, fasc. 1-3), Paris, Geuthner, 1927. Le même auteur a traité l'histoire des Hittites dans *Les Premières civilisations*, Paris, Alcan, 1926. Il suffira de signaler comme exposés les plus récents la nouvelle édition (1928) de la magistrale *Geschichte des Altertums*, d'**Eduard Meyer,** II, 1re partie, et le résumé substantiel d'**Albrecht Götze,** *Das Hethiter-Reich. Seine Stellung zwischen Ost und West* (*Der Alte Orient*, 27, 2), Leipzig, Hinrichs, 1928. **Isidore Lévy,** dans *Histoire et Historiens depuis cinquante ans*, pp. 574-577, a donné une brève, mais précise notice, sur les progrès accomplis dans le domaine hittite depuis que Sayce a assigné sa place à ce peuple oublié. L'ouvrage bien connu de **J. Garstang** sur le pays des Hittites vient de paraître sous une forme nouvelle : *The Hittite Empire*, Londres, 1929.

(2) **Ed. Meyer,** *op. cit.*, II, 1 (1928), pp. 21 et suiv. L'éminent historien suppose que les Hittites envahisseurs possédaient un armement supérieur à celui des Anatoliens d'après un jeu guerrier rituel où l'on arme de simples roseaux, ceux qui figurent l'ennemi. Loin d'y voir la commémoration d'une victoire historique des Hittites sur des sauvages, il faut plutôt y reconnaître une pratique magique qui a pour objet de désarmer les futurs ennemis et de les mettre d'avance en état d'infériorité.

(3) Nous verrons ci-après que le char qu'on invoque est un char sumérien, attelé non de chevaux, mais d'ânes.

(4) Travail communiqué par M. Cuq dans la séance du 10 juillet 1929 de l'Académie des Inscriptions et à paraître dans *Archiv Orientální*, 1929.

ville dont l'emplacement n'a pas été déterminé (1). Cet Anittash, fils de Pitkhanash, transporte sa résidence de Kushshar à Neshash, que M. Hrozny propose d'identifier avec Nyssa, près du lac Tatta. Cette localisation est appuyée par la circonstance qu'Anittash s'empare de la ville de Salativara après avoir traversé la rivière Hulash et que, précisément, les villes de Nyssa et de Salatra — à l'est de Konia — sont séparées par la rivière Hylas qui se jette dans le lac Tatta.

Lorsqu'Anittash eut vaincu la coalition formée contre lui par Piyustish, roi du Khatti, il prit le titre de grand roi, anticipant ainsi sur les événements. Il agrandit Néshash, qui devint le centre du premier royaume indo-européen d'Anatolie qui ait compté dans l'histoire. D'après M. Hrozny, l'adverbe *nâsili* qui, dans une inscription plus récente, s'applique à une langue distincte de celles des habitants du Khatti et du Louya, désignerait la langue des Nésites.

A cette haute époque le terme de Hittite ne désigne pas une population indo-européenne, mais la population indigène et anatolienne fixée dans la boucle de l'Halys. Quand la dynastie de Kushshar se fut installée en pays hittite, à Khattushash (Boghaz-Keui), on aboutit à un compromis où la langue indo-européenne des Nésites se surchargea de tout un vocabulaire non indo-européen. M. Hrozny pense qu'avant les Nésites, un premier flot indo-européen déferla, vers 2500, en Asie Mineure, ce furent les Louytes qui occupèrent le sud de l'Asie Mineure et notamment le pays d'Arzawa ou Cilicie.

L'histoire de ces temps lointains est caractérisée par une extrême division du pays. En mettant fin à l'anarchie qui régnait dans le pays, Labarnash (vers 1800 av. J.-C.) fonde réellement ce que M. Götze définit comme l'ancien empire hittite (vers 1900-1650). Labarnash acquiert une grande réputation en introduisant d'importantes réformes. Il agrandit le territoire du pays Khatti que Telepinush, un de ses successeurs qui rappelle les faits, déclare avoir été fort réduit jusque là. Comme pour tous les conquérants hittites, son objectif est dirigé vers l'est; il s'empare de Burshakhanda, qui est probablement Mazaca, et de Tuwanua (Tyane). La fortune des

(1) Ecartant le rapprochement qui a été tenté avec Garsaura, **Mayer** et **Garstang**, *Index of Hittite Names*, p. 30, proposent Gaziura. M. Hrozný revient à Garsaura.

Hittites, au cours du deuxième millénaire, est donc le fruit d'un long effort; leur puissance ne s'est développée et imposée que peu à peu.

Khattushilish I^er^, son successeur, présume trop de ses forces en voulant s'emparer d'Alep. Il essuie une sanglante défaite. Alep jouait à cette époque un rôle que le P. Dhorme a mis en évidence; elle était à la tête du plus important Etat de la Syrie du nord (1).

Cela doit avoir, pour l'histoire de l'art de cette région, une conséquence immédiate : les monuments antérieurs à l'époque où les Hittites détruisent le royaume d'Alep — vers le milieu du XVIII^e^ siècle avant notre ère — n'ont aucune raison pour dépendre de l'art hittite. Et, en effet, il semble bien qu'il y ait, en particulier pour les cylindres, un art syrien qui se rattache assez étroitement à l'art de Mésopotamie, avec plus de liberté de composition et de style (2).

Murshilish I^er^, qui installe la capitale à Khattushash (Boghaz-Keui), reprend la lutte pour venger l'échec de son père, s'empare décidément d'Alep qu'il détruit et en profite pour pousser jusqu'à Babylone qu'il pille, ce qui amène la chute de la première dynastie babylonienne (vers 1750). Quand Sargon l'Ancien vint en Asie Mineure, ce fut pour y organiser le pays sous sa suzeraineté et il fit œuvre de civilisation. Murshilish I^er^ n'a d'autre objectif que le pillage de la grande capitale; il se retire en abandonnant le pays à son sort. A la faveur de cette anarchie, les Cassites s'installeront et domineront à Babylone.

Khantilish s'empare du trône par un meurtre et porte ses armes sur l'Euphrate vers Karkémish et Astata, il attaque même les Khurri (Mitanni). Le même roi fait campagne dans le Pont.

Vers 1650, le roi Telepinush clôt la période de l'ancien empire hittite en se vantant d'avoir repris les vieilles traditions. M. Götze estime qu'on doit lui attribuer la remarquable collection de lois hittites qui est parvenue jusqu'à nous et que la sagacité de M. Hrozny a réussi à déchiffrer.

La puissance hittite subit une éclipse totale peu après 1650 et

(1) **Dhorme**, *La plus ancienne histoire d'Alep*, dans *Syria*, VIII (1927), p. 34.

(2) Voir *L'Art syrien du deuxième millénaire avant notre ère*, dans *Syria*, VII, p. 336.

jusque vers 1450. Si puissant qu'apparaît à l'extérieur l'empire hittite, sa constitution interne est très faible car il est fondé, en Asie Mineure même, sur un conglomérat de peuples toujours prêts à se dissocier. On le verra ainsi disparaître au XII[e] siècle, non sous le coup d'un conquérant, mais par simple désagrégation.

La période de deux siècles pendant laquelle les Hittites vivent repliés sur eux-mêmes, correspond à la grande activité des Hyksos — ceux-ci ne sont donc pas les Hittites — puis au redressement de la puissance égyptienne, à partir de 1580, avec l'avènement de la XVIII[e] dynastie. Reprenant l'hypothèse d'un grand empire Hyksos, qui s'étendrait d'Assour jusqu'en Égypte, en Crète et en Asie Mineure, M. Götze en place le centre dans le Mitanni, occupant, avec les Khurri venus des régions arméniennes, la Haute-Djézireh actuelle qui correspond au Naharina des textes égyptiens. On explique qu'à la faveur de cette situation, les mythes et les éléments cultuels mésopotamiens se seraient introduits en Asie Mineure; mais, en réalité, c'était chose faite depuis plus d'un millénaire. D'autre part, on considère que, grâce à ce vaste empire comprenant jusqu'au delta du Nil, les éléments égyptiens se sont répandus à profusion chez les Hittites. Peut-être l'activité des échanges n'impose-t-elle pas une conception des événements aussi grandiose.

M. Ed. Meyer, écartant les Cassites et les Hittites, aboutit également à la conclusion que les Hyksos sont surtout des Khurri ou Mitanniens et admet que Khian, dont on a trouvé le nom à la fois sur des lions de basalte en Babylonie et sur des fragments de vase d'albâtre dans le palais de Cnosse, a, en effet, étendu sa suzeraineté depuis la Babylonie jusqu'en Crète(1). L'importance du contingent mitannien en Syrie rend très vraisemblable que ce peuple prit part à l'invasion du Delta du Nil. L'analogie entre l'enceinte de Tell el-Yahoudiyé en Égypte et celle de Mishrifé-Qatna est, à ce point de vue, d'un intérêt tout particulier(2). Toutefois, on ne peut méconnaître un fort appoint sémitique parmi les envahisseurs, car les sources égyptiennes montrent que le gros des

(1) **Ed. Meyer,** *op. cit.*, II, 1 (1928), pp. 41 et suiv. Curieuse hypothèse de **Th. Reinach,** *Les Matiènes*, dans *Revue des Et. grecques*, 1894, p. 313, pour retrouver le nom des Mitanniens à basse époque.

(2) Sur les noms mitanniens révélés par les textes de Mishrifé-Qatna, voir la prochaine publication, dans cette Revue, par M. **Virolleaud.**

Hyksos était constitué par des Sémites(1) et, d'autre part, l'hypothèse d'un grand empire hyksos paraît, jusqu'ici, toute gratuite.

Quoiqu'il en soit et si nous laissons de côté le problème hyksos qui complique la question, il est certain que le Mitanni, arrivé au faîte de sa puissance, a fait sentir son autorité sur l'Assyrie à l'est et sur la Syrie à l'ouest. Au temps de Thoutmès III, Saushshatar, roi du Mitanni, s'empare du royaume d'Alep. Les chefs mitanniens de la race des Khurri(2), venus de Transcaucasie, sont sans grande civilisation. Ils adoptent celle de leurs nouvelles possessions et par là s'explique la similitude des représentations que M. Contenau a signalées sur les cylindres de Gézer, de Chypre et de Kerkouk(3).

Bien que les Pharaons de la XVIII[e] dynastie aient fortement ménagé le royaume du Mitanni en lui laissant Alep et son territoire, cependant leur offensive détermina dans le proche Orient un ébranlement, dont l'Assyrie et les Hittites devaient chercher à tirer parti. Tutkhaliyash II (après 1450) fonde le nouvel empire hittite et reprend la tradition des anciens rois en attaquant Alep. Le Mitanni reprend l'avantage contre Khattushilish II, le grand-père de Shuppiluliumash, en s'emparant de la Cappadoce orientale (Kizwatna). Bientôt la puissance hittite est réduite à la région de Khattushash, la capitale (Boghaz-Keui), et à celle de Mazaca. Arzawa (Cilicie) s'est révolté et occupe le pays jusqu'à Tuwanuwa (Tyane). De même le Pont s'est soulevé et les Kashka turbulents poussent jusqu'à Boghaz-Keui qu'ils incendient.

Le génie de Shuppiluliumash (1395-1355) rétablira l'empire hittite dans son intégrité. Il mène de front la réorganisation inté-

(1) **W. Wolf,** *Der Stand der Hyksosfrage*, dans *Z. D. M. G.*, 1928, p. 67.

(2) Ces Khurri, dont le nom était lu tout d'abord Kharri, ont été identifiés à tort aux Aryens. **Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, II, 1 (1928), p. 371, note 1, n'accepte pas que ce terme de Khurri représente une population de la région arménienne. D'autre part, ces Khurri n'ont rien à voir avec les Horites de Palestine. On a reconnu que la langue des Khurri et celle du Mitanni représentaient deux dialectes du même langage qu'on a proposé de dénommer le Subarien. **M. Hrozný,** dans un mémoire à paraître, expose que le nom des Khurri se conserve dans celui de l'Osrhoène et que leur grand centre était Édesse.

(3) **Contenau,** *Glyptique syro-hittite*, pp. 158-165. L'emprunt est bien le fait des Mitanniens, comme le montre la glyptique de Kerkouk, car celle-ci, d'après **Contenau,** *Les Tablettes de Kerkouk*, p. 82, n'offre « point de scènes proprement dites, mais un assemblage de motifs et de groupes dont beaucoup sont identifiables »

rieure et l'action politique sur les petits Etats voisins qu'il attache à sa fortune, notamment par des liens de famille. Puis il entreprend la conquête de la Syrie du nord contre Tushratta, roi du Mitanni, dont elle dépend. Les identifications, que nous avons récemment proposées de villes entre Alep et Hama, montrent l'étendue des possessions du Mitanni en Syrie (1). Qatna (Mishrifé) implorait l'aide du Pharaon; mais en réalité ses chefs se rattachaient au Mitanni, à la région de Kerkouk et à la Chaldée. Le sort que Shuppiluliumash fait subir à Qatna, qui ne relèvera plus ses vieux sanctuaires sumériens, devait servir d'exemple à ceux qui résistaient à son habile pression politique. Tushratta abandonne sa capitale, Washuganni, qui est incendiée comme Qatna.

Les Hittites occupent la Syrie jusqu'à Qadesh sur l'Oronte et ce territoire est divisé en deux Etats, celui de Karkémish et celui d'Alep, que Shuppiluliumash confie à deux de ses fils. Cette division, qui ne répond à aucune condition géographique, marque l'intention d'assurer la défense de l'empire hittite. Karkémish est dressé contre les puissances de Mésopotamie, toujours prêtes à franchir l'Euphrate, et Alep contre l'Égypte. Cependant, à la mort du grand roi, les provinces de la région arménienne étaient en pleine révolte et, au sud de l'Anatolie, les Lyciens (Lukka), les Pédasiens (Pitashsha) leurs voisins de l'ouest, les Ciliciens (Arzawa) secouaient le joug.

Le second successeur de Shuppiluliumash, Murshilish II (Mursil), reconstitue l'empire hittite. Il écrase Arzawa, reprend Karkémish où il installe un de ses fils, et Alep qu'il confie à un neveu. On le voit encore en lutte contre le pays d'Akhkhiyawa sur lequel nous allons revenir.

Sous Muwatallish (vers 1325-1305) l'Égypte reprend en Syrie une politique active. Séti Ier (1320-1312) remonte jusqu'à Qadesh sur l'Oronte où il dresse sa stèle de victoire. Ramsès II poursuit énergiquement cette action qui le conduit à la grande bataille de Qadesh (2); mais la frontière n'en est pas changée et finalement

(1) *Syria*, 1928, pp. 170-171. Il s'agit de Murmurik, Shipri, Mazuwati et Shurun que nous plaçons, entre Alep et Hama, respectivement à Mourik, Sefiré, Mazité et Souran.

(2) Selon qu'on suit la version égyptienne ou la version hittite des événements, la victoire revient à l'un ou à l'autre peuple. Voir, en dernier lieu, **A. Götze,** *Zur Schlacht von Qades*, dans *Oriental. Literaturzeitung*, 1929, col. 832.

consacrée (vers 1278) par l'union de Ramsès II avec une princesse hittite et un traité avec Khattushilish III.

La puissance hittite déclinera rapidement. Sous le roi Arnuwandash IV, un certain Madduwattash de Zippashla s'allie avec Attarshiyash d'Akhkhiya, forme contractée d'Akhkhiyawa, et avec le pays d'Arzawa (1) pour s'emparer d'Alashiya (Chypre) (2). Le roi hittite s'étonne de cette incursion dans un pays qui lui paie tribut et dont, par suite, il se considère comme le suzerain; mais il est incapable d'entamer une démonstration énergique et Madduwattash lui répond, non sans ironie, que si Arnuwandash réclame les prisonniers faits dans Chypre, il les lui enverra (3).

Puis les documents se taisent, mais nous savons par ailleurs que, sous une poussée des « peuples de la mer », sous les coups notamment des Achéens et la pression continue exercée par l'invasion des Mysiens et des Phrygiens, la sixième ville de Troie est ruinée tandis que l'empire hittite, constitué par un agrégat peu cohérent de peuples divers, s'effondre définitivement.

L'âge du fer voit les Phrygiens occuper tout le pays jusque vers Tyane en direction des ports de Cilicie, et vers l'est jusqu'au cœur de la Cappadoce. Les Hittites ne conserveront que le royaume de Karkémish, en terre étrangère.

La grande difficulté qu'on éprouve à utiliser les textes de Boghaz-Keui dans le cadre de l'histoire anatolienne tient à l'incertitude des vocables géographiques. Ainsi M. Forrer a cru y relever le nom de Troie, mais MM. Friedrich (4) et Götze (5) ont montré l'impossibilité de reconnaître ce nom dans Tarwisha, qui est la lecture cor-

(1) Il est question aussi dans la coalition d'un homme de Piggaya (**Götze,** *Hethit. Texte*, III, p. 39); ne serait-ce pas le roi de Pergè, ce qui nous ramène à la Pamphylie.

(2) Bien que l'identification d'Alashiya avec Chypre soit bien établie, elle est régulièrement mise en doute; voir encore **Götze,** *Madduwattash*, p. 155, note 1. Dans *Reallex. Assyr.*, I, p. 67, Forrer donne un résumé des rapports d'Alashiya avec les Hittites.

(3) **Götze,** *Hethitische Texte*, III, p. 39. Le commerce des esclaves rendait précieuse cette prise.

(4) **J. Friedrich,** dans *Kleinasiatische Forschungen*, I, pp. 101 et suiv.; cf. *Syria*, 1928, p. 154.

(5) **A. Götze,** *Hethitische Texte*, III, p. 49, note 4.

recte. Il faut renoncer aussi à retrouver la mention d'Ilion dans les textes égyptiens (1).

Toutefois, malgré les objections de MM. Friedrich et Götze, qui reposent uniquement sur la régularité des transcriptions en cunéiforme et ne tiennent pas assez compte des libertés prises par les scribes transcrivant en cunéiforme des vocables étrangers, il semble que M. Forrer ait vu juste lorsqu'il a mis en évidence le rôle des Achéens dans les textes de Boghaz-Keui (2). Puisque, de l'avis unanime, on reconnaît dans Alakshandush, prince de Wilusha, un nom grec, Alexandre (3), on ne voit pas pourquoi d'autres noms propres ne seraient pas expliqués par la même voie; mais sans qu'il y ait un rapport obligé avec les personnages de l'épopée homérique. Il y a lieu, en effet, de ne s'avancer qu'avec prudence sur ce terrain et de considérer que, jusqu'ici, les textes hittites n'ont livré aucun renseignement direct concernant la guerre de Troie.

Peut-être le pays d'Akhkhiyawa ne comporte-t-il pas une définition aussi précise que celle qui le limite à un canton d'Asie Mineure. M. Forrer, suivi par M. Ed. Meyer, a songé à la Pamphylie, probablement à cause du voisinage de Chypre et des rapports linguistiques, tandis que M. Götze tient pour une région plus occidentale. Un texte réunit les divinités d'Akhkhiyawa et de Lazpas que M. Forrer conjecture représenter Lesbos. M. Meyer objecte que, dans un autre document, le maître du pays du fleuve

(1) Il s'agit de la ville ou du pays d'Arawanna à placer sur l'Euphrate au nord de Karkémish. Même on a mis en doute que les Dardeni mentionnés à cette époque se confondent avec les Dardaniens de la Troade; cf. **Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, II, 1 (1928), p. 443.

(2) Après avoir laissé la porte ouverte à une substitution vocalique irrégulière (*Hethitische Texte*, III, p. 55), **Götze,** *Das Hethiter-Reich*, p. 41, ne fait plus difficulté pour accepter l'identité d'Akhkhiya et d'Akhkhiyawa, qu'il a été le premier à rapprocher du nom des Achéens, mais sans s'y arrêter. **Ed. Meyer,** *op. cit.*, II, 1 (1928), p. 547, observe que Akhkhiyawa sonne comme une transcription cunéiforme du nom des Achéens. La transcription égyptienne, communément admise, *Aqaiwasha* est plus surprenante. **Götze,** *Heth. Texte*, III, p. 49, repousse absolument qu'Attarshshiyash soit une transcription de Atreus et Tavagalavas d'Eteoklès. **Ed. Meyer,** *op. cit.*, p. 549, accepte la seconde proposition, mais repousse la première. Dans son article *Ahhijava* du *Reallex. der Assyr.*, **Forrer** maintient intégralement sa position.

(3) Démonstration par **Kretschmer,** *Glotta*, XIII, p. 205. Accepté par **J. Friedrich,** *Reallex. Assyr.*, s. Alaksandus. Cependant Kretschmer pousse trop loin la conjecture quand il identifie le personnage à Alexandre-Pâris.

Sekha est voisin de Wilusha, de Karkisa et autres districts de la région du Taurus, déclare impossible le rapprochement proposé avec Lesbos, et cette conclusion le confirme dans l'identification du pays d'Akhkhiyawa avec la Pamphylie (1).

Une première objection tient à ce que le pays du fleuve Sekha peut aussi bien être placé en Lycie ou dans le voisinage, que sur les bords du Sarus. Mais surtout, à s'en tenir uniquement aux témoins mycéniens qui apparaissent sur tant de points de la côte anatolienne à partir du XV^{e} siècle, il est difficile de ne pas admettre que les Achéens s'étaient répandus en des localités fort diverses. On rétrécit trop le problème en le limitant aux données philologiques et notamment les découvertes récentes en Syrie, à Ras Shamra, sur lesquelles nous reviendrons plus loin, obligent à embrasser les événements d'un regard plus large.

La civilisation dite mycénienne n'est que la manifestation, dans l'industrie et dans l'art, de l'empire achéen dont la base était la Grèce continentale, mais qui s'étendait au loin vers l'est sur les îles et les côtes. De ce point de vue, les discussions sur le pays d'Akhkhiyawa perdent un peu de leur raison d'être.

Ainsi, utilisant les récits des campagnes hittites de 1340 et de 1210, M. Hrozny montre que les itinéraires suivis conduisent en Carie, et il en conclut que l'Akhkhiyawa doit être l'île de Rhodes, dont la capitale portait précisément jadis le nom d'Achaia (2).

Il n'y a pas lieu de contredire cette opinion; mais elle ne constitue qu'une solution trop étroite. Il est certain que l'île de Rhodes était, à l'époque considérée, un grand centre politique achéen et qu'elle connut de ce fait une remarquable prospérité. A l'appui de l'opinion de M. Hrozny, on pourrait invoquer ces deux vases mycéniens fabriqués à Rhodes, transportés vraisemblablement de là à Salamis de Chypre, puis sur la côte syrienne à Ras Shamra, d'où ils ont gagné la vallée de l'Oronte, qu'ils ont remontée pour être déposés dans le sanctuaire de la déesse Nin-Egal à Mishrifé-Qatna (3). On peut très bien admettre qu'ils étaient offerts au prince de Qatna par un grand prince achéen résidant à Rhodes.

(1) **Ed. Meyer,** *op. cit.*, pp. 549-550.

(2) Communication à l'Académie des Inscriptions, séance du 15 novembre 1929.

(3) Voir. *Syria*, IX (1928), pp. 133-134.

Toutefois, ce serait une erreur, à notre avis, de limiter ainsi le pays d'Akhkhiyawa dont, d'ailleurs, pour les Hittites, le centre de gravité, hors de Grèce, a vraisemblablement paru varier suivant les époques. Il a pu, en effet, être placé à Rhodes, puis en Pamphylie, puis à Chypre; mais il ne faut pas perdre de vue que, derrière ce front avancé, plus particulièrement envisagé par les Hittites, il existait une puissante organisation achéenne dans la Grèce continentale. La preuve que les Achéens sont venus jusqu'à Ras Shamra est fournie par l'abondante céramique mycénienne, on peut dire achéenne, qu'on y a trouvée, et aux légendes qu'on s'explique maintenant, notamment celle qui fait, du Casius de Syrie, le fils d'Inachos(1).

Dès lors, on conçoit que Lesbos ait été un point d'appui important, tout comme Rhodes, de la puissance achéenne en Asie Mineure. Dans la suite, les Lesbiens ne revendiquaient-ils pas la possession de presque toute la Troade(2) ?

On peut aussi faire valoir avec M. Forrer que dans un traité avec le roi des Hittites, Todkhaliyash IV (1260-1230), et Ishtaraa, roi d'Amurru (Syrie du nord), le roi d'Akhkhiyawa est cité de plain-pied avec le roi d'Egypte, le roi de Babylone (Kardunyash) et le roi d'Assyrie(3). Ici, on considère certainement l'empire des Achéens, dans son ensemble, constitué comme celui des Aqaousha par la Grèce et ses ramifications qui s'étendaient sur les îles, notamment Rhodes et Chypre, sur les côtes d'Asie Mineure et jusqu'en Syrie du nord.

Quant aux autres pays constitutifs de l'Asie Mineure, qui ne faisaient pas partie intégrante de l'empire hittite, leur localisation sur le terrain n'est guère moins discutée. Tout dépend de la position qu'on adopte pour le pays d'Arzawa. La question se complique de la distinction qu'il faut établir entre l'Arzawa proprement dit et le Grand-Arzawa qui englobe comme tributaires les Etats de Mira, Kuwaliya, Khapalla et le pays du fleuve Shekha(4).

Mira et Kuwaliya sont à placer en Lycie où l'on trouve Myra,

(1) *Syria*, X (1929), pp. 301 et suiv.
(2) **Strabon**, XIII, 1, 38.
(3) **Forrer**, *Reallex. Assyr.*, I, p. 54.
(4) **Friedrich**, *Hethit. Texte*, II (*Mitt. Vorderas.-Aeg. Ges.*, 1926, 1), p. 49.

la contrée Milyas et celle de Cabalia(1). La manière dont ces territoires sont constamment associés le prouve. Egalement le fait d'y trouver la ville de Wiyanawanda, qui est certainement Oenoanda(2). La frontière est précisément le fleuve Shiyanta où M. Albright a reconnu le Xanthus(3).

Ces points peuvent être tenus pour assurés(4); malheureusement ce sont les seuls. Khapalla, rarement mentionné, s'identifie encore bien avec Kaballa entre Konia et Akshehir(5); mais l'accord cesse pour le pays du fleuve Shekha(6) et pour le pays d'Arzawa.

Théoriquement on peut placer Arzawa soit à l'est, soit à l'ouest de la Lycie (Mira et Kuwaliya). MM. Mayer et Garstang ont adopté la première solution, M. Götze préfère la seconde. Il rejette Arzawa tout à fait dans l'ouest de la péninsule : la Pamphylie, la Pisidie et l'Isaurie en seraient la partie orientale(7). Dans cette hypothèse le pays d'Akhkhiyawa se localise dans le nord-ouest de l'Asie Mineure(8), ce qui n'est pas acceptable.

Un argument très fort en faveur de l'identification du pays d'Arzawa avec la Cilicie est que cet Etat arrive à étendre sa domination jusqu'à Tyane, ce qui se comprend de la part d'un royaume cilicien qui débouche naturellement sur cette ville par les portes ciliciennes.

(1) **Mayer** et **Garstang**, *Notes on Hittite political geography*, I, pp. 34 et 31. Il y a lieu de distinguer Mira = Myra, forte position qui domine la côte, et la contrée dite Milyade (que M. Forrer, *Reallex. Assyr.*, I, p. 54, retrouve sous la forme Millawanda) qui comprend notamment Termessos et Isinda. Sur ces derniers sites, voir **Ormerod**, *Annual of the Brit. School at Athens*, XVI, p. 80.
(2) **Mayer** et **Garstang**, *op. cit.*, p. 50; cf. **Friedrich**, *op. cit.*, pp. 117 et 161.
(3) **Mayer** et **Garstang**, *op. cit.*, p. 42.
(4) Les identifications de Forrer souffrent de ce qu'il a méconnu ces identifications essentielles.
(5) **Götze**, *Madduwattas*, p. 153.
(6) On n'est pas fondé, en effet, de rapprocher ce vocable du Seihan comme le proposent **Mayer** et **Garstang**, *op. cit.*, p. 42, parce que les Musulmans ont dénommé Seihan et Djeihan, le Sarus et le Pyramus, par analogie avec l'Oxus et le Iaxarte, les fleuves frontières de l'Asie centrale; cf. **Guy le Strange**, *Palestine under the Moslems*, p. 63.
(7) **Götze**, *Madduwattas*, p. 148 et *Das Hethiter-Reich*, p. 35. Il place Kizwatna en Cilicie. Dans *Kleinasien zur Hethiterzeit*, p. 23, il propose d'identifier le pays de Masha avec la Méonie.
(8) **Götze**, *ibid.*, p. 154. Cela ne pourrait qu'appuyer l'identification proposée par M. Forrer de Lazpas avec Lesbos.

tandis que cela s'explique moins bien pour un royaume dont le centre est en Carie.

D'autre part, les relations intimes, que laisse apparaître une lettre d'el-Amarna, entre Aménophis III et le roi Tarhundaraba d'Arzawa (1) s'expliquent mieux si cet Etat se trouve sur la côte anatolienne à l'est de la Lycie, c'est-à-dire dans une position plus accessible à l'action des Pharaons.

Quoiqu'il en soit de ces difficultés, quelques identifications paraissent suffisamment fixées pour amener une révision des populations mentionnées dans les textes égyptiens des Ramessides. Contrairement à ce que l'on pouvait penser jusqu'ici, ces textes ne connaissent guère, en Asie Mineure, que les populations installées dans la partie méridionale de la péninsule. Ce résultat montre qu'en dépit des incertitudes, nos connaissances ont réellement progressé.

Ainsi, sous Ramsès II, les contingents hittites comprennent les *Pidasa*, qu'on rapprochera de Pitashsha (2), des textes hittites, que nous ne plaçons ni en Cataonie avec Forrer ni sur le Sangarios avec Götze. D'après le texte du traité entre Mursilish II et Kupantakal de Mira et de Kuwaliya, on doit l'identifier avec *Pityassos* (3), ville de Pisidie.

Les *Masa* ne sont pas les Mysiens, comme on le pensait (4), mais les Masha des textes de Boghaz-Keui (5) que le contexte désigne comme étant dans l'ouest de la Cilicie. Les *Dardanoui* ou Dardani paraissent distincts des Dardaniens de l'Hellespont (6). Les gens d'*Arawanna* ne sont pas les gens d'Ilion; ils sont à chercher sur le haut Euphrate (7).

Les gens de *Kaskisha* correspondent au hittite Gashgash (8); *Karkisha* n'est pas à placer à Gergis en Troade, mais sa localisation

(1) **Knudtzon,** *El-Amarna Tafeln*, n° 31.

(2) Sur la lecture de ce toponyme, voir **J. Friedrich,** *Staatsverträge* (*Hethit. Texte*, II), pp. 154 et 181.

(3) **Strabon,** XII, 7, 2.

(4) Corriger sur ces points nos *Civilisations préhelléniques*, 2e éd., p. 453.

(5) **J. Friedrich,** *op. cit.*, p. 156.

(6) **Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, II. 1 (1928), p. 443.

(7) *Ibid.*

(8) *Ibid.*

reste incertaine (1). De toutes ces populations, les Lyciens paraissent être la plus occidentale (2).

Les troupes de Ramsès II comptent les *Shardina* que nous présumons être, non des gens de Sardes en Lydie, mais des Libyens ou des Africains apparentés aux Libyens (3).

Les peuples qui opèrent, plus tard, contre les armées de Menephtah et de Ramsès III appartiennent à un cercle plus étendu, car à côté des Lyciens apparaissent les *Aqaousha* (Achéens), les *Toursha* (Tyrsènes, des régions lydiennes), les *Shakalousha* (Sagalassos), les *Ouashasha* (Ouassos, près Halicarnasse), aussi les fameux *Poulousati* qu'on s'accorde généralement à tirer de Crète, les *Zakkarou*, d'origine inconnue, les *Danauna*, qu'on identifie généralement avec les Danaens.

On tient actuellement les Hittites pour des Indo-Européens (4); mais quelle que soit leur race, ils se sont installés en Asie Mineure alors qu'ils ne possédaient aucun art et, même après s'être assimilé la civilisation d'Asie Mineure, ils ont continué à vivre d'emprunts. Ce n'est que dans les derniers temps de son existence que l'empire hittite est parvenu avec les reliefs de Yasili Kaya, certaines sculptures de Boghaz-Keui, une céramique brillante et une écriture hiéroglyphique fort décorative, à créer un remarquable foyer artistique hittite (5).

(1) **Forrer,** *Forschungen*, I, 1, p. 80, a proposé Korakesium sur la côte cilicienne entre Sidé et Charadrus; mais on pourrait songer aussi à Corycus, et il existe plusieurs localités de ce nom. Forrer songe aussi au Kragos qui pourrait garder l'ancien nom.

(2) Le nom des Termiles n'apparaît pas dans ces textes qui ne connaissent que les Lukki. Comme, d'une part, les premiers semblent avoir demeuré dans le voisinage de la Carie (**Strabon,** XIV, 5, 23, dit, en effet, que les Termiles vécurent longtemps absorbés dans la nation carienne) et que, d'autre part, ils survivaient à l'époque grecque (**Hérodote,** I, 173) on pourrait reconnaître une déformation de leur nom dans celui de Dalaman que les Turcs donnent à un village des bords de l'Indus et à ce fleuve même, Dalaman Tshai.

(3) Voir ci-dessus, pp. 75 et suiv.

(4) Cette définition est fondée sur la langue qui est de construction indo-européenne avec un vocabulaire étranger; cf. **L. Delaporte,** *Grammaire hittite*.

(5) Sur l'art hittite, voir **Perrot** et **Chipiez,** *Hist. de l'Art*, t. IV, avec l'important complément de **Edm. Pottier,** *L'Art Hittite*, fasc. I, Paris, Geuthner, 1926, où est mis en relief, pour la première fois, l'influence de l'art hittite sur l'art assyrien. Peut-être y aurait-il lieu de faire intervenir l'intermédiaire mitannien, car le Mitanni fraîchement arrivé à la civilisation empruntait nombre de formules à l'Asie occidentale qui ont pu passer ensuite chez les Assyriens. **J. Garstang,** *The Land of the Hittites*, 1910 et la nouvelle édition

Comme plus tard les Phrygiens, les Hittites semblent avoir adopté les principaux cultes anatoliens. C'est pourquoi leur dieu Teshoub est si voisin du Adad mésopotamien et du Hadad syrien; il en emprunte les attributs, notamment le taureau. Nous verrons, en effet, que ce type du dieu de l'orage et de la foudre était entièrement constitué dans l'Anatolie du troisième millénaire.

Les Hittites emprunteront aux Babyloniens, par l'intermédiaire syrien, l'arme si caractéristique qu'est la harpè (1). Ils adopteront l'écriture cunéiforme; mais en cela ils ne feront qu'imiter tous les peuples qui ont fortement subi l'influence mésopotamienne. En Asie Mineure même, cette écriture est utilisée non seulement pour rendre la langue accadienne, mais aussi pour noter les diverses langues en usage dans le pays. Les Hittites ne sont donc jamais parvenus à imposer leur langue comme langue officielle dans toute la péninsule, ce qui souligne leur incapacité à unifier le pays.

Les tablettes cappadociennes portent des empreintes de cylindres qui, comme l'a observé Hogarth, n'ont rien de hittite, d'autant plus que les Hittites ne dominaient pas à Kanesh à cette époque. Cela dit, M. Contenau n'a pas eu tort d'y reconnaître le véritable point de départ de ce qu'il appelle la glyptique syro-hittite (2), où l'apport des Hittites est, d'ailleurs, assez mal défini.

L'utilité de ces précisions n'est pas niable puisque nous voyons qu'on s'appuie sur une empreinte de Kultépé, figurant un char attelé, pour établir que les Hittites ont introduit en Asie Mineure le cheval et le char (3). Or, le char en question, à quatre roues, n'est pas traîné par des chevaux, mais par des ânes (4), et son origine est

sous le titre *The Hittite Empire*, 1929; **Ed. Meyer,** *Reich und Cultur der Hethiter*, 1922 et trad. fr. *L'Art des Hittites*, 1923. D'un point de vue plus général : **Félix Sartiaux,** *Les Civilisations anciennes de l'Asie Mineure*, 1928.

(1) Voir le défilé des soldats à la haute coiffe de Yasili-Kaya, dans **Perrot** et **Chipiez,** *Hist. de l'Art*, IV ,p. 643, fig. 319; **Garstang,** *The Hittite Empire*, pl. XXIII et pl. XXIV. Ce dernier savant attribue ces reliefs au XIII^e^ siècle, vers 1275. La harpè hittite est du type trouvé à Gézer qui est du XIV^e^ siècle, donc antérieur; cf. *Syria*, VII (1926), p. 254, fig. 1, et p. 255.

(2) **Contenau,** *Glyptique syro-hittite*, pp. 91-92.

(3) **Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, II, 1 (1928), p. 23.

(4) Cette empreinte est connue à plusieurs exemplaires; cf. **Ménant,** *Catal. Collect. de Clercq*, I, p. 284; **Weber,** *op. cit.*, n° 408; **Contenau,** *Glypt. syro-hitt.*, n° 6. Ce sont des ânes aussi qu'il faut reconnaître sur le cylindre du British Museum, de provenance inconnue, publié par **Sidney Smith,** *Early History of Assyria*, pl. VII, *b* et p. 214 qui le date de 2100-1900.

mésopotamienne, car il est construit comme les chars sumériens qu'ont fait connaître les découvertes récentes de Ur (1). Les uns et les autres sont tirés par quatre animaux; l'utilisation du cheval permettra plus tard de n'atteler qu'à deux. L'image illustre ici le texte des tablettes cappadociennes qui mentionnent des achats d'ânes et de harnais. D'autre part, l'emploi du char en cette région assure que, dès le troisième millénaire, les principales routes d'Asie Mineure n'étaient pas de simples pistes pour le seul usage des bêtes de somme et que des chars y circulaient.

Ces exemples, et nous aurons l'occasion d'en signaler d'autres, montrent qu'on s'est trop hâté de définir, aux hautes époques, des éléments disparates comme de simples apports hittites. Si réelle qu'ait été l'hégémonie de ce peuple à partir du milieu du XV^e^ siècle avant notre ère et l'éclat, d'ailleurs éphémère, de sa puissance militaire, il ne faut pas méconnaître l'évolution antérieure et indépendante qui s'est manifestée chez les peuples indigènes d'Asie Mineure, avant que les Hittites y aient constitué un grand Etat.

En particulier, les Anatoliens occidentaux peuvent revendiquer une civilisation très ancienne. Nous avons insisté ailleurs sur ce que la civilisation troyenne est entièrement indépendante de la civilisation hittite (2) et nous ne voyons pas davantage que cette dernière ait sensiblement influencé les populations de la Lydie ni celle des côtes ioniennes et cariennes (3). On ne saurait en être surpris puisque, non seulement plus de six cents kilomètres séparent à vol d'oiseau Aïdin (Tralles) de Boghaz-Keui, la capitale hittite; mais aussi parce qu'un réseau montagneux compliqué rend les communications difficiles.

D'ailleurs, par les reliefs rupestres que les monarques hittites ont répandus à profusion, il est facile de délimiter leur véritable champ d'action en Asie Mineure. La carte de la zone des monu-

(1) La forme de ces chars a été étudiée par L. Heuzey, *Origines orientales de l'Art*, p. 140. Ils sont caractérisés notamment par les poignées d'appui, les *antyges* des chars homériques.

(2) *Civilisat. préhell.*, 2^e^ éd., pp. 137 et suiv.

(3) Voir ci-après, § IV, « La Céramique anatolienne ».

ments hittites, dressée par D. G. Hogarth (1), montre que — sauf les vestiges isolés dans la haute vallée du Sangarius en Phrygie (2), le relief de Nymphi, près de Smyrne, et celui de Magnésie du Sipyle, — ils ne dépassent pas, vers l'ouest, le cours de l'Halys et le plateau de Lycaonie.

L'Halys (Kizil Irmak) offre une frontière naturelle dont l'importance apparaît à toutes les époques. C'est ce fleuve qui délimite le royaume lydien de Crésus (3). A l'époque romaine, les bords de l'Halys protègent le terrain propre au culte de la Grande Mère (4).

Les hiéroglyphes hittites, qui ont été signalés auprès du relief de Nymphi (5) et de la sculpture de Magnésie (6), attestent que ce sont des œuvres de la seconde moitié du deuxième millénaire. Le relief de Nymphi pourrait conserver le souvenir d'un raid de Shuppiluliumash ou d'un de ses successeurs, tandis que la sculpture du Sipyle, étant religieuse, doit être une œuvre locale (7).

Quant au tombeau dit de Tantale (8), près de Smyrne, il n'est certainement pas hittite, car il se rattache à la tradition des tombes des rois de Lydie. La chambre voûtée en encorbellement est recouverte d'un tumulus comme on en trouve en Troade, en Lydie et

(1) *Cambridge Ancient History*, t. II (1924), map 5. Cela n'empêchait pas **Hogarth**, *Ionia and the East*, pp. 64 et suiv., d'affirmer que le domaine hittite s'étendit sur tout l'ouest de la péninsule. **J. Garstang**, *The Land of the Hittites* (1910), est d'un avis plus modéré; mais dans la nouvelle édition, *The Hittite Empire* (1929), p. 172, le savant professeur de Liverpool force la note : « ... Lydia, a district which enters definitely into Hittite history from the evidence of its monuments. »

(2) **Götze**, *Madduwattas*, p. 149, dit nettement qu'il n'existe pas le moindre indice que la Phrygie ait fait partie du domaine hittite.

(3) **Hérodote**, I, 6 et 72. De même **Strabon**, XI, 1, 7 et XII, 1 ,3, où il cite Hérodote.

(4) **Graillot**, *Culte de Cybèle*, p. 384.

(5) **Perrot** et **Chipiez**, IV, p. 744; **J. Garstang**, *op. cit.*, p. 170; **Picard**, *Ephèse et Claros*, p. 562.

(6) **Perrot** et **Chipiez**, IV, p. 754; **Garstang**, *op. cit.*, p. 168; **Frazer**, *Pausanias*, III, p. 552; **Graillot**, *Culte de Cybèle*, p. 369; **Picard**, *op. cit.*, p. 562. On a remarqué depuis longtemps que cette image de la déesse Mère n'a aucun rapport avec la pseudo-Niobé de **Pausanias**, I, 21, 3.

(7) Pour **Hogarth**, *Ionia and the East*, p. 69, les deux œuvres sont de travail local et non hittite.

(8) **Perrot** et **Chipiez**, V, pp. 42 et 48; **Picard**, *op. cit.*, p. 562, estime qu'il y aurait lieu de fouiller les ruines voisines.

jusqu'en Phrygie; mais, à notre connaissance, on n'en a pas signalé en Cappadoce (1).

La conclusion qui s'impose déjà et que, d'ailleurs, nous confirmerons, tient en peu de mots : les Hittites n'ont pas possédé l'occident de l'Asie Mineure et leur action sur cette région a été très faible parce que tout leur effort s'est porté vers l'est.

III. — LE SACRIFICE HUMAIN CHEZ LES PRE-LYDIENS

Depuis les fouilles de MM. Montet et Dunand à Byblos, nous nous rendons compte de la puissance d'attraction que pouvait exercer le culte organisé d'une civilisation déjà développée sur des populations restées à un stade élémentaire, surtout quand cette civilisation apportait les éléments d'une richesse encore inconnue. Les divinités locales représentées jusque là sous des formes matérialisant leur fonction ou leur habitat, rochers, pierres, arbres, astres, etc... s'identifient aux dieux anthropomorphes étrangers, prennent leurs gestes, se couvrent de leurs vêtements et de leur parure, se plient à une hiérarchie sévère, s'entourent de symboles, d'attributs et de tout un matériel liturgique nouveau.

Toutefois, si le décor religieux s'enrichit d'apports étrangers, le culte local conserve ses éléments caractéristiques. Nous allons précisément reconnaître dans la vallée du Méandre, à une époque où dominait encore sans conteste l'influence sumérienne, l'usage du sacrifice humain qui semble avoir disparu assez tôt en Sumer, du moins en dehors des hécatombes auxquelles on procédait à l'occasion des funérailles royales, comme M. Woolley l'a constaté dans ses fouilles d'Ur.

Sauf dans les rites funéraires et les rites de fondation, le sacrifice humain comporte généralement un holocauste. L'exemple du sacrifice de saint Nil est typique parce qu'il devait être perpétré par des Arabes nomades pour qui la pénurie de combustible met l'holocauste hors de l'usage courant.

(1) Voir **Ed. Meyer**, *Gesch. des Altert.*, I, § 497 et trad. fr. de Rutten.

Parmi les fléaux, auxquels l'holocauste humain est censé mettre un terme, figure au premier rang la sécheresse.

Les rites destinés à assurer les pluies nécessaires ou, ce qui revient au même, la pérennité des sources et des cours d'eau, sont bien connus depuis que Mannhardt et Frazer les ont collectionnés et étudiés. La pratique la plus simple consiste dans le versement de l'eau dans le puits ou dans la source, dans des libations d'eau dans les sanctuaires, des aspersions d'eau ou des baignades. Nous n'avons pas à discuter les explications qui en ont été donnés et qui se résument généralement dans une application de la magie sympathique(1).

Exceptionnellement, tout au moins, on met en jeu d'autres forces en s'adressant au soleil, l'agent de la sécheresse et des calamités qui s'ensuivent. « Une sécheresse étant survenue, relate Philon de Byblos, ils auraient levé les mains au ciel vers le soleil(2). » A la prière s'ajoute fréquemment le rite. Un des moyens les plus efficaces pour agir sur le soleil est d'utiliser le feu et, par dessus tout, d'accompagner d'un sacrifice cette combustion, autrement dit d'offrir un holocauste.

Les rites si répandus de la Saint-Jean sont de ce type. Ainsi, au Maroc, l'*ansera*, qui se pratique au solstice d'été, consiste essentiellement en un sacrifice igné au soleil(3). Mannhardt et Frazer ont expliqué ces cérémonies par la croyance qu'on assurait ainsi la vie du soleil, en lui donnant une vigueur nouvelle et en réglant son cours par les rites de circumambulation. Mais nombre de ces cérémonies sont plus compliquées : elles visent aussi à protéger la terre, les animaux et l'homme des ardeurs d'une canicule inexorable et d'en atténuer les effets destructeurs. C'est à cette intention qu'interviennent des rites et des prières en faveur de la pluie : libations ou aspersions d'eau et production de fumée — pour amener la formation de nuages et les chutes d'eau. Parfois un animal est jeté dans le foyer embrasé : c'est un véritable holocauste.

Appliquons ces considérations à deux exemples : « En Afrique

(1) Voir notre *Introduction à l'Histoire des Religions*, pp. 163 et suiv., où nous avons essayé de montrer que cette explication n'épuise pas la signification des rites. Les exemples qui suivent le prouvent encore.
(2) **Philon de Byblos**, fragm. II, 6.
(3) **Doutté**, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, pp. 565 et suiv.

orientale, le Wagogo qui souhaite des ondées, fait sur la tombe de ses aïeux un holocauste de volailles noires, de brebis noires, de bestiaux noirs(1). » Ailleurs, pour amener la pluie, le sorcier offre un sacrifice *en plein soleil*, sur le toit de la hutte commune(2).

Mais la description la plus typique et la plus complète d'un rite de ce genre nous est donnée à l'occasion de la lutte qui met aux prises, sur le Carmel, le prophète Elie avec les prophètes de Baʿal. Si l'on fait abstraction des différences, instituées dans les deux cérémonies décrites pour marquer la supériorité de Yahvé sur le Baʿal de Tyr, le rite destiné à amener la pluie, à la suite d'une longue sécheresse, consiste essentiellement en un holocauste, offert au soleil, accompagné de prières et de libations d'eau. Les prêtres de Baʿal s'adressent bien au soleil, pour qu'il consume lui-même le sacrifice, puisqu'à l'heure de la *minha*, donc après 3 heures de l'après-midi, ils renoncent à poursuivre l'expérience(3).

Ces généralités vont nous permettre d'aborder l'étude de documents lydiens d'un intérêt capital et tout d'abord le fameux cylindre-cachet Tyszkiewicz, aujourd'hui conservé au musée de Boston (fig. 1 et 2). Il a été signalé en premier par M. Salomon Reinach, publié par lui(4), et par Froehner(5), souvent discuté(6) et tout récemment encore l'objet d'une importante dissertation du R. P. Ronzevalle où le savant correspondant de l'Académie des Inscriptions écarte justement l'explication donnée d'une scène de jugement et apporte d'utiles précisions notamment sur la présence de la bipenne entre les mains du principal dieu(7).

Ce détail, ainsi que le décor en spirales et en tresse, également

(1) **James George Frazer**, *Le Rameau d'or*, éd. abrégée trad. par lady Frazer, p. 68. Le noir sert à attirer les nuages.
(2) *Ibid.*, p. 67.
(3) Voir nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite*, pp. 203 et suiv.
(4) **S. Reinach**, *Revue archéol.*, 1898, I, p. 421.
(5) **W. Froehner**, *Collection d'antiquités du comte Michel Tyszkiewicz*, Paris, 1898.
(6) **L. Heuzey**, *Quelques cylindres et cachets d'Asie Mineure*, dans *Origines orientales de l'Art*, pp. 137 et suiv.; **Furtwaengler**, *Antiken Gemmen*, III, p. 7; **Ward**, *The Seal Cylindres of Western Asia* (1910), pp. 280 et suiv.; **Contenau**, *Glyptique syro-hittite*, pp. 112 et suiv.
(7) **Ronzevalle**, *Le Cylindre Tyszkiewicz*, dans *Notes et Etudes d'Archéol orientale*, V (Mélanges Univ. Saint-Joseph de Beyrouth, XII, 3, 1927), pp. 177 et suiv.

le système hiéroglyphique gravé sous le cachet (fig. 1), nous reportent en Asie Mineure; nous préciserons même dans un instant qu'il s'agit de la Lydie et plus spécialement de la région d'Aïdin (Tralles).

Fig. 1.
Cachet-cylindre Tyszkiewicz
avec vue de la base.
(Musée de Boston.)

La forme est une adaptation, sous l'influence du cylindre mésopotamien, du cachet anatolien — tel que les Hittites le conserveront longtemps — et qui lui-même dérive des anciens cachets en forme de cône comme on en a trouvé dans Troie II(1).

(1) **H. Schmidt,** *Heinrich Schliemann's Sammlung* (1902), p. 303, n° 8866 : Konischer Thonstempel oben durchlocht mit eingretieften schriftartigen Zeichen (Troie, II-V); **Schliemann,** *Ilios*, p. 463.

Le P. Ronzevalle qualifie ce cachet-cylindre de syro-anatolien et croit trouver l'explication de la scène figurée dans un passage de Philon de Byblos qu'il résume ainsi : « Ouranos, à l'origine, est un simple mortel, un roi, né d'Elioun ou Très-Haut, lui-même mortel déifié. Ouranos s'appelle d'abord Epigeios-Autochtone, et comme tel il règne naturellement sur la Terre, sa sœur et son épouse. Mais un de ses fils, Elos, nommé aussi Kronos, lui déclare la guerre et lui ravit le pouvoir. Il le surprend ensuite personnellement dans une embuscade « au milieu des terres », le tue et lui tranche les parties sexuelles, au moyen des armes qu'il a fabriquées *ad hoc*. Le sang de la victime tombe en gouttes dans les sources et dans les fleuves; dès lors s'établit le culte d'Ouranos passé au rang des dieux(1). »

Ce thème serait assez exactement figuré sur le cylindre Tyszkiewicz : meurtre et éviration rituelle, puis renaissance du dieu ne sont pas pour surprendre dans les cultes anatoliens. La gravure du cylindre nous montrerait Elioun sous la forme du grand dieu aux attributs multiples, qui trône dans les régions supra-célestes. Son fils mortel Epigeios-Autochtone est étendu à terre, foulé aux pieds par Elos-Kronos, que Philon lui donne pour fils. Epigeios va devenir Ouranos. Pour l'instant, il est mort. On le transporte sur le trépied sacré où deux assistants pratiquent l'apothéose. Mais il gardera le souvenir de son origine par le double visage, « reflet de sa double nature et image du rôle de médiateur céleste qui lui est désormais dévolu ».

En somme, le P. Ronzevalle comprend que « le cylindre Tyszkiewicz est un tableau théogonique établi sur le thème général « syro-anatolien » du meurtre et de la renaissance du médiateur céleste ». Il en déduit que ce n'est pas Philon de Byblos qui a brodé son histoire des Ouranides sur un modèle grec, mais, tout au contraire, Hésiode « qui dépend de documents orientaux ».

Nous avons tenu à signaler l'intérêt de ce point de vue et nous devons rendre hommage à l'ingéniosité avec laquelle le savant archéologue et orientaliste développe ses arguments. Toutefois, ils ne nous ont pas convaincu parce que maint détail reste inexpliqué (ainsi pourquoi le personnage qui a subi l'éviration tient-il un poisson dans la main? le *bifrons* n'est manifestement qu'un subal-

(1) **S. Ronzevalle,** *op. cit.*, p. 197.

terne, etc.) et surtout qu'il n'a pas reconnu que le cylindre était pré-lydien.

A notre avis, il s'agit de tout autre chose : la représentation d'une suite de pratiques rituelles destinées à amener la pluie.

Comme toute l'Asie Mineure, la région lydienne peut être décimée par la famine qui succède à la sécheresse. Dans le fragment qui a été conservé de Nicolas de Damas, touchant les origines lydiennes, il est par deux fois question de ce fléau (1). C'est par lui qu'Hérodote explique l'exode des Lydiens vers l'Italie. Enfin, on a peu de renseignements sur un Zeus Hyetios, ou dieu de la pluie, en relation avec Rhéa sur le Tmolos (2), mais il doit avoir accaparé les fonctions d'un dieu plus ancien. De nos jours encore, malgré la facilité des communications et des transports, en dépit des efforts du gouvernement turc pour venir en aide aux populations, la sécheresse prend les proportions d'une catastrophe. Nous empruntons les détails suivants à une correspondance adressée de Constantinople au journal *Le Temps*, en août 1928 :

> Tenaillée par la disette, acculée à la famine, menacée par les maladies, la population (il s'agit plus particulièrement de la région de Koniah), dénuée de toutes ressources, difficilement ou plus que sommairement ravitaillée, fuit à la hâte cette terre inhospitalière, et sur les routes menant vers d'autres régions plus heureuses se succèdent de longues théories de villageois miséreux et affamés, poussant devant eux le peu de cheptel qui a pu résister à la catastrophe, car la récolte n'a pas seule été détruite et le bétail a été en grande partie décimé ou dispersé.
>
> Ainsi l'une des contrées jusqu'ici les plus productives se vide peu à peu de ses habitants dont beaucoup, minés par la maladie, la faim et la misère, ne reverront plus le sol natal (3).

Aujourd'hui, on compte sur le gouvernement pour combattre le fléau; dans l'antiquité, on s'adressait à la divinité et nous allons voir qu'en Asie Mineure on avait recours au sacrifice humain.

Le cylindre Tyszkiewicz comporte : 1° une intercession de trois divinités auprès du grand dieu du ciel auquel un repas est offert; 2° la mise à mort rituelle de deux victimes par le dieu de la foudre Hadad-Teshoub; 3° l'holocauste des victimes; 4° la prière au

(1) **Radet**, *op. cit.*, pp. 74 et 75.
(2) **Graillot**, *Le Culte de Cybèle*, p. 10. Procession d'une pierre sacrée à Milet; cf. **Usener**, *Rhein. Museum*, L, p. 147
(3) **D. Valery**, *Le Temps* du 24 août 1928.

Soleil; la chute de la pluie sur l'adorant avec, comme conséquence, les cours d'eau revivifiés et la terre fertilisée.

La légende se lit en partant du grand dieu céleste assis devant la table des offrandes et en continuant par les péripéties dont nous venons de donner la succession. Très habilement, le graveur a profité de la surélévation du plan où se tient le grand dieu assis pour noter, en dessous, les conséquences bienfaisantes de la pluie.

Examinons maintenant, dans le détail, cette curieuse représentation dont notre fig. 2 offre le développement.

Fig. 2.
Développement du cylindre Tyszkiewicz.

Les trois dieux, qui s'avancent vers le grand dieu du ciel, caractérisé par la bipenne et placé sur un registre surélevé, prononcent une invocation ainsi que l'atteste le geste de porter la main à la bouche. Le premier d'entre eux est très vraisemblablement le Soleil, auquel nous verrons que la prière est plus spécialement adressée, le second est Teshoub, c'est-à-dire le Adad anatolien, dieu de la foudre. Derrière lui marche le dieu lunaire reconnaissable au croissant.

Ils sont accueillis par un grand-prêtre, peut-être le dynaste revêtu de la prêtrise et jouissant de la faveur particulière du grand dieu. Malgré tout, ses fonctions sont, par rapport au monde divin, celles d'un subalterne, puisque nous le voyons verser une libation au grand dieu assis. Le graveur lui a donné deux têtes pour marquer les deux temps de sa fonction : accueillir les trois divinités et assurer le culte du grand dieu.

Celui-ci tient la coupe qui vient d'être remplie et se dispose à boire. Nous assistons donc à un repas divin et il est, par suite, tout

naturel d'interpréter le dispositif placé devant le dieu comme un guéridon chargé de mets. Les deux lions font partie du meuble, comme on en peut juger sur le cylindre d'Aïdin que nous examinerons dans un instant et où les deux lions posent sur un véritable pied de table.

On remarquera que le grand sacrifice auquel nous allons assister, l'holocauste après mise à mort rituelle, est tout à fait distinct de l'offrande de nourriture au dieu. L'holocauste est un rite contraignant, magique, qui met les dieux en mouvement, mais qui n'a absolument rien à voir avec leur alimentation.

Seul, le grand dieu est nourri. Il est vrai qu'à la suite de Froehner, le P. Ronzevalle explique comme une barque l'objet que portent les lions dressés. Ici aussi la comparaison avec le cylindre d'Aïdin est décisive; il n'y a pas de barque. L'artiste a simplement voulu représenter le creux de l'écuelle posée sur la table et contenant les mets.

On peut supposer que les dieux viennent demander l'autorisation de pratiquer les rites nécessaires. Chacun d'eux aura ensuite son rôle à jouer, notamment le soleil et Teshoub. Dans le déluge babylonien, Shamash, le soleil, fixe le moment (1) où Adad déchaîne le déluge en rugissant dans la nuée (2).

Ici, l'acte principal est accompli par Teshoub-Adad qui immole un homme d'un coup de lance. A n'en pas douter, nous assistons à un sacrifice humain selon un ancien rite anatolien. En effet, Strabon rapporte que chez les Alains d'Asie Mineure, la lance, une lance sacrée, était l'instrument légal des sacrifices humains (3).

L'image gravée sur le cylindre transpose en mythe un usage religieux certainement très ancien. A l'époque des Mermnades, quand un certain usurpateur fut mis à mort, les Lydiens apprirent l'événement avec joie, parce que « sous son règne, une sécheresse avait

(1) **Dhorme,** *Choix de textes religieux assyro-babyloniens*, p. 109.
(2) *Ibid.*, p. 111.
(3) **Strabon,** XI, 4, 7. Les rites utilisant le sang humain se sont longtemps perpétués en Asie Mineure. Rappelons l'éviration qui n'est pas à proprement parler un souvenir du sacrifice humain, mais un rite d'alliance avec le dieu comme nous y insistons plus loin. Entre hommes ou entre peuples le rite d'alliance anatolien consistait dans des incisions au bras; les contractants aspiraient le sang l'un de l'autre; cf. **Hérodote,** I, 74, à propos du traité entre Lydiens et Mèdes.

désolé le pays (1) ». Il faut comprendre qu'on cherchait une excuse au meurtre en l'assimilant à un sacrifice humain régulier, destiné à mettre fin à la sécheresse.

Un autre récit tend à montrer que la victime était choisie parmi les gens de qualité. En effet, sous le règne de Mélès, une famine ayant ravagé la Lydie, c'est le roi lui-même qui s'exile pendant trois ans pour apaiser les dieux (2). Fait remarquable, il se rend à Babylone où l'on peut supposer qu'il fut l'objet de savantes purifications. On inclinera à reconnaître dans cet exil, destiné à mettre fin à la sécheresse, une atténuation aux vieilles coutumes qui préconisaient le sacrifice humain.

Nous verrons sur une empreinte de Kultépé qui est, en quelque sorte, le prototype de la scène figurée ici que deux hommes sont mis à mort par le dieu. Il en est de même sur le cylindre Tyszkiewicz. Après sa mise à mort par le dieu, la victime est livrée aux flammes sur un véritable gril entre deux desservants qui surveillent l'opération, tandis qu'un troisième lève, comme nous le dit Philon de Byblos, les bras vers le soleil pour demander la pluie. L'astre du jour est, en effet, représenté au-dessus de celui qui l'invoque et la pluie tombe goutte à goutte sur l'adorant pour aller remplir les cours d'eau que signale un nageur (3) tenant un poisson par la queue. D'autre part, le long du fleuve, prêts à être remplis, sont alignés les vases rituels, notamment des rhytons en forme de tête de taureau sur lesquels nous reviendrons. Un épi, représenté à grande échelle, pour le mieux reconnaître, symbolise l'action fertilisante des eaux.

On ne peut hésiter à reconnaître Teshoub-Adad dans le personnage qui terrasse un homme avec sa lance parce que, derrière le

(1) **Radet,** *op. cit.*, p. 74
(2) *Ibid.*, p. 75.
(3) Les globules figurés au-dessous du nageur et que le P. Ronzevalle interprète comme des gouttes de sang, consécutives à l'opération de l'éviration, sont une convention pour figurer l'eau dont la glyptique suméro-accadienne offre des exemples qui n'ont pas été reconnus. Ainsi **Delaporte,** *Cylindres et Cachets orientaux* (Musée du Louvre), II, pl. 70, 2 (A. 115) : « quatre globes disposés horizontalement » sous des navires, ce qui ne laisse aucun doute. Il faut interpréter de même les globules du cylindre syro-cappadocien, *ibid.*, pl. 95, 11 (A. 884) et non par des vases sphériques.

dieu, se tient son animal-attribut, le taureau. Sur d'autres gravures (fig. 4 et Pl. III, 2) la lance est d'ailleurs combinée avec le foudre.

La parèdre du dieu, la déesse nue, assiste à l'opération, accompagnée de son animal-attribut, le lion. La superposition des figures marque simplement la différence des plans et il serait assez piquant que cet artifice des graveurs, gênés par le manque d'espace, fût à l'origine de la coutume des sculpteurs hittites qui dressent volontiers les divinités sur leur animal attribut.

Nous avons pu expliquer les détails de ces différentes scènes sans complications mythologiques. Le rite destiné à amener la pluie nous apparaît incorporé dans un récit mythique dont il suffit d'embrasser l'ensemble. Ce mythe est évidemment local, c'est-à-dire pré-lydien, puisque le cachet-cylindre, nous le verrons dans un instant, est certainement originaire de Lydie.

Il en résulte que le récit rapporté par Hérodote touchant la mise à mort de Crésus sur un bûcher(1) est une adaptation du même mythe à holocauste humain. Hérodote prend soin, en effet, de spécifier qu'il rapporte cette histoire « selon le récit des Lydiens ».

Crésus va devenir la proie des flammes, quand invoquant le secours d'Apollon — le dieu solaire, — il se répand en larmes. Soudain, dans la sérénité du ciel, les nuées se rassemblent et un orage éclate qui, déversant une pluie torentielle, éteint les flammes du bûcher.

Précisément, parce que le cylindre Tyszkiewicz nous met en présence d'une cérémonie indigène, notre attention n'en est que plus attirée par certaines figures qui révèlent l'influence sumérienne. En premier lieu, l'usage rituel qui est fait du vêtement sumérien en étoffe de kaunakès(2). De même est sumérienne, la manière d'offrir une libation en tenant le vase par le pied, parce que le vase à libation sumérien n'a pas d'anse. Le *bifrons*, d'ailleurs vêtu de kaunakès, est un emprunt sumérien; il est d'usage fréquent sur les tablettes cappadociennes de Kultépé(3). Egalement venue de Mésopotamie est la déesse nue. Si notre cylindre est, comme nous le croyons, de fabrication lydienne, il fournit le plus ancien proto-

(1) **Hérodote,** I, pp. 86 et suiv.
(2) Comparer la statuette du Musée de Berlin dont il a été question plus haut, p. 87.
(3) **Contenau,** *La Glyptique syro-hittite*, pp. 69 et 113.

type local de la représentation de l'Artémis debout et nue découverte dans le sanctuaire d'Éphèse(1). Bien des populations différentes ont pu imaginer la déesse nue se pressant les seins ou le ventre(2); mais l'origine babylonienne de la déesse nue, écartant ses vêtements, telle qu'on la voit sur notre cylindre, ne peut être contestée.

La matière du cylindre Tyszkiewicz, l'hématite, comme le décor en spirale le placent dans la première moitié du deuxième millénaire et même très haut dans ce millénaire par suite de la forte influence sumérienne et de l'absence complète de tout motif égyptien(3).

La fonction « cylindre » du monument Tyszkiewicz se double d'une fonction « cachet ». Les hiéroglyphes finement gravés sur le plat, sont disposés en cercle comme dans l'inscription du disque de Phaestos. On s'est d'ailleurs demandé, tant le facies de ces signes diffère des hiéroglyphes hittites, si l'on se trouvait en présence d'une véritable écriture ou si ces signes ne constituaient pas un groupement de symboles quelconques(4). En tout cas, même dans cette hypothèse, on était sur la voie d'une écriture distincte de ce qu'on connaît par ailleurs.

Ce précieux monument n'est pas le seul de son espèce et si nous l'avons tenu pour pré-lydien, c'est par analogie avec un cylindre-cachet de forme identique, portant un décor très semblable comme

(1) **Ch. Picard,** *Ephèse et Claros*, p. 485. La disposition hathorienne de la chevelure dans l'ivoire d'Ephèse marque une influence plus récente qui s'est superposée au premier type.
(2) Tenant compte que le motif est en usage dans le bassin méditerranéen dès l'époque néolithique (voir ci-après, § V) et à propos du vase de Mochlos qui remonte au Minoen ancien III, nous avons posé, dans nos *Civilisations préhelléniques*, 2e éd., p. 369, la question : « N'oblige-t-il pas à conclure que les Crétois arrivèrent d'une manière indépendante à figurer la femme qui se presse les seins? » J'ai employé à dessein le terme « femme » au lieu de « déesse », ce à quoi M. **Nilsson,** *Minoan-Mycenaean Religion*, p. 124, n'a pas pris garde quand il écrit : « Dussaud is certainly wrong in considering the *rhyton* from Mochlos in the shape of a woman pressing her breasts as a representation of the Mother Goddess. »
(3) La date XVIe-XIe siècles proposée par M. **Contenau,** *Glypt. syro-hittite*, p. 211, nous paraît trop basse. Nous verrons dans un instant la date du prototype.
(4) **Contenau,** *ibid.*, p. 128.

l'a constaté le premier éditeur : « Les analogies de détail entre ces cylindres sont telles qu'on doit les considérer comme les produits d'un même atelier (1). » Or, le cylindre du Louvre, que nous allons examiner et qui offre ces étroites analogies, provient d'Aïdin (Tralles) en Lydie (fig. 3).

L'explication que nous avons donnée du cylindre Tyszkiewicz se vérifie à nouveau. On reconnaît encore ici l'invocation destinée à obtenir la pluie; mais la représentation est allégée de la scène du

Fig. 3.
Développement du cylindre d'Aïdin.
(Musée du Louvre.)

sacrifice humain (2). Les mêmes trois divinités apparaissent dans un ordre différent : Teshoub occupe la troisième place; mais le même prêtre à double face accueille d'une part les trois dieux portant une main à la bouche. Le *bifrons* leur présente la double hache que le dieu assis tenait en main sur le cylindre précédent (3). D'autre part, il offre une libation au dieu assis, devant qui est encore servi le même guéridon supporté par des lions dressés. Très nettement, ces derniers relient la table elle-même à son pied.

Derrière le dieu assis, apparaît la déesse parèdre (4) accostée de

(1) **Salomon Reinach,** *Revue archéol.*, 1898, I, p. 422; **Delaporte,** *Catal. Louvre*, n° A 927; **Contenau,** *Glyptique syro-hittite*, n° 309.

(2) Faute d'avoir connu le cylindre Tyszkiewicz, **L. Heuzey,** *Origines orientales de l'Art*, p. 140, ne voyait là qu'une scène de *présentation à la divinité*; mais comme les personnages qui s'avancent devant le dieu sont des divinités, il y manque le fidèle à présenter.

(3) Il est curieux d'en rapprocher ce qu'on nous dit à basse époque que le dépositaire de la double hache était le premier ministre ayant titre de compagnon du roi; cf. **Perrot** et **Chipiez,** *Hist. de l'Art*, V, p. 247.

(4) A basse époque le culte des eaux se concentre sur la déesse; cf. **Graillot,** *Le Culte de Cybèle*, p. 395.

deux personnages à tête d'aigle et on ne manquera pas d'en rapprocher les images d'épervier trouvées dans les plus anciennes couches de l'Artémision d'Éphèse. Tout le monde a présent à l'esprit cette curieuse figurine d'ivoire où une jeune femme, déesse ou prêtresse, porte sur la tête une hampe surmontée de l'épervier. Pour apprécier l'intérêt de trouver, en pays lydien, un être à tête d'épervier auprès de la déesse locale, dès les premiers temps du deuxième millénaire avant notre ère, il suffira de citer la remarque de M. Picard touchant les trouvailles de l'Artémision : « G. Hogarth a le premier remarqué que la découverte d'une déesse à l'épervier, dans le trésor d'Éphèse, — où la fréquente présence de l'épervier, comme attribut religieux, est en elle-même si remarquable, — enrichissait d'une nouveauté très importante notre connaissance de la religion ionienne primitive (1). »

Quoiqu'il en soit, ces êtres mythiques secondaires, qui s'empressent autour de la déesse et qu'on retrouve également en Crète avec des traits semblables, sont les prototypes des Dactyles et des Curètes.

Des deux cylindres, que nous venons d'examiner, on doit rapprocher un cylindre du Musée de Berlin dont la facture négligée atteste une époque plus basse (2). Tout ce qui concerne le sacrifice humain ayant été supprimé, comme dans le cylindre du Louvre, on a trouvé inutile de figurer le dieu Teshoub. Le reste de la scène se retrouve; même le personnage qui implore le ciel. Ces modifications nous conduisent au cylindre de la Bibliothèque Nationale en deux registres où la scène montre le dieu assis laissant épancher les eaux au-dessus de la tresse symbolique (3). L. Heuzey a reconnu que ce cylindre d'Asie Mineure était « sorti de la même école, pour ne pas dire du même atelier, que celui du Louvre (4) ».

Le détail des figures de ces cylindres, qui constituent un ensemble bien caractérisé, est tiré du répertoire suméro-accadien,

(1) **Ch. Picard,** *op. cit.*, p. 490. Voir notre fig. 9 : déesse à l'oiseau sur un anneau d'or de Tirynthe.

(2) **O. Weber,** *Altorient. Siegelbilder*, n° 453 (date proposée : 1750-1500 avant notre ère); **Contenau,** *op. cit.*, n° 310.

(3) **Delaporte,** *Cat. Bibl. Nation.*, n° 425; **Contenau,** *op. cit.*, n° 312. Le registre inférieur montre des génies qui ne sont pas éloignés de certains motifs crétois.

(4) **Heuzey,** *Origines orientales de l'Art*, p. 147.

quoique le sujet représenté — rite pour amener la pluie — soit local. Nous pourrions conjecturer à coup sûr que les formules artistiques suméro-accadiennes, mises en œuvre par les graveurs de ces cylindres pré-lydiens, ont été introduites en Lydie par la voie de Mazaca, c'est-à-dire de Kanesh; mais nous pouvons en apporter la preuve décisive, car le motif figure parmi les empreintes de Kanesh(1).

A Kanesh, le motif se ressent plus directement des thèmes suméro-accadiens; c'est donc bien le prototype cherché. Le dieu assis (fig. 4 et pl. III, 2) a ici son animal-attribut, celui d'Ea; il laisse, comme ce dernier, couler les flots de part et d'autre de son

Fig. 4.
Empreinte de tablette cappadocienne.
Voir planche III, 2. (Musée du Louvre.)

corps. Deux dieux l'assistent et l'entourent. L'un est le Adad babylonien avec son foudre et son taureau, l'autre est le dieu local tenant la lance — doublée du foudre — d'une main, et portant la hache simple sur l'épaule. Derrière lui, dans le champ, sont figurés des symboles : double hache(?), carré, poisson.

Nous disons que le dieu figuré avec le taureau sur l'empreinte de Kultépé est le Adad babylonien et non le Hadad syrien, qui lui est cependant très apparenté, parce que ce dernier n'aurait pas dédaigné, semble-t-il, l'holocauste humain(2).

(1) Empreinte Allotte de la Fuye, aujourd'hui au Louvre, publiée par **Contenau,** *op. cit.*, n° 39 et p. 79. Empreinte de Berlin, **O Weber,** *op. cit.*, n° 30 et **Contenau,** n° 40. Voir aussi, **Contenau,** *Les Tablettes de Kerkouk* (extr. de *Babyloniaca*, IX, 2-4), p. 42, n° 20.

(2) On peut le déduire du curieux passage de II *Rois*, XVII, 31, où il est dit que les habitants de Sepharvaim brûlaient leurs enfants en l'honneur d'Adrammelek et d'Anammelek. M. Weidner a déjà conjecturé que la ville

L'intention d'opposer le Adad suméro-accadien au dieu local, qui ne lui a pas encore été assimilé, est soulignée par la différence des rites. Le Sémite, qui a gravé le cachet, concevait que le sacrifice d'un taureau suffisait à déterminer l'intervention d'Adad et c'est précisément ce qu'on voit à gauche de notre figure 4. Mais sur la droite est figuré le dieu local, disons Teshoub, perçant de sa lance-foudre un personnage et en écrasant un autre sous ses pas.

Cette empreinte, qui figure deux sacrifices représentatifs de deux civilisations différentes, l'une suméro-accadienne, l'autre asianique, est d'un intérêt unique. Nous saisissons sur cette image le travail de pénétration et d'adaptation opéré par la religion suméro-accadienne qui n'a cependant pas réussi à entamer les pratiques locales.

En effet, à côté des représentations figurées et développées que suscite l'influence suméro-accadienne, les indigènes conservent leurs vieilles idoles. C'était le cas notamment en plein centre sémitique à Kanesh (Kultépé), d'où proviennent ces curieuses images en pierre qui ont été publiées par M. Contenau. Le savant archéologue a démontré qu'elles provenaient bien de cette localité comme l'affirmait le vendeur.

Ce sont des plaques d'albâtre de forme circulaire d'où surgissent un, deux et même trois cous surmontés chacun d'une tête triangulaire(1). La plus remarquable montre un dieu accosté de deux déesses, reconnaissables à ce qu'elles portent chacune un

de Shipri n'était autre que Sepharvaim et on peut par là corriger ce nom de ville en Sephari ou Sephiri que le réducteur biblique a mis au pluriel et a traité sur le thème de « Yeroushalaïm ». Nous avons reconnu cette ville dans la Sefiré actuelle au S.-S.-E. d'Alep que les fouilles ordonnées par M. Virolleaud ont montré être un site remontant au moins au deuxième millénaire. Cette localisation donne un intérêt particulier au passage cité en révélant les deux principales divinités de cette localité. A la vérité, les noms divins des versets 30 et 31 sont généralement estropiés, car si Nergal de Kout et Ashima de Hama sont corrects, il a fallu beaucoup d'ingéniosité pour retrouver Mardouk et Zarpanit dans Soukkot-Benot (peut-être mieux Sakkout, surnom de Inurta, car Mardouk nous paraît à intercaler à la place de Tartaq de la ville de Ava que nous corrigeons en Ana, sur l'Euphrate, où pendant un temps demeura la statue de Bel-Mardouk). Aussi inclinons-nous à rectifier les noms, probablement déformés intentionnellement, des dieux de Shipri en Hadad et Anat, qui est sa parèdre.

(1) **Contenau,** *Idoles de pierre provenant de l'Asie Mineure*, dans *Syria*, 1927, p. 193; cf. **Olmstead,** *ibid.*, 1929, p. 321, qui nous semble reporter trop bas ces monuments.

enfant. M. Contenau se demande si la déesse n'a pas été dédoublée par raison de symétrie. Il est plus probable que deux déesses-mères accompagnent le dieu. Quelle que soit l'explication qu'on adopte, on remarquera à quel point elle est défavorable au prétendu matriarcat asianique dont il est fait si souvent état. Car, comme l'a très bien vu M. Contenau, ces idoles appartiennent, non aux Sémites des tablettes cappadociennes, mais à la population asianique (1).

A quelle date peut-on rapporter ces curieuses idoles de pierre ? M. Contenau incline à les tenir pour un peu plus anciennes que les tablettes cappadociennes, sans cependant les tenir pour réellement primitives. Nous accorderions une existence assez longue à ces représentations et ne serions pas surpris si elles descendaient jusqu'au début du deuxième millénaire.

Les éléments de comparaison les plus proches sont fournis par certains idoles chypriotes en terre cuite dont on peut suivre la progression depuis l'âge du cuivre jusqu'en plein âge du bronze (2). Là aussi règne le décor incisé, la notation de riches vêtements, la présence de l'enfant. Les différences de matière et de style n'empêchent pas d'établir une comparaison avec l'idole chypriote la plus ancienne « simple plaque de terre cuite rouge lustrée, de laquelle surgissent un ou deux cous très longs qui figurent une déesse ou bien une déesse et l'enfant... l'idole était vêtue et richement parée (3) ».

Ces analogies avec les primitives idoles chypriotes, en forme de plaquette, n'excluent pas tout rapport avec ce qu'on a appelé les idoles égéennes, toujours en marbre ou en pierre, qui consistent souvent en une simple plaque plus ou moins arrondie et un long cou, plus rarement une tête. Le contact ici ne semble pas direct avec la mer Egée, mais établi par l'intermédiaire de Troie (4).

Les idoles troyennes apparaissent dès Troie I, donc en plein troisième millénaire; mais le type à long cou est plus récent et se rencontre encore dans la couche Troie V qui descend jusque vers

(1) **Contenau,** *ibid.*, p. 199.
(2) *Civil. préhell.*, 2e éd., pp. 366-371.
(3) *Ibid.*, p. 366.
(4) *Ibid.*, pp. 362 et suiv.; cf. p. 361, fig. 267, un groupement de ces idoles égéennes dont cinq exemplaires proviennent de Troie.

1500 (1). Les idoles cappadociennes qui, comme l'a reconnu M. Contenau, sont d'un type assez développé, paraissent devoir être rapportées aux environs de l'an 2000 avant notre ère. On peut y voir, au point de vue plastique et du décor, l'influence de la Troade et de Chypre.

Les idoles en pierre de Cappadoce se signalent par la grande importance donnée aux yeux et le traitement de la tête en triangle. Cette particularité se maintiendra longtemps et on en retrouve l'écho sur certains bronzes qui doivent remonter à l'époque mycénienne (2). Ces petits monuments, récemment apparus, attestent donc qu'à côté des emprunts faits au répertoire suméro-accadien, subsistent et subsisteront des formes indigènes.

L'empreinte de Kanesh, que nous avons étudiée plus haut, illustre bien cette dualité de civilisation. Comme cette empreinte peut remonter aux XXIIIe-XXIIe siècles avant notre ère (3), les cylindres-cachets d'Aïdin, avec représentations voisines, ne doivent pas descendre plus bas que 2000 avant notre ère. D'ailleurs, M. Contenau a signalé que sur les tablettes cappadociennes, à côté des empreintes de cylindres, figuraient des empreintes de cachets appartenant évidemment à la population asianique (4). Certains de ces cachets empruntent, tout comme les cylindres-cachets d'Aïdin, des motifs sumériens; mais la surface restreinte du cachet ne permet pas le déploiement des figures.

On s'étonnerait que nous ne rapprochions pas des précédents un cylindre de la Bibliothèque Nationale, probablement plus récent, qui met en scène Teshoub dans des conditions qu'à première vue on peut tenir pour identiques, mais qui, en réalité, sont fort différentes (fig. 5) (5). Le dieu brandit à toute volée un humain en le

(1) *Ibid.*, pp. 362-363. Objection à ce classement de Götze par **Valentin Müller,** *Frühe Plastik in Griechenland und Kleinasien*, p. 23. En tout cas, le type au long cou se maintient longtemps.
(2) **Perrot** et **Chipiez,** *Hist. de l'Art*, IV, fig. 387. Même importance des yeux — à cause du procédé en pastillage — et tête assez triangulaire pour les idoles mycéniennes de la déesse tenant l'enfant dans ses bras: *Civil. préhell.*, 2e éd., p. 370, fig. 275.
(3) **O. Weber,** *loc. cit.*, la date de 1500 à 1250 av. J.-C.; mais cela est tout à fait impossible; ces tablettes cappadociennes sont plus anciennes.
(4) **Contenau,** *Glypt. syro-hittite*, pp. 94 et suiv.
(5) **Delaporte,** *Cat. Bibl. Nat.*, no 464; **Contenau,** *op. cit.*, no 154, et *Tablettes de Kerkouk*, p. 44, no 24.

tenant par le haut de sa tiare ou plutôt par les cheveux. Un dieu-montagne apparaît à mi-corps, offrant un lièvre dans la gauche. Derrière lui se tient un personnage tenant la lance. Dans le champ figurent les animaux habituels. Certains traits, notamment la manière de traiter le griffon, apparente ce cylindre à ceux de

Fig. 5.
Cylindre de la Bibliothèque Nationale.

Chypre. La barbe que portent les trois personnages est traitée de la même manière — marquée par des traits qui ne couvrent pas la figure, — que sur un cylindre de Lataquié que nous examinerons ci-après et qui nous ramènera également vers Chypre ou la côte asiatique voisine (1). Quoiqu'il en soit, il n'est pas question sur ce cylindre d'un rite destiné à amener la pluie, mais plutôt de l'intercession de plusieurs dieux, dont celui de la montagne, pour apaiser la fureur d'un dieu qui frappe les humains. Autrement dit, la scène représentée est à fins propitiatoires contre un fléau qui n'est pas la sécheresse.

Le développement remarquable, pris au IIIe millénaire en Asie Mineure et particulièrement en Lydie, par les rites destinés à amener la pluie, combiné avec la profonde influence exercée par les cultes suméro-accadiens en ces régions, ne peut laisser aucun doute sur la haute antiquité des légendes anatoliennes concernant le

(1) Si l'on doit mettre les trois principaux animaux en relation avec les trois personnages divins, il est certain que le dieu-montagne doit se voir attribuer le lièvre. Il y a peut-être lieu d'invoquer la stèle d'Amrit (Nahr el-Abrash) où figure, mais influencé par les représentations égyptiennes, un dieu semblable à celui qui brandit un homme et que, peut-être à tort, nous avons appelé Teshoub. Ce dernier aurait alors, sur notre cylindre, le lion pour attribut. Resterait le sphinx pour le dieu à la lance.

déluge. Elles ne furent que tardivement recouvertes par la légende parallèle de Noé (1).

On remarquera que la légende suméro-accadienne du déluge se retrouve à basse époque à Iconium et à Celaenae aux sources du Méandre (Apamée Kibotos, actuellement Dineir), c'est-à-dire sur la grande route de pénétration du sud qui menait directement de Mésopotamie en Lydie.

Mais les récits du déluge servaient principalement à illustrer un rite destiné à assurer la pérennité des fleuves et des rivières. Les retrouver aux sources du Méandre est singulièrement significatif et nous ramène en Lydie, car c'est cette dernière que le Méandre arrosait et qui avait intérêt à en assurer le cours. On s'inquiétait donc non seulement de l'irrigation que les Suméro-Accadiens durent apprendre aux pré-Lydiens à développer, mais aussi du rendement des sources.

IV. — LA CERAMIQUE ANATOLIENNE

La céramique peut nous apporter des indications intéressantes touchant les rapports entre le centre et l'ouest de la péninsule anatolienne. Toutefois, il faut reconnaître que la documentation céramique est encore mal établie. Le site de Troie est à peu près le seul où l'on ait pu, non sans peine, établir une stratigraphie céramique (2). Aucune publication n'a encore été faite sur la céramique découverte dans les fouilles de Boghaz-Keui, il y a plus de vingt ans. L'incertitude reste telle qu'un même rhyton à tête de taurillon est attribué par M. H. de Genouillac au IVe siècle avant notre

(1) **Ed. Meyer**, *Gesch. des Altert.*, I, § 489 et trad. fr., a reconnu que la légende anatolienne du déluge était bien antérieure aux influences juives de ces contrées; mais les éléments d'information lui manquaient pour la faire remonter jusqu'au troisième millénaire, car *ibid.*, § 490, il estime encore qu'anciennement on ne trouvait aucun Sémite installé dans le nord de la Syrie ou à l'ouest de la Mésopotamie.

(2) Il faut cependant citer encore le tumulus de Bos-Euyuk, à 45 kilomètres nord-ouest de Dorylée, **A. Körte**, *Athen. Mitt.*, XXIV, p. 1, et Gordion, **A. Körte**, *Gordion* (1900).

ère (1) et par sir Arthur Evans mille ans plus tôt (2). Les précisions qu'apporteront les fouilles de M. von der Osten à Alishar, pour le compte de l'Université de Chicago, seront donc les bienvenues. Essayons, cependant, de montrer dans quelle proportion la céramique peut, dès maintenant, être utilisée pour éclairer notre sujet.

A une époque très ancienne, représentée par la première ville de Troie, il semble que toute l'Asie Mineure emploie une céramique noire polie, au décor incisé rempli de matière blanche. Nous avons remarqué depuis longtemps que « toutes les variétés de céramique égéenne ont débuté par ce stade qui, en Crète, remonte au néolithique (3) ».

Bientôt, cependant, on apprend à conduire la cuisson dans une atmosphère oxydante et on obtient la même céramique, mais d'un ton rouge souvent lustré. D'après M. Frankfort, Troie I use d'une manière exclusive de la céramique noire, tandis que Yortan, en Mysie, qui paraît correspondre à Troie III-IV (4), connaît déjà la fabrication de la céramique rouge (5).

M. Frankfort donne le nom de *red-wash ware* (6) à une céramique qui n'a pas été recouverte en tout ou partie par un engobe épais (*slip*), mais simplement revêtue d'une très légère couche de terre fine délayée dans l'eau et posée comme une peinture, probablement au pinceau. A la cuisson elle prend un ton, généralement lustré, d'un rouge vineux ou orangé. Cette céramique s'est rencontrée sur de nombreux sites anatoliens, en Phrygie, sur le Pont et en Cappadoce. Chantre en a trouvé de nombreux exemplaires

(1) **H. de Genouillac,** *Céramique cappadocienne* (Musée du Louvre), II, n° 168, pl. 13.

(2) **Arthur Evans,** *The Palace of Minos*, I, p. 658 et fig. 422. La classification de **D.-G. Hogarth,** *Pottery of Asia Minor* (classification des Céramiques antiques; Union interacad., n° 7), 1922, est déjà périmée.

(3) Nos *Civil. préhell.*, 2e éd. (1914), p. 132; cf. p. 361 (Adalia). **H. Frankfort,** *Studies in early pottery of the Near East*, II, pp. 63 et suiv., insiste sur ce que Troie I ne fournit que de la céramique noire; Troie II montre des teintes brunes. On ne doit pas tenir compte des coups de flamme oxydante déterminant le ton rouge, qui ne sont que des accidents.

(4) Nos *Civil. préhell.*, 2e éd., p. 135.

(5) **Frankfort,** *op. cit.*, p. 65.

(6) *Ibid.*, p. 69.

à Kara Euyuk, près de Césarée de Cappadoce (1). Les fouilles de Boghaz-Keui en ont fourni en très grand nombre. D'après ce que laisse entendre M. Frankfort, les explorateurs qui ont travaillé sur le site de la capitale hittite, attribueraient cette céramique au XIVe siècle, ce qui paraît au savant céramographe un *terminus ad quem* (2).

En tenant compte de ces observations et aussi des découvertes de M. Hrozny à Kultépé, la céramique dite *red-wash ware* remonte à l'ancien empire hittite inauguré par Labarnash (vers 1800). Les points où elle a été rencontrée en abondance correspondent à l'extension que nous avons vu prendre à l'ancien empire hittite vers cette époque.

Aux pièces signalées de la collection Chantre par M. Frankfort, le Louvre a joint un beau vase, sorte d'hydrie, portant une belle teinte lustrée dans sa moitié supérieure et une estampille en relief, peut-être une marque de la fabrique royale (3). Cette marque se retrouve sur des cachets hittites que M. Contenau reporte assez haut dans le deuxième millénaire (4). Cette concordance de datation établit une sérieuse présomption d'exactitude.

Cette technique se continue longtemps jusqu'aux débuts du nouvel empire hittite (1450-1200). A cette époque on associe la technique ancienne à la technique nouvelle du décor peint en noir. Nous le constatons lorsqu'on réserve une partie du vase, traité à la mode ancienne, pour y tracer le décor géométrique peint en noir. Telle est la belle cruche à trois anses et long bec (fig. 6) rapportée de Kultépé par M. Woolley : tout un registre est réservé pour la peinture en noir sous forme de traits ondulés ou de zigzags rectilignes divisés en plusieurs registres (5).

L'époque du nouvel empire hittite marque sa prédilection pour

(1) Ce sont **Chantre,** *Mission de Cappadoce*, pl. VII, 1 (et non V, 1); VIII, 3; IX; XV; XVI. La collection Chantre a été cédée par le Musée Guimet au Musée du Louvre et cataloguée à ce titre dans **H. de Genouillac,** *Céramique Cappadocienne* (Musée du Louvre), tome I.

(2) **Frankfort,** *op. cit.*, p. 70.

(3) **Genouillac,** *op. cit.*, II, n° 113, pl. 24 et 24*bis* (en couleur).

(4) **Contenau,** *Glypt. syro-hittite*, p. 96, nos 60-62; **Genouillac,** *op. cit.*, II, pp. 33 et suiv.

(5) **Frankfort,** *op. cit.*, pl. XII, 1 et p. 156, actuellement à l'Ashmolean Museum.

la nouvelle technique, celle du décor géométrique noir qu'on trace sur fond rouge — souvent d'un beau lustre — ou sur fond chamois.

Tout au début de cette période et même, probablement, dès l'époque intermédiaire où la puissance hittite subit une éclipse (1650-1450), se montre une céramique assez pauvre, non lustrée,

Fig. 6.
Cruche de Kultépé; peinture de transition.

d'un dessin géométrique et de formes plus archaïques (fig. 7) que la belle céramique du nouvel empire. Il n'y a pas lieu, cependant, de la reporter aussi haut qu'y incline M. de Genouillac(1), car le décor se rattache étroitement au décor peint du nouvel empire : combinaisons de traits parallèles, losanges, frise d'accroche-cœurs. Le décor en losanges remplis de traits qui se recoupent et peints

(1) **Genouillac,** *op. cit.*, II, nos 10 et 11.

en noir sur fond rouge du tombeau I de Mishrifé-Qatna, en Syrie, est à dater du XVe siècle(1).

D'ailleurs, M. de Genouillac a montré que le décor en triangles alternés noirs et clairs dérive du précédent décor en losange(2).

Fig. 7.
Céramique géométrique peinte.
(Musée du Louvre.)

Le savant auteur estime que la céramique cappadocienne, telle qu'elle nous est connue, ne témoigne pas d'une influence mésopo-

(1) Publié par M. **du Mesnil du Buisson,** dans *Syria*, 1927, pl. XI, 2 et fig. 49-50; voir *Syria*, 1928, p. 137.
(2) **Genouillac,** *op. cit.*, I, p. 37.

tamienne directe. Comme, d'autre part, M. Pottier a spécifié « que le style cappadocien est indépendant des traditions égéennes, que la polychromie double, en noir et en rouge, est spéciale à l'Asie(1) », il faut reconnaître à cette céramique cappadocienne une véritable originalité. Sa particularité au regard de la céramique mésopotamienne est le grand usage qu'elle fait des anses. Très spéciale est la grande anse verticale, peu rationnelle en céramique, car

Fig. 8.
Tasse peinte en noir sur fond rouge lustré.
(Musée du Louvre.)

on est obligé, en cette matière, de lui donner une épaisseur d'anse disproportionnée avec les dimensions du vase. Peut-être faut-il admettre ici une influence des vases en métal, ce qui n'est pas pour surprendre au voisinage d'une industrie métallurgique prospère.

La tasse de la belle époque hittite (XV^{e}-XIV^{e} siècles) à fond légèrement pointu et à anse verticale haute(fig. 8), a son prototype anatolien à Troie II où le fond est d'abord sphérique(2). Puis

(1) **Pottier,** *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. XIII, p. 75; cf. nos *Civil. préhell.*, 2^{e} éd., p. 204.

(2) **Hubert Schmidt,** *Heinrich Schliemann's Sammlung Trojanischer Altertümer*, Berlin, 1902, n^{os} 288 et 289. Type plus développé : n^{o} 677.

vient le type carêné avec bord tandis que le fond devient légèrement conique(1). Mais aucun de ces vases anatoliens, correspondant à Troie II-V, n'est peint.

On peut donc présumer que la peinture géométrique en noir sur rouge ou noir sur chamois est une création de la grande époque hittite, celle du nouvel empire hittite. A la vérité, cette création est peu originale en ce qui concerne le décor, qui ne se dégage pas du géométrique en usage depuis longtemps dans la péninsule (décor incisé) ou à Chypre (incisé ou peint). Mais cette céramique hittite tire son caractère de la fermeté du dessin qui use avec adresse de la différence d'épaisseur des traits tandis que son lustre atteint souvent un bel éclat.

Cette céramique ne se rencontre pas en Troade. Jusqu'ici, tout au moins, on ne l'a pas non plus signalée dans les régions de Lydie et de Carie. A ce sujet, l'exploration de M. Ormerod sur les sites de Senirdjé, à 15 kilomètres N.-N.-O. d'Isbarta, et de Bonarbashi Giöl, près de Dineir (Apamée), revêt une importance particulière(2).

A Senirdjé comme à Bonarbashi Giöl on trouve une céramique noire et une céramique rouge plus ou moins lustrée, avec décor en chevrons souvent en relief(3). La forme la plus répandue est celle de la cruche à anse avec bec relevé, à la panse plus ou moins sphérique. Cette céramique, avec des caractères locaux, notamment un décor assez lourd, est tout à fait comparable à celle des premières installations de Troie et à la céramique de Yortan et de Bos-Euyuk.

Est-il admissible, si les Hittites s'étaient installés en Lydie et en Carie, qu'ils n'y aient pas apporté, plus ou moins, leur céramique qui se signale par un usage si particulier de la peinture? Or, dans la nombreuse céramique, examinée par M. Ormerod, il ne s'est trouvé aucun vestige de céramique peinte. Il l'a noté expressément en 1911-1912, à un moment où la question que nous discutons ne se posait pas encore : « The entire absence of painted decoration is important, as the Hellespontine and North Phrygian area of non-painted pottery is thereby further extended to the South-East(4). »

(1) *Ibid.*, n^{os} 722-726.

(2) **Ormerod,** *Annual of the British School at Athens*, XVIII, pp. 80 et suiv.

(3) Le décor en chevrons se maintient à Troie jusqu'à la fin de l'âge du bronze.

(4) **Ormerod,** *op. cit.*, p. 91.

L'examen de la céramique confirme donc que la Mysie, la Lydie et la Carie ont échappé à l'empire hittite.

Pour les régions lyciennes, il en va autrement. Les sites de Fugla, près d'Isinda (à l'ouest de Termessos), et de Hassan Pasha dans la même région (1) ont fourni de la céramique primitive non peinte analogue à celle de Senirdjé, mais aussi une céramique peinte dont quelques tessons rappellent la céramique du nouvel empire hittite. Les événements historiques que nous avons rappelés plus haut et qui attestent la suzeraineté qu'exerçaient sur cette contrée les rois hittites de la seconde moitié du II[e] millénaire, s'accordent pleinement avec ce résultat.

Il convient de signaler une question accessoire qui, cependant, du point de vue des cultes et de leur diffusion, offre un réel intérêt. Nous voulons parler de la question si discutée des rhytons en forme d'animal ou de tête d'animal qu'ils soient établis en céramique, en pierre ou en métal (2).

On tend de plus en plus à retirer à la Crète le bénéfice de l'invention du rhyton en forme de taureau ou à tête de taureau. Mlle Maximova a conclu ainsi son étude attentive sur les vases plastiques (3) et sir Arthur Evans a cherché à établir, par de curieux rapprochements, que le rhyton égéen en forme de taureau était d'origine sumérienne; les imitations crétoises ne remontent pas au-delà de 2100 avant notre ère (4). L'un et l'autre de ces auteurs inclinent à admettre que la Syrie a servi d'étape intermédiaire entre Sumer et la Crète (5). Cependant, les fouilles de Syrie n'ont pas fourni, du moins jusqu'ici, des éléments comparables à ceux d'Asie Mineure ou de Crète.

Nous ne sommes pas en état de discuter la question des origines; mais à une époque encore assez ancienne (vers 2000 av. J.-C.), le cylindre Tyszkiewicz nous montre le rhyton à tête de taureau sous

(1) *Ibid.*, XVI, pp. 96 et suiv.

(2) La première étude d'ensemble a été celle de **Karo**, *Minoische Rhyta*, dans *Arch. Jahrb.*, 1911, p. 249.

(3) **Maximova**, *Les vases plastiques dans l'antiquité* (époque archaïque), t. I, trad. de M. Carsov, Paris, 1927; cf. *Syria*, 1928, pp. 154 et suiv.

(4) **Evans**, *Palace of Minos*, II, pp. 260-265.

(5) *Ibid.*, pp. 264-265, qui signale cependant le développement de la céramique zoomorphique à Hissarlik et à Chypre.

une forme évoluée qui n'existe pas en Mésopotamie, mais qu'on rencontre en Crète à la même époque. Ce synchronisme ne permet pas de décider dans quelle région on a abouti pour la première fois au rhyton en tête d'animal; mais on peut conclure que M. Nilsson a eu tort de mettre en doute le caractère rituel, tout au moins à l'origine, des rhytons. Il les tient, en effet, pour des vases de prix qui n'ont été offerts qu'accidentellement aux dieux (1). On voit très nettement sur le cylindre Tyszkiewicz que les rhytons font partie du matériel du culte (2). Si on admet l'origine sumérienne de cet ustensile, il faut reconnaître qu'il a reçu sa forme définitive, telle qu'elle apparaît sur le cylindre en question, en Asie Mineure pour parvenir en Crète par cette voie plutôt que par la Syrie.

Fig. 9.
Anneau d'or de Tirynthe.
Le liquide sacré va être versé dans le rhyton tenu par la déesse à l'oiseau.

Le rhyton à tête animale n'a pas été imaginé très anciennement, mais il n'a pas éliminé la cruche à libation primitive (3), comme on le constatera sur nos figures 9 et 10. En Crète, la cruche à libation

(1) **Martin Nilsson**, *The Minoan-Mycenaean Religion and its survival in Greek Religion*, pp. 123-124.

(2) Sur une répartition probable, mais non absolue, des rhytons dans le culte, suivant l'animal qu'ils représentent, voir ci-après.

(3) Nous répondons ici à l'objection de **Nilsson**, *op. cit.*, pp. 124 et suiv., qu'on comprend d'autant moins que cruche et rhyton ont des fonctions distinctes comme on le voit sur un anneau d'or de Tirynthe (*ibid.*, p. 125, fig. 26), où les acolytes portent des cruches à anse dont le contenu sera versé dans le vase que tient la déesse assise et qui a l'aspect d'un rhyton en forme d'entonnoir (voir notre fig. 9).

apparaît dans les scènes religieuses dès le Minoen Ancien et elle est munie d'une anse. En Mésopotamie, à l'époque sumérienne, le vase à libation offre un bec partant de la panse, mais n'a pas d'anse. Aussi le saisit-on par le pied. Il est remarquable que sur le cylindre Tyszkiewicz le vase à libation associe les deux types : la cruche est bien à bec et à anse; mais le prêtre, vêtu de kaunakès, la saisit non par l'anse, mais par le pied suivant la coutume sumérienne (1).

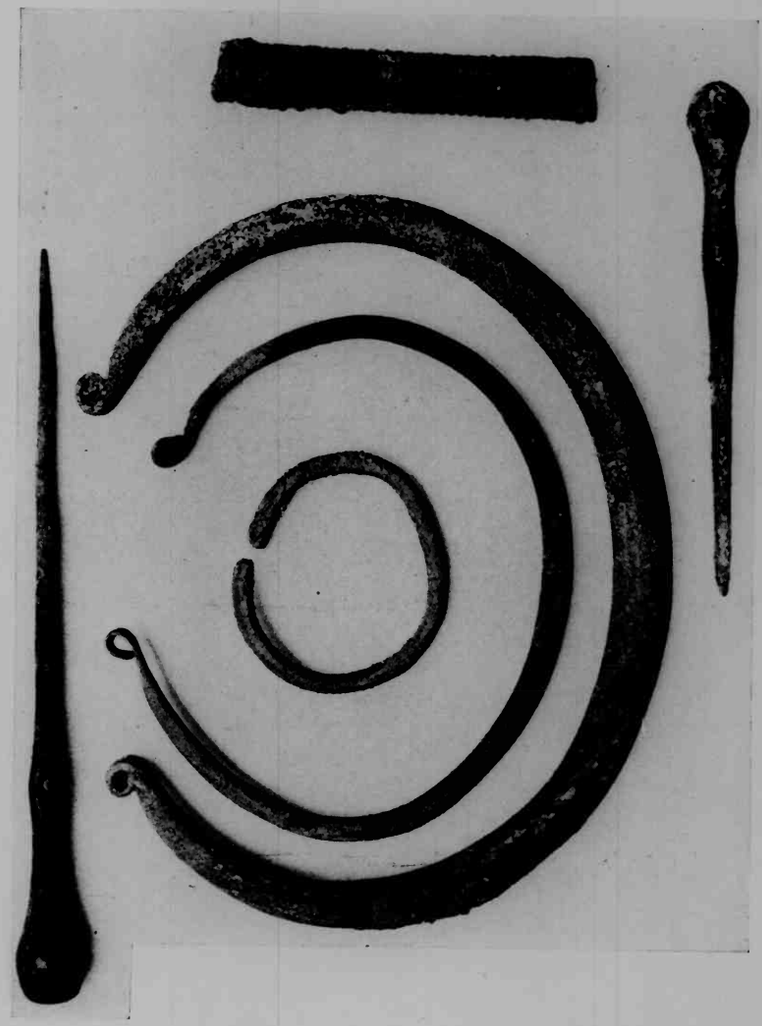
En somme, on constate, au cours du IIe millénaire, deux grands centres de fabrication des vases rituels à tête animale, l'Asie Mineure et la Crète, et cela nous explique une particularité qui a jeté un grand trouble dans les discussions archéologiques, à savoir

Fig. 10.
Génies faisant une libation sur la plante sacrée.

que les peintres des tombes égyptiennes mettent de tels vases aussi bien entre les mains des Syriens qu'entre celles des Kefti ou Crétois. Il n'y a point là de confusion de la part des artistes égyptiens : les Syriens se rendaient en Égypte chargés des rhytons de Cappadoce et aussi des vases provenant de la mer Egée qui leur arrivaient notamment par la voie de Chypre (2), tandis que les Kefti apportaient directement dans la vallée du Nil les produits de leur fabrication. Si le roi hittite Shuppiluliumash n'avait pas emporté à Boghaz-Keui tous les objets précieux de Qatna (Syrie), on y eût

(1) La cruche à libation à anse et à bec, partant de la panse, est extrêmement rare en Crète où elle doit être une importation d'Asie Mineure. Elle se voit sur un sceau de Sphoungaras reproduit par **Nilsson**, *op. cit.*, p. 126, fig. 27.

(2) Voir ci-après, à propos de Ras Shamra.



Bronzes trouvés par M. Montet dans une jarre de fondation du temple de Byblos.

1.

2.

3.

1. et 3. — Cylindres de Ras Shamra.
2. — Empreinte agrandie sur une tablette cappadocienne.

1.

2.

3.

4.

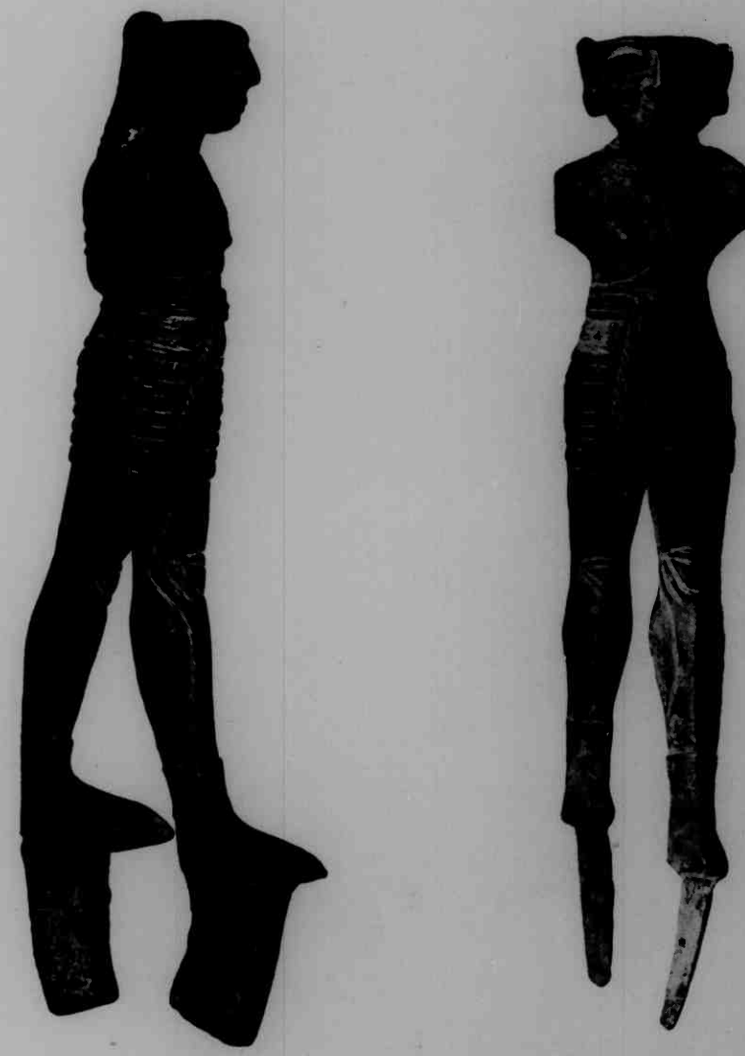
5.

6.

7.

8.

1-8. — Cylindres de Ras Shamra.



Deux vues d'un bronze du Louvre dont la provenance serait Lataquié.

trouvé précisément de ces vases en forme de tête d'animal, taureau et lion, puisque les inventaires des temples locaux les mentionnent(1).

Un usage qui se rattache à l'industrie céramique est celui que les Crétois ont fait de tablettes en argile comme matériel d'écriture. D'après sir Arthur Evans, les tablettes couvertes d'écriture crétoise n'apparaissent pas avant le Minoen Moyen I (2200-2000) et il est singulièrement frappant que cette date corresponde à celle des deux cylindres babyloniens les plus anciens qui ont été découverts dans l'île(2).

Des rapports directs avec la Syrie à cette époque sont probables; mais il y a lieu d'observer que l'usage des tablettes inscrites était aussi répandu en Asie Mineure (attesté dès 2300 à Kultépé) qu'en Syrie (attesté dès le début du IIe millénaire à Mishrifé-Qatna) (3). Dès lors on ne peut dire actuellement par laquelle de ces deux voies l'usage des tablettes d'argile, comme support pour l'écriture, a pénétré en Crète.

La première écriture employée en Asie Mineure fut donc l'écriture cunéiforme, attestée dès le IIIe millénaire par les tablettes cappadociennes. Avec son écriture, la Chaldée apportait sa collection de mythes, de légendes, d'incantations, de figures divines, son calendrier, son système de poids et mesures, son astrologie, etc., en un mot toute sa civilisation. Si les tablettes de Kultépé n'ont

(1) **Virolleaud,** dans *Syria*, 1928, p. 93.

(2) **Evans,** *op. cit.*, II, pp. 265-266.

(3) L'usage du cylindre se répand à la même époque en Syrie. Les deux plus anciens cylindres, certainement gravés en Syrie, car il s'y mêle des symboles égyptiens, sont le cylindre de Tell Taᶜannek (**Sellin,** *Tell Taᶜannek*, p. 28. fig. 22) et un autre de Byblos (**Newberry,** *Journal of Egypt. Arch.*, 1921, p. 196, pl. 32). D'un millénaire plus ancien est le cylindre en lapis-lazuli découvert et publié par **Maurice Dunand,** *Syria*, 1928, pp. 182-183, pl. XLIX, 1; mais c'est un objet importé qui ne présume en rien l'usage local de l'écriture sur tablettes. Le grand cylindre de Byblos des Ve-VIe dynasties égyptiennes est, d'après M. **Montet,** *Byblos et l'Egypte*, p. 62, de fabrication locale. En Egypte, les cylindres babyloniens apparaissent vers le temps d'Hammourabi; cf. **Opitz,** *Reallex. Assyr.*, I, p. 47. A Troie, on a découvert des cylindres qui ont dû servir de cachets dans la deuxième ville (2400-1900 av. J.-C.); toutefois, ils ne portent pas de caractères d'écriture, mais un simple décor floral; voir notamment **H. Schmidt,** *Heinrich Schliemann's Sammlung*, nº 8868.

livré que des pièces commerciales, il est certain que l'instruction des scribes exigeait tout un matériel scolaire. D'ailleurs, les textes de Boghaz-Keui ont fourni maint fragment de la légende de Gilgamesh, des textes astronomiques, des syllabaires.

L'écriture accadienne fut adoptée pour noter diverses langues d'Asie Mineure(1); mais on sait que, dès le milieu du IIe millénaire(2), les rois hittites voulurent posséder une écriture qui leur fût propre et, sous l'influence de l'Égypte, ils constituèrent le système hiéroglyphique qui attend toujours son déchiffreur.

On remarquera le retard mis par les Hittites à se créer une écriture. Depuis longtemps la Crète possédait la sienne et aussi le peuple inconnu, peut-être d'Asie Mineure, auquel on doit rapporter le disque de Phaestos(3).

Les hiéroglyphes gravés à la base des cylindres-cachets d'Aïdin ont un aspect très différent de ceux qui constituent l'écriture hiéroglyphique hittite; ils sont d'ailleurs plus anciens. A vrai dire, on s'est demandé s'ils ne représenteraient pas des symboles plutôt

(1) On doit à M. Fr. Hrozný le premier déchiffrement des textes non accadiens. Un aperçu sur les divers langues des textes de Boghaz-Keui a été donné par **Dhorme**, *La Langue des Hittites*, dans *Revue Biblique*, 1921, p. 574, par **J. Friedrich**, *Altkleinasiatische Sprachen* (1924), dans le *Reallexikon der Vorgeschichte*, d'Ebert et par **Ed. Meyer**, *Gesch. des Altert.*, II, 1 (1928), pp. 3-11. Une curieuse suggestion d'**Ungnad**, *Zeitschr. für Assyr.*, 1923, p. 1, d'après laquelle la langue *luwi* serait le lycéen (gr. *lykos*, lat. *lupus*), a été reprise par **Kretschmer**, *Kleinasiat. Forsch.*, I, pp. 16-17, et appuyée de considérations linguistiques intéressantes. Malgré tout, on comprend mal que la forme *Lukki*, nom des Lyciens, soit attestée par les tablettes d'el-Amarna au XIVe siècle av. J.-C. et aussi par les inscriptions de Boghaz-Keui elles-mêmes sous la forme *Lugga*. La langue *luwi* ne serait-elle pas simplement celle du peuple dont le nom est resté attaché au district de la Laviane ou Laviansène, immédiatement au sud de Mélitène (**Strabon**, XII, 1, 4 et XII, 2, 10) comme **Sayce** l'a proposé dans *Anatolian Studies presented to Sir William M. Ramsay*, p. 394. Quoiqu'il en soit, il faut renoncer à la fameuse unité linguistique des anciennes populations d'Asie Mineure (affirmée encore par **Ed. Meyer**, *Gesch. des Altert.*, II, 1, et trad. fr., § 476), qui paraissait établie par la démonstration de Kretschmer.

(2) Cette date résulte des observations faites par M. **Sayce**, *Journal of the Royal Asiat. Soc.*, 1927, p. 700; elle vient d'être confirmée par le sceau bilingue — cunéiforme et hiéroglyphes hittites — de Shuppiluliumash, publié par **Weidner**, *Archiv für Orientforschung*, 1927, p. 135.

(3) *Civil. préhell.*, 2e éd., p. 424. Les diverses opinions sur le disque de Phaestos ont été réunies par **Picard**, *Ephèse et Claros*, p. 565, note 3.

qu'une véritable écriture(1). En tout cas, ces symboles mettaient sur la voie d'une écriture particulière et cela atteste encore le degré élevé de civilisation auquel était parvenue, dès 2000 av. J.-C., la population de la vallée du Méandre.

V. — LES FIGURINES EN PLOMB ET LEURS MOULES

Une autre série de monuments de haute époque, qui atteste la forte influence des représentations religieuses mésopotamiennes sur les pré-Lydiens, est constituée par des moules ou des figurines plates en plomb. Nous commencerons par le moule en serpentine du Louvre provenant de Thyatire(2) (Pélopia, avant Séleucus). A côté de la déesse nue se pressant les seins, se voit un personnage vêtu de kaunakès. Le même moule porte l'image du lion qui est associé au culte de la déesse nue sur le cylindre Tyszkiewicz. G. Perrot se demandait si ce moule n'avait pas été apporté de Mésopotamie en Asie Mineure, tant « les types divins et les motifs secondaires qui les accompagnent ont ici de rapports marqués avec ceux qui étaient de tradition en Chaldée ». Mais ce monument n'est pas le seul qu'on ait trouvé dans la région. Un autre moule en stéatite, également au Louvre et provenant d'Asie Mineure, figure la même déesse nue(3); l'autre face représente des hampes surmontées d'oiseaux affrontés(fig. 11). Le décor en rondelles rappelle celui de certains bijoux en or(4) provenant d'Aïdin(Tralles).

Si l'on observe que Thyatire est sur le chemin de la Troade et si l'on considère l'étroite analogie — on peut dire l'identité — des figures féminines gravées sur les deux moules en question avec la petite, mais célèbre idole de plomb (fig. 12) trouvée dans la

(1) **Contenau**, *Glyptique syro-hittite*, p. 128.

(2) **S. Reinach**, *Esquisses archéol.*, pp. 44 et suiv. (*Revue archéol.*, 2e sér., t. VIII, p. 1); **Perrot** et **Chipiez**, t. V, p. 300; **R. Dussaud**, *Civil. préh.*, 2e éd., p. 324, repousse l'hypothèse d'une importation; **Delaporte**, *Catal. des cyl. orient. du Louvre*, II, A. 1526; **Valentin Müller**, *Frühe Plastik in Griech. u. Kleinasien*, p. 24.

(3) Nos *Civilis. préhell.*, 2e éd., p. 365 et fig. 270.

(4) **Perrot** et **Chipiez**, t. V, pp. 205 et 207.

seconde ville d'Hissarlik — déesse nue qui se presse les seins (1), — on retrouvera les étapes suivies par ce motif religieux le long de la route connue : Mazaca, Tralles, Thyatire, Troie.

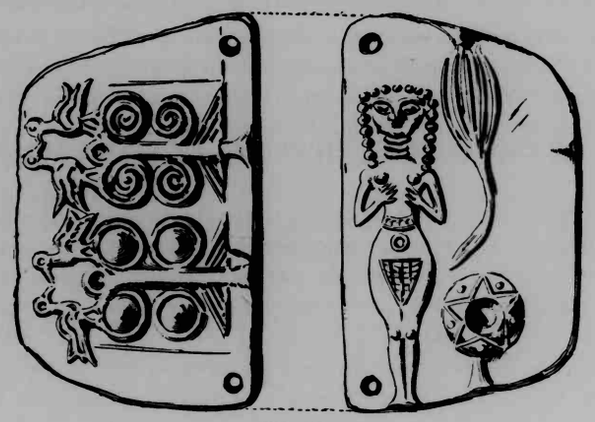


Fig. 11.
Moule et stéatite du Louvre.
Asie Mineure.

L'idole en plomb d'Hissarlik, appartenant à la couche de Troie II (2400-1900), fixe la date approximative des deux moules en les plaçant précisément à l'époque que nous avons assignée au cylindre Tyszkiewicz étudié plus haut, et sur lequel figure précisément la même image de déesse.

Pas beaucoup plus récente est la triade en plomb, provenant de Kultépé, que M. de Genouillac vient de publier avec une étude d'ensemble sur ces monuments dont nous ne citons que les principaux (2). Entre la déesse nue et le dieu vêtu du manteau

(1) Nos *Civilis. préhell.*, 2e éd., p. 364, fig. 269. **Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, II, 1, p. 163, note 1, insiste avec raison sur l'intérêt qu'offre cette image de plomb, comme le plus sûr et le plus ancien témoignage de l'influence babylonienne dans la mer Egée; mais il n'y a pas lieu, à notre avis, d'y voir une importation de Chypre, car, à cette époque, les idoles de Chypre sont vêtues.

(2) **H. de Genouillac,** *Idole en plomb d'une triade cappadocienne*, dans *Syria*, X (1929), p. 1. On a un dieu et deux déesses comme sur l'idole de pierre citée plus haut, p. 119. Cette triade est entrée au Louvre par les soins du savant assyriologue. On ignore la provenance du moule en serpentine du Cabinet des médailles reproduit dans **Perrot** et **Chipiez,** V, p. 302, fig. 210.

anatolien, apparaît une réduction de la déesse nue qui fait penser au Séméion que Lucien signale dans le temple de Hiérapolis. En réalité, on a représenté le dieu local et sa parèdre, entre lesquels est figurée la déesse nue sous la forme importée de Babylonie ou de Syrie. La hauteur relative des personnages, tous divins, n'offre pas grande importance, car on les a répartis suivant l'espace dont on disposait. Tout à fait comparables sont les trois figures, deux déesses (une demi-nue, l'autre nue) et un dieu, gravés sur un cylindre qui provient de Chypre (1).

Fig. 12.
Idole de plomb.
Troie II.

Ces monuments attestent la vogue que rencontra en Asie Mineure la déesse nue, et l'on peut en déduire que la figurine d'ivoire trouvée dans le sous-sol de l'Artémision d'Éphèse (2), représentant la déesse nue debout, est une survivance des anciens cultes orientaux dont l'influence n'a d'ailleurs pas cessé de se faire sentir grâce à la continuité des rapports avec la Mésopotamie.

Tout en établissant solidement que l'Artémis d'Éphèse, l'Éphé-

(1) **Contenau,** *Glypt. syro-hittite*, nº 138.
(2) **Ch. Picard,** *Ephèse et Claros*, pp. 485 et suiv.

sia, n'était à l'origine que la grande Mère anatolienne « plus tard connue tantôt comme Mâ, tantôt comme Rhéa, tantôt comme Cybébé ou comme Cybèle phrygienne(1) », somme toute profondément indigène, M. Ch. Picard a donc pu relever, dans les objets mis au jour dans les fouilles de l'Artémision d'Éphèse, une part d'influence mésopotamienne.

La moins curieuse n'est pas la figure en ivoire du Mégabyze. Sous un nom relativement moderne et avec des vêtements adéquats à son état, ce chef-eunuque qui, primitivement, veillait sur le collège des prêtresses, pourrait être un emprunt à la Chaldée(2). Le terme qui désigne l'eunuque dans les diverses langues sémitiques (hébreu : *saris*) est un emprunt à l'accadien *sha reshi* qui s'applique à l'eunuque et signifie : « celui qui est à la tête, préposé(3) ». Les Lydiens, chez qui la pratique de l'eunuchisme était si développée(4), l'ont certainement empruntée directement aux Sumero-Accadiens avec qui ils ont été de si bonne heure en relation et non aux Hittites.

Il ne faut pas seulement considérer l'éviration rituelle comme l'atténuation d'un sacrifice humain(5), c'est bien plutôt un rite d'union, d'une valeur contraignante particulière, avec la divinité, parfois une initiation(6) tout comme la circoncision(7). Certes,

(1) *Ibid.*, p. 376.

(2) **Picard,** *op. cit.*, p. 225, en donne de bonnes raisons.

(3) **H. Zimmern,** *Akkadische Fremdwörter*, 2e éd. (1917), p. 6.

(4) **Picard,** *ibid.*, pp. 226-227, suggère que les Lydiens ont dû longtemps fournir à Éphèse ses Mégabyzes.

(5) Suivant l'explication qu'en donnent **Picard,** *ibid.*, et **Graillot,** *Le Culte de Cybèle*, p. 293. Il faut comprendre (à propos de **Graillot,** *ibid.*, p. 296) que si l'on use, pour la castration, d'un outil de pierre, c'est moins comme survivance du « temps où l'homme ne connaissait pas l'usage des métaux », que pour éviter de consacrer — c'est-à-dire de retirer de l'usage profane — des instruments en métal ayant du prix. La preuve en est 1° qu'au lieu d'un silex, on peut se servir d'un tesson; 2° qu'on peut utiliser des couteaux ou un glaive de bronze à la condition qu'ils ne servent pas à des usages profanes. Par contre, ce que dit M. Graillot de l'interdiction du fer est exact et cela atteste que les rites en question remontent au moins à l'âge du bronze.

(6) L'initiation du Mégabyze se marque notamment par la perte du nom. Sur ces rites, voir notre *Introduction à l'Histoire des Religions*, pp. 225 et suiv.

(7) Le rite, transposé en mythe montrant Zeus jetant les *vires* d'un bélier dans le sein de Déo (**Graillot,** *Le Culte de Cybèle*, p. 156), a son pendant dans le geste de Séphora, *Exode*, IV, 25, que le texte spécifie être un rite d'union.

les rites d'initiation comportent, tout à moins à l'origine, une mise à mort rituelle, mais c'est cependant autre chose que le sacrifice humain et cela n'en dérive pas(1).

On remarquera encore que l'éviration rituelle ne se pratique pas en bas âge; en particulier, le Mégabyze pouvait être initié à l'âge mûr. Il n'y a donc pas de raison d'écarter toute descendance familiale pour ce personnage(2).

Quoiqu'il en soit, les rapports des cultes lydiens avec la Chaldée ont frappé tous les historiens des religions et M. Picard peut écrire, d'accord avec M. Radet(3), que la civilisation des Méoniens, « parente de celle des Cariens, était peut-être plus fortement imprégnée de ces traditions mésopotamiennes qui devaient assurer la suzeraineté, dans Éphèse comme à Sardes, à une déesse plus ou moins parente de l'Ishtar babylonienne(4). » La parenté est simplement plus ancienne que ne pouvaient le supposer les savants auteurs; elle s'affirme par de très vieux emprunts de rites et de représentations figurées.

Un long commerce avec les divinités anatoliennes de l'ouest a conduit M. Ch. Picard à deviner que le Zeus Labrandeus pouvait être considéré comme le parèdre masculin de l'Éphésia. Cette association de la grande déesse au dieu à la bipenne apparaît nettement sur les cylindres d'Aïdin.

Cet ensemble de considérations et de faits autorise à suivre jusque dans la mer Égée la fortune du type plastique de la déesse nue qui, venu de Mésopotamie, a traversé toute l'Asie Mineure.

(1) Il faut donc renoncer à rattacher au sacrifice humain (**Graillot,** *op. cit.*, p. 156) la cérémonie du taurobole, rite d'initiation au premier chef, comme le montre, entr'autres, le nom de *Natalicium* donné au jour où on le pratique.

(2) Cette hypothèse est écartée par **Picard,** *op. cit.*, pp. 164-165. Dans la secte russe des Skoptzy, l'éviration est, à peu près généralement, pratiquée après la naissance d'un enfant et l'on a observé que l'opération était d'autant moins dangereuse que le sujet était moins jeune. Précisément Lucien, comme le signale **Graillot,** *op. cit.*, pp. 292-293, établit une distinction entre les Bakèles, castrats de Cybèle, et les eunuques proprement dits, ceux-ci ayant subi la castration dans leur enfance.

(3) **Radet,** *Ephesiaca*, II, p. 29.

(4) **Picard,** *op. cit.*, p. 469. Voir p. 470, l'importance reconnue aux Lydiens à Éphèse avant l'introduction d'Artémis.

Toutefois, il faut prendre garde que, dans la Méditerranée, toute déesse nue n'est pas d'origine mésopotamienne, car il existait dans cette région une représentation nue dès l'époque néolithique, comme en font foi les idoles de Thessalie. Nous avons signalé ailleurs la complexité du problème et indiqué à quel moment la Mésopotamie a fait sentir son influence dans la mer Égée(1). Ici, il nous suffira de montrer que cette influence s'est particulièrement exercée par la voie de l'Anatolie.

La déesse nue ne figure pas dans la fameuse procession de Iasili-Kaya; mais nous la trouvons dans le milieu suméro-accadien de Kanesh (Kultépé), soit sur les empreintes des tablettes cappadociennes, soit dans la triade en plomb du Louvre; nous la trouvons également vers 2000 avant notre ère, donc à une époque où les Hittites ne jouent qu'un rôle effacé, sur le moule de Thyatire; enfin, elle a été trouvée dans les ruines de Troie II. Ainsi, nous l'avons vu(2), les trouvailles jalonnent la grande route qui de l'est, par Mazaca, Tralles et Thyatire, gagnait Troie où les Égéens abordaient dès une haute époque et où il est vraisemblable de supposer qu'ils ont appris à connaître le type suméro-accadien de la déesse nue.

Jusqu'ici, en effet, sur toute la côte occidentale de l'Anatolie, il n'a pas été relevé — sauf à Troie — d'installation côtière importante, antérieure à l'époque mycénienne(3). Ces dernières installations correspondent à un afflux d'Égéens, notamment d'Achéens, vers les côtes d'Asie(4).

VI. — INDUSTRIE ET COMMERCE DU CUIVRE ET DU BRONZE

Les mines de cuivre — puis celles de fer — de l'Arménie et de la Transcaucasie ont joué le premier rôle dans l'industrie du métal

(1) *Civilis. préhell.*, 2e éd., pp. 368 et suiv., et ci-dessus, pp. 114-115. Le matériel est réuni dans **Contenau,** *La Déesse nue babylonienne.*

(2) Voir ci-dessus, p. 136, et *Civil. préhell.*, pp. 359 et suiv.

(3) Nos *Civilis. préhell.*, 2e éd., pp. 200-204; **Ch. Picard,** *Ephèse et Claros*, p. 540 et p. 729.

(4) Ce point a été récemment étudié par **Picard,** *op. cit.*, pp. 539 et suiv., à propos du peuplement créto-carien à Éphèse et à Claros.

à haute époque. Le métal qu'on extrayait se répandait au nord du Caucase, comme en Mésopotamie, en Syrie et en Asie Mineure. De plus, par la route Artaxata-Satala-Comana du Pont-Zela-Boghaz-Keui-Ancyre-Dorylée et Troie ,il s'exportait par delà l'Hellespont jusqu'en Europe. La réalité de ce trafic est attestée par les objets fabriqués dans la région minière, notamment des objets de parure, qui, accessoirement, ont été véhiculés avec le métal lui-même et ont été trouvés dans les régions où le métal se répandait(1).

Le commerce du métal n'a que très tardivement utilisé la navigation sur la mer Noire, du moins avant l'âge du fer. M. Rostovtzeff a, en effet, remarqué que ni les rives du Bosphore ni celles du Pont Euxin n'ont révélé la moindre influence mycénienne et que la légende des Argonautes, inspirée par ce commerce maritime, ne doit pas être antérieure à l'an 1000(2).

Strabon rapporte que les régions minières les plus célèbres étaient situées au-dessus des ports de Pharnacie et de Trapezus (Trébizonde); elles étaient habitées par les Tibarènes et les Chaldaei(3) qui furent aussi des premiers à s'appliquer à la métallurgie du fer(4). M. Lehmann-Haupt a, le premier, rapproché ces Chaldaei des gens du pays d'Urartu (Ararat = Alarodiens)(5).

Au temps de Sargon II, les Khaldi forment un royaume au sud du lac de Van, sur lequel l'Urartu exerce sa suzeraineté au point

(1) Il y a lieu de distinguer, ce qu'on ne fait pas toujours, entre des objets qui constituent de simples témoins des rapports commerciaux et une civilisation commune qui signale une intrusion de population.

(2) **Rostovtzeff,** *Iranians and Greeks*, p. 61.

(3) **Strabon,** XII, 3, 28. Il n'est pas besoin d'observer que cette population n'a rien de commun avec les Chaldéens de la Basse-Mésopotamie.

(4) Du temps de **Strabon,** XII, 3, 19 et 23, on ne mentionne plus que les mines de fer de la région.

(5) **Hérodote,** VII, 78, cite les Tibarènes après les Moschiens et **Ezéchiel,** XXVII, 13, associe également ces populations. **Hérodote,** VII, 79, cite les Alarodiens après des Colchiens. **Strabon,** XI, 2, 14, cite ensemble les Moschiens et les Colchiens. De ce que le nom des Khaldi n'apparaît qu'après Téglatphalasar Ier, on n'en peut conclure, comme le fait **Lehmann-Haupt,** *Materialen zur älteren Gesch. Armeniens und Mesopotamiens*, p. 66, que cette population n'existait pas à cette époque, mais simplement qu'elle ne constituait pas un royaume. Le Nairi englobait alors toute la région. Il semble que ce soit sous Assournasirpal (**Streck,** *Zeitschrift f. Assyr.*, XIV, p. 119) que le royaume d'Urartu se détache du Nairi.

que le trésor du roi d'Urartu se trouve dans le pays des Khaldi(1). L'inventaire qu'en fournit le récit, publié par M. Thureau-Dangin, de la huitième campagne de Sargon (714 av. J.-C.), enregistre un nombre considérable de vases et d'ustensiles en bronze, d'armes de même métal dont 25,212 boucliers, même des statues d'airain, enfin « 3,600 talents de cuivre brut(2) ». Relevons encore, car il est intéressant de noter les pays où le métal est travaillé, « des coupes du pays de Tabal aux anses d'or », des « brûle-parfums du pays de Tabal(3) », « 393 coupes d'argent, fortes et légères, ouvrages des pays d'Assour, d'Urartu et de Kilkhu(4) ».

Nous avons toujours considéré qu'un bon nombre des patères de Nimroud étaient un produit des provinces arméniennes(5). M. Herzfeld, qui est arrivé au même résultat, attribuerait volontiers aux Khaldi les pièces de bronze orientalisantes qui ont été découvertes depuis les bords de l'Oxus jusqu'en Étrurie(6). En ce qui concerne les objets de bronze aux motifs orientaux découverts en Étrurie, il faut reconnaître le mérite de Raoul Rochette qui, le premier, dès 1841, donc avant que Layard n'ait mis au jour les coupes de bronze de Nimroud (1850), avait déclaré que les vases de Caere, découverts en 1838(7), appartenaient à un art asiatique(8) qu'il n'hésita pas à déclarer être l'art assyrien(9). Toutefois, la découverte à Chypre, vers 1852, des deux coupes d'argent qui sont aujourd'hui au Louvre et qui montrent également les plus grandes

(1) **Thureau-Dangin,** *Une relation de la huitième campagne de Sargon*, p. 49. Le dieu, le pays et le peuple portent le même nom de Khaldi. Dans un curieux passage (ligne 342) on fait tenir à Khaldia, le dieu du pays, le sceptre royal d'Urartu, en même temps qu'on le coiffe de la tiare souveraine.

(2) **Thureau-Dangin,** *op. cit.*, ligne 369.

(3) *Ibid.*, I, 358 et 361.

(4) *Ibid.*, I, 383.

(5) *Civilis. préhell.*, 2e éd. (1914), p. 318 : « Notamment les provinces arméniennes, si l'on en juge par les textes assyriens et aussi par quelques très belles pièces qui y ont été découvertes, ont manifesté une brillante activité métallurgique. Ainsi, la plupart des patères découvertes à Nimroud, quelque influence étrangère qu'on y reconnaisse, ont dû être fabriquées dans le pays. »

(6) **E. Herzfeld,** *Khattische und Khaldische Bronzen*, dans *Festschrift*, en l'honneur de Lehmann-Haupt (1921), p. 145.

(7) Des coupes semblables furent découvertes en 1855 à Praeneste.

(8) **Raoul Rochette,** *Journal des Savants*, 1841.

(9) *Ibid.*, 1843.

affinités avec les coupes de Caere et de Praeneste est venue compliquer le problème(1). De même que le lot de Nimroud n'est pas homogène, les produits orientalisants des tombes étrusques ne sont pas tous sortis de la même fabrique, ni ne dépendent tous du même art oriental. On ne peut nier que Chypre, la Phénicie et même la Syrie(2), aient constitué un grand centre de fabrication d'objets en métal. On reconnaît la part de Chypre aux survivances submycéniennes et aux apports grecs et celle de la Phénicie à une forte influence égyptienne d'autant moins surprenante que l'Égypte fabriquait elle-même des patères du même type(3).

Il ne faut donc pas se dissimuler que la question est assez complexe et M. Poulsen a eu raison d'essayer de démêler les diverses influences dont témoignent les découvertes dans les tombes étrusques(4). Même dans les régions asianiques, à côté des Khaldi, les Tibarènes, plus accessibles aux influences grecques, s'exerçaient aussi au travail du métal, combinant, comme l'indique déjà le texte de Sargon II que nous avons cité, l'or ou l'argent au bronze. On peut juger de ce procédé par les fameux bouquetins ailés que se partagent les musées du Louvre et de Berlin(5). Il y a lieu de remarquer qu'en dépit de leur habileté, ces artisans asianiques, tout comme d'ailleurs les Phéniciens, n'ont pas su créer un art véritable,

(1) **A. de Longpérier,** *Œuvres*, t. I, p. 159; cf. aussi p. 175.

(2) Damas, sous ses rois, a été un centre artistique très actif; nous n'en voulons pour preuve que ce détail qu'Achaz, roi de Juda, fit copier pour le temple de Jérusalem l'autel du grand temple de Damas; cf. II *Rois*, XVI, 10.

(3) Nous avons analysé les différents motifs dans *Civilis. préhell.*, 2e éd., pp. 307 et suiv. La même diversité s'observe dans les ivoires de Nimroud et la découverte d'ivoires à Arslan-Tash (Mission Thureau-Dangin et P. Barrois) portant pour la plupart des lettres sémitiques est venue confirmer la répartition que nous avons proposée dans *Civilis. préhell.*, 2e éd., p. 318. Les ivoires d'Arslan-Tash proviennent de la décoration d'un lit du roi de Damas, Hazael (844-812 av. J.-C.); cf. *Bulletin des Musées de France*, 1929, pp. 139-140.

(4) **Poulsen,** *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, p. 116.

(5) Quelques-unes des pièces de Toprak-Kalé (Van), au British Museum, portent aussi des incrustations. Ce procédé a particulièrement été étudié par **Rostovtzeff,** *Inlaid Bronzes of the Han Dynasty*, 1927. Sa conclusion (p. 72) est que le procédé d'incrustation des ouvriers de la région de Van est celui du proche Orient, plus primitif que celui de l'Egypte, avec incisions dans la masse et recouvrement de tout le dessin par une mince plaque d'or qu'on martèle. L'insertion de fils d'or ou d'argent n'est jamais pratiquée.

peut-être parce qu'ils ont été trop sensibles aux influences les plus diverses(1).

En résumé, il ne faut pas méconnaître le grand nombre de centres où l'on travaillait le métal en Asie, et du point de vue orientalisant dans tout le bassin méditerranéen. En particulier on tiendra compte de la grande vogue des produits phéniciens et chypriotes et on ne se dissimulera pas que l'état nomade, si fréquemment adopté par les ouvriers en métal et d'ailleurs attesté par les légendes grecques, vient compliquer les hypothèses. Il faut donc faire leur part, comme cela a été reconnu depuis longtemps, aux ateliers des régions arméniennes prônés par M. Herzfeld en observant, toutefois, que la technique si remarquable des ouvriers de l'Urartu, de Toubal et de Meshek les défend contre des comparaisons trop étendues et nous empêche de leur attribuer des pièces sans style(2).

La grande fonction des peuples occupant les régions arméniennes était d'approvisionner de cuivre, puis de fer, toute l'Asie antérieure, concurremment avec Chypre. Une précieuse indication est fournie par Ezéchiel lorsqu'il nous apprend que si Tarsis (l'Espagne méridionale) approvisionne Tyr d'argent, de fer, d'étain et de plomb, les pays de Toubal et de Meshek, autrement dit la région

(1) Quand on compare, au British Museum, où elles sont conservées, les trois têtes de hache, l'une de Van avec figure de lion (**Greenwell,** *Archaeologia*, t. VIII, p. 9), la seconde de Hamadan avec même sujet, la troisième et la plus curieuse avec un tigre et un ibex d'art bactrien des V^e^-IV^e^ siècles av. J.-C. (**Dalton,** *The Treasure of the Oxus*, 2^e^ éd. [1926], n^o^ 193, pl. XXIV; ces bronzes sont groupés dans **Rostovtzeff,** *Iranians and Greeks in South Russia*, pl XI), on peut d'autant plus rester indécis sur le point de départ du motif, que la hache de Mallia (**Charbonneaux,** *Monuments Piot*, XXVIII, p. 1; cf. *Syria*, VIII, p. 181; **Couissin,** *Revue archéol.*, 1928, I, p. 261; **Evans,** *Palace of Knossos*, II, p. 274) vient d'en apporter un exemple beaucoup plus ancien.

(2) Il est certain, comme l'avait déjà reconnu **Longpérier,** *Œuvres*, I, p. 275, que proviennent de la région de Van les anses au génie ailé dont **Holleaux,** *B. C. H.*, 1888, p. 380, et à sa suite **Lehmann-Haupt,** *Materialen*, p. 86, ont fourni la liste (quatre proviennent de Van, quatre d'Olympie, deux d'Athènes, deux de Delphes et deux de Préneste). Très acceptable est l'origine vannique de la belle plaque circulaire de bronze (*Civilis. préhell.*, 2^e^ ed., pl. VIII) déposée comme ex-voto dans l'antre de l'Ida en Crète et où M. Pottier a déjà démêlé une œuvre asianique ou hittite. Quant aux deux vases à pied conique de Préneste (collect. Barberini et tombe Bernardini), ils s'inspirent peut-être de motifs asianiques, mais ils sont très inférieurs comme facture et n'ont rien du style vigoureux des œuvres vanniques.

des Chaldaei, y expédie du cuivre(1). Les imprécations que le prophète lance contre Gog et son pays(2) ne peuvent se comprendre que si elles sont l'écho des préoccupations économiques qui agitaient le proche Orient. Si on reproche à Gog de s'être emparé de Toubal et de Meshek, c'est qu'il mettait ainsi la main sur le commerce du métal. Nous ne nous rendons pas suffisamment compte de l'importance attachée par l'ancien Orient aux régions arméniennes; la préoccupation à ce sujet s'exprime jusque dans le chapitre X de la *Genèse* et tenait à la valeur économique de ces régions en tant que productrices du métal. « L'origine du cuivre et de l'argent en Mésopotamie et dans le Caucase du Nord est la même, a justement remarqué M. Rostovtzeff : ce sont les mines de la Transcaucasie(3). » Le maître de cette dernière région avait en mains de précieuses richesses et le moyen d'agir sur les pays voisins, d'inquiéter notamment la Mésopotamie. Le Mitanni est le meilleur exemple d'un État qui s'est développé autour du noyau de richesses métallurgiques représenté par les régions arméniennes. Quand le Mitanni disparut, l'Assyrie dut tenir tête aux menaces venues du nord; les Cimmériens (Gomer)(4), puis les Scythes

(1) **Ezéchiel,** XXVII, 12-13. Quant à Yavan, il envoie des esclaves; cf. **Polybe,** IV, 38, 4. Meshek et Toubal sont inséparables; cf. **Ezéchiel,** XXXII, 26 et suiv.

(2) Comme nous l'avons noté ci-dessus, Gog est le nom du pays qui survit encore à l'époque romaine dans la Gogarène, au delà de la Sacasène, dans une plaine très riche (**Strabon,** XI, 14, 4). Ezéchiel en fait un prince et en déduit, suivant le grammaire hébraïque, le nom de pays Magog.

(3) **Rostovtzeff,** *L'âge du cuivre dans le Caucase septentrional*, dans *Revue archéol.*, 1920, II, p. 14. Les fouilles d'Ur, en amenant au jour quelques épingles en forme de raquette, comme témoins indirects de ce commerce, confirmeraient, s'il était besoin, ce point de vue. Concurremment le cuivre était apporté en Mésopotamie de la région de Magan, qu'avec beaucoup de vraisemblance, **Harold Peake,** *The Copper Mountain of Magan*, dans *Antiquity*, déc. 1928, identifie avec Makanyat dans une région de l'Oman où l'on vient de découvrir des vestiges d'anciennes mines de cuivre.

(4) L'importance qu'on accorde à Gomer, parmi les enfants de Japhet, est marquée par le fait que *Genèse*, X, 3, donne la liste des enfants de Gomer : Ashkenaz (voir la note suivante), Riphat et Togarma. Ce dernier est apparu dans les textes de Boghaz-Keui (**Weidner,** *Polit. Dokumente aus Kleinasien*, p. 5, note 13) sous la forme Tegarama; c'est la région de Samosate. Riphat ne se retrouve pas ailleurs; la meilleure explication est celle qu'a proposée Volney et que Munk a adoptée (*Palestine*, p. 430) avec correction en Niphates, montagnes d'Arménie.

(Ashkenaz) (1), attirés par de telles richesses, déferlèrent de là sur les pays de l'ouest.

Strabon est victime d'une confusion quand il prétend qu'anciennement les Chaldaei d'Arménie s'appelaient Chalybes (2). Il est plus vraisemblable que certains éléments scythes ont pénétré en Arménie sous le nom de Chalybes et s'y sont adonnés à la métallurgie du fer, puisqu'une forme spéciale de ce métal, l'acier, *chalyps*, tire son nom de cette population. Par analogie, on peut se demander si le terme *chalkos*, bronze, dont le grec ne fournit pas d'étymologie, ne vient pas du nom des Khaldi emprunté tardivement sous la forme Khaldik (arménien *Chaltiq*, grec *Kardoukoi*).

Jacques de Morgan a expliqué que si l'homme a d'abord établi ses armes et ses outils en cuivre, puis en bronze, avant d'employer le fer dont les gisements sont cependant plus abondants, c'est qu'il en a été empêché par les difficultés que présente le traitement des minerais ferrugineux. Il n'a pu les surmonter qu'en acquérant, en traitant le cuivre, une grande habileté comme métallurgiste (3). Aussi constate-t-on que la métallurgie du fer est née (4) dans la région où, depuis au moins deux millénaires, on avait pratiqué la métallurgie du cuivre. Une indication significative est fournie par le vocable qui désigne le fer en Mésopotamie (akkadien) *parzillu* ou en hébreu *barzel*. Ce mot n'est certainement pas sémitique, mais

(1) H. Winckler a trouvé la véritable lecture d'Ashkenaz en corrigeant Ashkouz = Scythes, attesté par les inscriptions assyriennes : Ashqûza et Ishkûza. **Ramsay,** *Asianic Elements in Greek civilisation* (1927), p. 2, ainsi que **Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, II, 1 (1928), p. 568, note 3, préfèrent identifier Ashkenaz à Askanios et considèrent que ce terme représente l'ensemble des peuples d'Asie Mineure. A cette hypothèse on peut opposer **Jérémie,** LI, 27, qui groupe des barbares turbulents qui ne sont pas très éloignés de Babylone et doivent la piller avec l'aide des Mèdes. Ce sont les royaumes d'Ararat (Urartu), de Minni (Mannéens entre le lac de Van et celui d'Ourmia) et d'Ashkenaz qui doit être voisin des précédents. Ces derniers sont les éléments scythes, installés dans la partie la plus fertile de l'Arménie, la Sacasène de l'époque romaine; cf. **Strabon,** XI, 8, 4.

(2) **Strabon,** XII, 3, 19.

(3) **J. de Morgan,** *La préhistoire orientale*, III, p. 167.

(4) La curieuse expression *ubi ferrum nascitur* (cf. **Fr. Cumont,** *Etudes syriennes*, pp. 196 et suiv.) doit signifier : « là où le fer a été fabriqué pour la première fois », et ce serait exact. **Jérémie,** XV, 12, signale que le fer vient du nord.

il signale par sa terminaison *-ill* une origine asianique (1). L'Ancien Testament sait très bien que les Tibarènes ont été les maîtres de la métallurgie du cuivre et du fer, car c'est le nom de ce peuple qui lui sert à nommer le mythique Toubal-Qain, c'est-à-dire « Toubal, le forgeron », le père de ceux qui travaillèrent le cuivre et le fer (2).

Quoique d'un aspect peu attrayant, le fer fut d'abord considéré comme un métal précieux. Au temps d'Hammourabi, avec un sicle d'argent on n'obtenait que huit sicles de fer, ce qui est d'autant plus remarquable qu'alors le rapport de l'or à l'argent n'était que de 1 à 6 (3).

A cette époque on utilisait le fer dans la bijouterie et on le sertissait d'or comme cela est apparu à Byblos, au temps d'Amenemhat III (1848-1800 av. J.-C.), et sur l'inventaire du trésor de la déesse Nin-Egal à Mishrifé-Qatna (4). Au XIV[e] siècle avant notre ère, Dushratta, roi du Mitanni, expédie déjà des poignards et des anneaux en fer (5); c'était chose fort rare. Ramsès II ayant demandé du fer à Khattushilish, roi de Khatti, celui-ci dit ne pas en posséder, mais il donne des ordres pour qu'on en fabrique. En attendant, il ne peut envoyer à Ramsès II qu'un poignard en ce métal (6). Dans ce même texte, il semble que le pays d'extraction du fer soit le Kizwatna (7).

Dès qu'on se mit à la métallurgie du fer, la valeur de ce métal baissa rapidement car le minerai abondait. Au temps du nouvel

(1) **H. Zimmern,** *Akkad. Fremdwörter als Beweis für Babyl. Kultureinfluss*, 2[e] éd., 1917, p. 59.

(2) *Genèse*, IV, 22, en corrigeant et lisant « père de... » d'après l'édition de Kittel. Toubal-Qain n'a rien de commun avec Qain, le frère d'Abel. La seconde partie du vocable a, dans le cas particulier, le sens de « forgeron » et forme une apposition « Toubal le forgeron », expression qui peut remonter à une époque où l'article n'était pas encore en usage. Le sens de forgeron est resté attaché à l'araméen *qainaya* et à l'arabe *qain*.

(3) **Meissner,** dans Ebert, *Reallex.*, s. Edelmetal. Plus détaillé dans **Thureau-Dangin,** *Revue d'assyriologie*, VIII, p. 92. Voir aussi, **Contenau,** *Manuel d'archéologie orientale*, I, pp. 56-57.

(4) **Virolleaud,** *Les Tablettes cunéiformes de Mishrifé-Katna*, dans *Syria*, IX (1928), p. 92. Encore sur une bague de Ras Shamra qui sera publiée par MM. Schaeffer et Chenet.

(5) **Meissner,** *Babylonien und Assyrien*, I, p. 265.

(6) *Ibid.*, p. 348; **Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, II, 1 (1928), p. 518, note 1; **Thureau-Dangin,** dans *Syria*, X (1929), pp. 204-205.

(7) Ce serait un argument de plus pour ne pas placer le Kizwatna en Cilicie.

empire babylonien on obtiendra 225 sicles de fer brut pour un sicle d'argent, alors que le rapport de l'or à l'argent était de 1 à 8 1/2 et montait même jusqu'à 13(1).

Il nous paraît résulter de tout cela que l'on se mit résolument à la métallurgie plus difficile du fer par nécessité, lorsque l'épuisement des mines de cuivre se fit sentir à la suite de l'exploitation intensive qui en fut faite pendant plus de deux millénaires. A l'époque romaine, en effet, seules sont signalées dans la région les mines de fer. Ainsi, la substitution d'un métal à l'autre, pour les armes et les outils, paraît avoir été une nécessité avant que de comporter un avantage.

Le regretté Henri Hubert a jeté un vif trait de lumière sur l'activité métallurgique des Khaldi et de leurs voisins en établissant l'origine des torquès, des épingles percées vers le milieu, des *hélikès* de bronze et de la ceinture d'argent(2) découverts dans un dépôt de fondation du temple de Byblos par M. Pierre Montet. Ce savant fait remonter ce dépôt à la VI[e] dynastie égyptienne; nous estimons que cette date est trop élevée et qu'elle doit être descendue aux environs de l'an 2000 av. J.-C. Un torquès du même type a été découvert à Kahun, dans une maison de la XII[e] dynastie; un autre, en argent, a été trouvé à Abydos par M. Frankfort autour du cou d'une femme dont la sépulture remontait aussi à la XII[e] dynastie(3).

Quand l'industrie du bronze se développa à Chypre, on y imita les épingles perforées des Khaldi et ce sont elles qui se sont alors

(1) **Meissner,** dans Ebert, *Reallex.*, s. Edelmetal.

(2) **H. Hubert,** *De quelques objets de bronze trouvés à Byblos*, dans *Syria*, VI (1925), p. 16. Les critiques qui ont été récemment formulées par M. **von Bissing,** *Die Funde in den Tempeln von Byblos und ihre zeitliche Bestimmung*, dans *Archiv für Orientforschung*, IV (1927), pp. 64-65, ne nous paraissent fondées en aucun point. Elles postulent que M. Montet s'est trompé dans ses observations; or, la suite des fouilles (quatre campagnes après les quatre conduites par M. Montet) par M. Dunand les a confirmées, du moins en ce qui concerne les dates. Sur le point particulier de la pendeloque en or dont nous avons fait valoir l'intérêt, M. von Bissing déclare qu'aucun archéologue ne peut admettre une date aussi ancienne pour le travail en grènetis. Cette affirmation est surprenante, car il suffit de jeter un coup d'œil dans les vitrines du musée du Caire pour constater que le grènetis était d'usage courant en Egypte à la XII[e] dynastie; ainsi à Dahshour sur les bijoux de la princesse Khnumuit. Le ton général de l'article de M. von Bissing témoigne, d'ailleurs, de peu de sérénité scientifique et ne mérite pas une réfutation en règle.

(3) **Frankfort,** *Studies*, II, p. 149.

répandues pendant le deuxième millénaire en Syrie et en Égypte(1). Si on n'a pas fabriqué de torquès à Chypre, c'est qu'on n'en avait pas l'emploi dans la toilette féminine : les hauts colliers des femmes chypriotes ne cédaient pas la place à la modeste parure qu'était le torquès.

On a tenté d'expliquer la présence dans l'Europe centrale d'objets en bronze semblables à ceux que fabriquaient les Khaldi — torquès, épingles percées et épingles à palette, fils de bronze enroulés (*hélikès*), bracelets enroulés aux extrémités, — comme conséquence d'une invasion cimmérienne qui se serait produite vers 1400 avant notre ère. H. Hubert a montré l'inconsistance de cette hypothèse en remarquant que le dépôt tchèque de Stary Bydzov est de la seconde période du bronze (environ, d'après lui, 1900-1600), donc beaucoup plus ancien que l'invasion cimmérienne(2). Le commerce du cuivre suffit à expliquer la présence de ces parures qui en sont le témoin certain bien qu'indirect, car elles se rencontrent aussi rarement en Europe centrale qu'à Byblos et en Egypte(3).

Les régions arméniennes étant riches en cuivre(4) et manquant d'étain, devaient d'autant mieux commercer avec l'Europe centrale, notamment la Bohème, où l'étain abondait. On conçoit la richesse que ce transit apportait en Troade. Les besoins en cuivre de l'Europe étaient tels que, dès Troie II, Chypre expédie du cuivre en cette ville comme en témoignent les poignards chypriotes découverts dans le soi-disant trésor de Priam(5).

La route suivie par les produits chypriotes pour gagner l'Hellespont pouvait passer par Cibyra, mais aussi par Sagalassos et Dineir (Apamée). Ces deux routes sont jalonnées par des témoins de l'industrie chypriote. La première par de la céramique(6), la

(1) Nos *Civilis. préhell.*, 2[e] éd., pp. 266-267.

(2) **Hubert,** *op. cit.*, p. 24; voir **Dêchelette,** *Manuel*, II, p. 106. M. Pupil reprendra prochainement la chronologie des tombes du Kouban et de l'Arménie russe. **Hubert,** *ibid.*, p. 26, a observé : « l'indication chronologique donnée par le dépôt de Byblos vaut pour l'Europe et interdit d'y rajeunir excessivement l'âge du bronze ».

(3) **Hubert,** *op. cit.*, p. 29.

(4) Sur la mine d'Argana Maden, exploitée dès l'antiquité, voir **Unger,** dans **Ebert,** *Reallexikon*, s. v.

(5) Nos *Civilis. préhell.*, 2[e] éd., p. 139.

(6) **Ormerod,** *Annual of the British School at Athens*, XVI, p. 96 et pl. VII.

seconde par du métal(1). Mais c'est surtout ce dernier qui ralliait par la voie de terre (pl. I) le grand emporium que constituait la fameuse cité de Troie. L'intimité entre Chypriotes et gens de cette côte anatolienne se marque, tout au moins au début de l'âge du fer, par les rapports linguistiques qui ont été relevés entre les vieux dialectes grecs de Pamphylie et ceux de Chypre.

D'autre part, M. Rostovtzeff a déjà signalé des rapports, à haute époque, entre les régions caucasiques et la Mésopotamie(2). Une brillante confirmation a été apportée récemment par les découvertes de Ur qui, non seulement attestent le grand usage du cuivre à l'époque présargonique, mais aussi que ce cuivre était importé des régions transcaucasiques, puisqu'il a été découvert à Ur quatre épingles à raquette, deux en argent et deux en bronze(3). Ces pièces-témoins ont été draînées jusqu'en basse Chaldée par le commerce du cuivre.

Il y a donc lieu de distinguer entre les producteurs de cuivre et les artisans qui dans les divers pays travaillent le métal, et cela explique la légende des Telchines qu'on nous représente comme habiles à travailler le fer et le cuivre, c'est-à-dire que les Telchines étaient d'habiles fondeurs mettant en œuvre le métal reçu à l'état brut. Si on nous les représente comme ayant passé ensuite à Chypre et à Rhodes, ce n'est évidemment pas qu'on vise le travail des mines(4).

Ces rapports commerciaux bien établis nous permettent d'aboutir à quelques conclusions sur des emprunts d'un autre ordre, car nous savons maintenant sur quelles routes pouvaient cheminer les

(1) *Ibid.*, XVIII, p. 94 et fig. 9, *d* et *e*. L'auteur se demande si ces poignards étaient ainsi exportés non finis pour être terminés par les armuriers locaux ou si ces pièces représentaient plutôt des lingots. A notre avis, la première hypothèse est la bonne. Le dépôt d'outils et d'armes découvert par MM. Schaeffer et Chenet à Ras Shamra (voir *Syria*, X, fasc. 4) a fourni tout un lot de pièces, provenant vraisemblablement de Chypre, à l'état de neuf, mais non fini. Ainsi la soie des épées n'est pas encore percée pour recevoir le tenon qui maintiendra le manche. Tous les outils ou armes sont à l'état de neuf, mais non affutés. La variété des objets ne permet pas de songer à des lingots.

(2) Notamment **Rostovtzeff,** *Revue archéol.*, 1920, II, p. 1 et *Iranians and Greeks*, pp. 27 et suiv.

(3) **Frankfort,** *Antiquaries Journal*, 1928, pp. 230 et suiv.

(4) **Strabon,** XIV, 2, 7; cf. *ibid.*, III, 4, 15.

représentations religieuses et les formules d'art qui en étaient inséparables.

En nous fondant sur les documents mis au jour jusqu'alors, nous avons, il y a seize ans, tenu pour vraisemblable que le symbole divin de la double hache s'était répandu de Crète en Carie, Lydie et Ptérie. Le reflux de la population égéenne en Carie semblait favoriser cette opinion puisque le centre du culte de la double hache en Asie paraissait être la Carie(1). Nous devons reconnaître que les découvertes faites depuis, laissent au moins la question en suspens.

En tout cas, l'argument que la plus ancienne représentation de la double hache en Asie Mineure n'était pas antérieure à la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère, tombe maintenant que le P. Ronzevalle a reconnu la présence de cet attribut divin sur le cylindre Tyszkiewicz. Il est vrai que l'antiquité de ce symbole en Crète est plus reculée qu'on ne le pensait (première moitié du deuxième millénaire), puisqu'on a découvert des haches doubles symboliques, l'une en cuivre, deux autres en plomb, dans un tombeau de Mochlos remontant au Minoen Ancien II(2) (vers 2500).

Si, malgré la haute antiquité de la double hache en Crète, on incline vers une transmission d'Asie Mineure en Crète, il n'en est que plus remarquable que les Minoens aient adopté ce symbole au point qu'il est devenu l'élément le plus caractéristique de leur culte.

Quoiqu'il en soit, on s'accorde à établir un lien entre la double hache des divinités d'Asie Mineure et celle des divinités crétoises. Mais quel dieu caractérise-t-elle? Il nous a semblé que ce symbole était, dans l'une et l'autre contrée, attribué au dieu céleste. De savants auteurs l'attribuent également à la déesse. Ils supposent même, en s'appuyant sur une légende rapportée par Plutarque, que

(1) Nos *Civilis. préhell.*, 2e éd., p. 245. **Paul Foucart,** *Monuments Piot*, XVIII, pp. 145 et suiv., tenait le symbole de la double hache pour originaire d'Asie. **Evans,** *The Palace of Minos at Knossos*, II, 1 (1928), p. 28, utilisant les indications de M. Newberry, fait venir la double hache d'Egypte, où ce culte serait attesté dès la cinquième dynastie (vers 2750-2625). D'autre part, M. Woolley annonce la découverte à Ur d'une double hache en or qu'il estime très ancienne et qui paraît, en effet, présargonique.

(2) **Nilsson,** *The Minoan-Mycenaean Religion*, p. 163.

la double hache fut d'abord l'attribut de la déesse avant de devenir celui du dieu (1). Mais que vaut cette légende ?

Plutarque rapporte qu'Héraclès, l'ancêtre présumé d'une dynastie lydienne, aurait dépouillé Hippolyte, la reine des Amazones, de la bipenne ou *labrys* pour la remettre à Omphale qui la transmit aux Héraclides lydiens. Ceux-ci l'auraient conservée comme attribut royal jusqu'au règne de Candaule. Elle revint alors au meurtrier de ce dernier, au roi carien Arselis de Mylasa, qui l'attribua au Zeus de sa ville, surnommé Labrandeus.

Il est légitime d'essayer de tirer un parti historique de la légende; encore faut-il qu'elle s'y prête et ne soit pas pure fiction.

Une tentative dans ce sens par M. Leonhard (2) a rencontré tout d'abord une grande faveur, parce qu'on était avide de relever ce qui pouvait mieux faire connaître le peuple des Hittites et que le savant auteur apportait le moyen de nourrir leur histoire d'un cycle de légendes. A vrai dire, la voie dans laquelle on engageait la question des Amazones était singulièrement dangereuse, et il nous semble que M. Rostovtzeff l'a justement qualifiée *an historical misconception* (3). Elle tend à expliquer la légende des Amazones par une méprise des Grecs, qui auraient tenu pour des femmes les Hittites figurés sur les bas-reliefs rupestres. Cette hypothèse surprenante n'est pas recevable, car rien n'est plus mâle que le costume du guerrier hittite et, d'ailleurs, que pourraient valoir les renseignements fournis par des étrangers assez ignorants du passé pour être capables d'une telle bévue ?

Il faut considérer que, d'une part, les Amazones sont localisées sur le Pont Euxin, notamment à Themiscyre, dont la plaine, bien irriguée par le Thermodon et l'Iris, jouit d'un climat très doux et se

(1) **Ch. Picard,** *Ephèse et Claros*, p. 517. L'hypothèse que développe le savant archéologue (*ibid.*, chap. VI et p. 13) est singulièrement séduisante puisqu'elle conduirait à reconnaître sous les mythes relatifs aux Amazones « des faits historiques, dont le développement placé entre le XIV^e^ et le XI^e^ siècle, a quelque rapport, à la fin, avec la civilisation ionienne » qui s'introduit à Éphèse vers le milieu du XI^e^ siècle.

(2) **Leonhard,** *Hittiter und Amazonen*, Leipzig, 1911.

(3) **Rostovtzeff,** *Iranians and Greeks in South Russian*, p. 34. La *Cambridge Ancient History*, t. II, p. 647, souligne le titre de l'œuvre de Leonhard par ce mot : *fanciful*. Cependant, elle séduisit nombre de savants à son apparition, notamment **J.-A. Reinach.**

prête à l'élevage du cheval comme à la multiplication du gibier (1), à moins qu'on ne les place chez les Sauromates. D'autre part, les principales Amazones citées sont les éponymes des villes côtières comme Cymé, Myrina, Smyrne. Rien dans ces localisations n'autorise à placer le point de départ de la légende amazonienne sur le haut plateau de Cappadoce.

On s'illusionne donc quand on cherche à rattacher cette légende à l'histoire des Hittites. On connaît suffisamment cette dernière aujourd'hui, pour constater qu'elle ne s'accorde en aucun point avec les « récits merveilleux, traditions absurdes et invraisemblables », comme les caractérisait déjà Strabon (2). Ces récits ne paraissent d'ailleurs pas antérieurs à l'époque grecque classique et ils se développaient encore à l'époque hellénistique (3). Ils nous montrent les Amazones partant à la conquête de l'Occident, et on sait que tout l'effort des Hittites s'est porté vers l'est. Et quand on nous signale que les Amazones abandonnent l'Asie Mineure, nous les voyons s'enfoncer dans les régions du Caucase et dans le pays sarmate, où les Hittites ne se sont pas aventurés (4).

L'hypothèse beaucoup plus acceptable que M. Rostovtzeff a brillamment exposée, et d'après laquelle la légende amazonienne reflèterait un état social préhellénique (5), demanderait tout

(1) **Strabon,** XII, 3, 15.

(2) *Ibid.*, XI, 5, 3.

(3) Ne prétendait-on pas que Thalestrie, la reine des Amazones, s'était rendue en Hyrcanie pour s'unir à Alexandre le Grand ? Cf. **Strabon,** XI, 5, 4.

(4) Ainsi que le remarque **Rostovtzeff,** *Iranians and Greeks*, p. 33, la légende de cette migration s'inspire des relations établies entre les rivages du Pont Euxin.

(5) **Rostovtzeff,** *Revue des Etudes grecques*, 1919, p. 468; cf. *Revue de l'Hist. des Relig.*, 1921, II, pp. 175-176, et **Ch. Picard,** *Ephèse et Claros*, p. 728. Tout repose, en somme, sur le fait que certains peuples, les Lyciens comme les Sauromates, se qualifient par le nom de leur mère. Les textes ont été réunis par **Radet,** *La Lydie et le Monde grec*, pp. 122-123, qui ajoute : « Il est possible qu'à l'origine, des coutumes semblables aient existé en Lydie et que l'importance attachée par les riverains de l'Hermus à la transmission du pouvoir royal en ligne féminine soit le reste d'un matriarcat primitif. » Il est singulier que les inscriptions ne semblent pas confirmer le témoignage d'**Hérodote,** I ,173 et de **Nicolas de Damas,** *F. H. C.*, III, 461; cf. **Joh. Sundwall,** *Die einheimischen Namen der Lykier*, (*Klio*, Beiheft XI), p. 257 : « Ein Metronymikon ist in der Tat in den epichorischen Inschriften aus Lykien nicht nachweisbar. Es scheint immer der Name des Vaters zu sein. » Le petit nombre de cas où intervient le nom de la mère s'explique par l'hypothèse qu'il s'agit

d'abord qu'on définisse exactement cet état social. L'étude des sociétés primitives, notamment de celles où règne le *Mutterrecht*, conduit à des résultats tout différents(1). Elle montre que la filiation suivant la ligne féminine ne préjuge rien en ce qui concerne la position de la femme dans la famille et dans l'Etat. Même lorsque ce sont les femmes qui héritent ou qu'elles tiennent un rôle plus ou moins éminent dans le culte ou les cérémonies magiques — ce qui paraît être le cas dans la Crète minoenne, — il ne s'ensuit pas obligatoirement qu'elles possèdent l'autorité. Même dans les sociétés où, par exception, les femmes (il s'agit des mères) joignent la puissance politique au privilège de l'héritage, il n'en résulte pas qu'elles assurent la garde de la communauté, les armes à la main. Et s'il est des cas où l'on arme des jeunes filles, ce n'est jamais une organisation comme celle des Amazones. Le mythe des Amazones est une pure fiction, et vouloir l'expliquer d'après un état social déterminé est aussi peu admissible que si l'on se représentait l'Athéna guerrière comme la survivance d'une coutume qui dressait les femmes athéniennes au métier des armes(2).

Une des conséquences de notre étude montrant que, dès une haute époque, l'Anatolie occidentale a joui d'un développement indépendant de l'empire hittite, qui ne l'a jamais subjuguée, est l'élimination totale de la prétendue historicité de la légende des Amazones.

Les conclusions de M. Picard sur « le caractère spécial de l'Éphésia, déesse plus semblable à une Mère anatolienne qu'à la vierge chasseresse du Panthéon hellénique(3) » n'en sont pas atteintes. On observera seulement qu'il est inutile de rabaisser jus-

d'une hiérodule. Les monuments que nous avons étudiés ici, aussi bien les cylindres-cachets d'Aïdin que les idoles cappadociennes en pierre, écartent toute conception de matriarcat.

(1) On en jugera dans le résumé que **Thurnwald** donne de la question dans le *Reallexikon* d'Ebert, s. *Familie*. Voir encore, dans le même recueil, les articles du même auteur, *Frauneeinfluss* et *Frauenorganisationen* (*Kriegerische*). Le terme de « matriarcat » est réduit par **Piganiol**, *Essai sur les Origines de Rome*, p. 156, note 1, à l'acception de parenté utérine.

(2) C'est la question que s'est ingénieusement posée **Mme D. le Lasseur**, *Les déesses armées dans l'art classique grec et leurs origines orientales*, Paris, 1919, et qu'elle résout, pour Athéna, par un emprunt à Ichtar et, à l'origine même, comme une conséquence du matriarcat.

(3) **Picard**, *op. cit.*, p. 449 et chap. VIII.

qu'à la période des Amazones(1), autrement dit au XIV^e^ siècle, le culte de la Terre-Mère dans la vallée du Caystre.

La légende de Plutarque concernant l'origine de la *labrys* ne saurait être prise en considération. Elle groupe arbitrairement des éléments divers dans la seule intention de rattacher la dynastie lydienne à Héraclès et elle y réussit en inversant l'ordre des facteurs. La double hache a pu être un attribut royal, mais, dès une haute époque, nous la voyons devenue un symbole divin. Si le roi se l'attribuait alors, c'était vraisemblablement pour se rapprocher du dieu ou comme ministre du dieu. En tout cas, les cylindres-cachets d'Aïdin, que nous avons étudiés plus haut, attestent que le grand dieu de la région l'a possédée avant toute influence hittite(2). Il est curieux de constater la permanence de ce symbole dans le culte local. Le Louvre possède des bijoux lydiens en or, en forme de bipenne, qui proviennent des environs d'Aïdin et ont pu être utilisés comme des ex-voto(3).

Si la bipenne a été certainement l'attribut du dieu céleste, il ne s'ensuit pas nécessairement que la déesse ne l'ait pas aussi possédée. Les raisons que fait valoir M. Ch. Picard sont à considérer : la légende des Amazones en tant que prêtresses tenant la *labrys*, le dépôt de deux doubles haches en ivoire et d'une autre en electrum dans les plus anciennes couches de l'Artémision d'Éphèse(4). aussi certains cachets crétois sur l'interprétation desquels nous reviendrons.

En ce qui concerne ces derniers, M. Nilsson, qui les a soigneusement examinés à ce point de vue, conclut que la femme qui y apparaît en rapport avec la double hache, peut aussi bien être une prêtresse qu'une déesse(5).

(1) *Ibid.*, p. 468.

(2) **Ch. Picard**, *op. cit.*, p. 520, conclut déjà à l'existence très ancienne, en Asie Mineure, du « culte d'un maître à la bipenne », mais se demande si, primitivement, ce dieu était hittite.

(3) **Perrot** et **Chipiez**, *Hist. de l'Art*, V, pp. 244 et suiv., les attribuent au VII^e^ siècle. Ils pourraient être du VIII^e^ siècle à cause de la coiffure des personnages qui n'est pas le *klaft*, mais la perruque à étages.

(4) Il est excessif d'en conclure que « l'Ephésia l'a portée comme attribut » (**Picard**, *op. cit.*, pp. 412 e t517), car on déposait dans les temples des objets de toute sorte.

(5) **Nilsson**, *op. cit.*, p. 191.

Sans vouloir reprendre la question par le détail, nous remarquerons que la découverte de deux curieuses intailles vient confirmer notre opinion, qui refuse la double hache à la déesse(1). Il s'agit d'un sceau provenant de la grotte de Psychro, actuellement conservé à l'Ashmolean Museum, et d'un autre cachet provenant d'une tombe de Kalkani près Mycènes(2). Sur ces deux intailles se dresse la grande déesse entre deux lions (fig. 13) d'une part, entre deux

Fig. 13.
La grande déesse aux lions supportant la voûte céleste; au-dessus la bipenne.

griffons de l'autre. Des deux mains elle supporte, non des arcs comme on l'a suggéré(3), mais une image de ce que les anciens appelaient la voûte céleste, le *firmametum* ou *raqi'a* de l'Ancien

(1) Nous la refusons à la déesse; mais non aux prêtresses du dieu.

(2) On en trouvera de bonnes reproductions dans **Nilsson,** *op. cit.*, pl. II, 8 et 9. Il n'y a pas lieu, croyons-nous, d'en rapprocher la pendeloque en or d'Egine (*ibid.*, fig. 94) qui représente, à n'en pas douter, des serpents, bien que la ligne flexueuse limitant le ciel ait souvent pris la forme d'un serpent comme sur les koudourrous cassites.

(3) Ou encore moins des serpents, comme propose **Picard,** *Ephèse et Claros*, p. 501, note 8. Nous n'avons pas écarté le serpent de la déesse; mais nous avons estimé (*Civilis. préhell.*, 2e éd., pp. 391 et suiv.) que les statuettes théâtrales de Cnosse représentaient plutôt des acolytes que des déesses.

Testament, qui était au monde céleste ce que la terre était au monde terrestre et qui, notamment, retenait les eaux d'en haut(1).

La même voûte céleste — plutôt que la voie lactée — est représentée sur la grande bague d'or de Mycènes(2), où l'on voit nettement que la ligne flexueuse délimite le monde céleste d'où sont descendus un être divin armé du bouclier en huit et le symbole de

Fig. 14.
Grande bague d'or de Mycènes.
La ligne flexueuse représente le « firmamentum ».

la double hache (fig. 14). Plus nettement encore, si c'est possible, la ligne flexueuse apparaît sur un anneau d'or (fig. 9) découvert à Tirynthe(3).

La gemme trouvée dans la tombe de Kalkani (fig. 13) figure la double hache au-dessus de la voûte céleste que soutient la déesse.

(1) Cette vieille conception se retrouve à basse époque d'après **Fr. Cumont,** *Revue des Etudes Anciennes*, 1906, p. 281, sur une stèle du Louvre figurant Cybèle et trouvée à Ouchak. Il est probable que le sculpteur a utilisé toute la place disponible; mais il est curieux, tout au moins, de constater que le *polos* de la déesse paraît soutenir la voûte céleste.

(2) Nos *Civilis. préhell.*, 2e éd., p. 387, fig. 287. **Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, II, 1, p. 194, note 1, dit justement que ces lignes ondulées ne représentent ni la voie lactée ni des nuages, mais qu'elles séparent le ciel de la terre.

(3) *Archaeol. Anzeiger*, 1916, p. 147, fig. 5.

Il apparaît donc que la *Méter oreiè* (fig. 15) crétoise passait pour supporter la voûte du ciel et loin d'être son symbole, la double hache reste l'attribut du dieu céleste.

L'analogie entre le culte anatolien et le culte minoen s'affirme encore par l'attribution du lion à la déesse et celle du taureau au dieu(1), sans qu'on puisse bien saisir les rapports qu'on entrevoit avec le monde oriental et mésopotamien où règne la même répartition. La relation des divinités minoennes avec leur animal-attribut

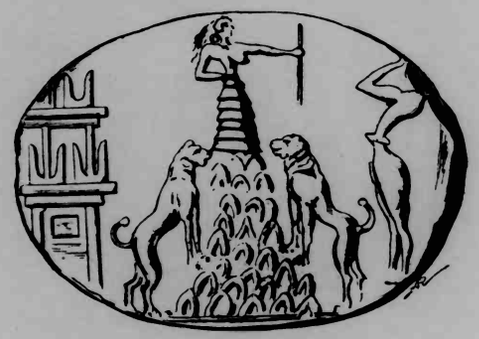


Fig. 15.
La grande déesse aux lions sur la montagne.

se retrouve dans l'association de la double hache soit avec la tête de taureau, soit avec les cornes de consécration (fig. 16), et l'on peut conjecturer que les rhytons en forme de taureau ou de tête de taureau étaient plus particulièrement destinés au culte du dieu, notamment comme ex-voto, tandis que les rhytons en forme de lion(2) répondaient mieux à la déesse.

Dès lors, nous ne saurions accepter l'hypothèse de Milchhöfer(3)

(1) M. **Nilsson,** *op. cit.*, p. 337, s'élève contre la tendance à simplifier les figures divines qu'il relève chez la plupart des auteurs qui ont traité des mythes et des cultes minoens. Nous avons depuis longtemps protesté (*Civil. préhell.*, 2e éd., p. 327, note 2) contre le *Dual Monotheism* dont on a voulu faire l'essence de la religion minoenne. Toutefois, si abondant que fut le panthéon de ces anciens peuples anatoliens et minoens, les entités de premier plan étaient peu nombreuses.

(2) Rhytons cappadociens en forme de lion, dans **Genouillac,** *La Céramique cappadocienne*, et **Frankfort,** *Studies*, II. En Crète, la fameuse tête de lionne; cf. *Civilis. préhell.*, 2e éd., fig. 35.

(3) **Milchhöfer,** *Die Anfänge der Kunst*, p. 116.

que M. Nilsson incline à reprendre et d'après laquelle la double hache, au lieu d'être le symbole du tonnerre — ce qui implique son appartenance à un dieu céleste, — n'aurait été à l'origine que la hache avec laquelle on procédait au sacrifice — ce qui exclurait l'attribution à une divinité déterminée(1).

Cette hypothèse ne s'appuie sur aucune représentation figurée de haute époque. Nos cylindres prélydiens montrent qu'un homme était rituellement mis à mort avec la lance; mais qu'on sacrifiait l'animal avec un couteau. En ce qui concerne les pratiques crétoises, M. Nilsson reconnaît qu'aucune scène de sacrifice minoen n'utilise la double hache pour mettre à mort l'animal(2).

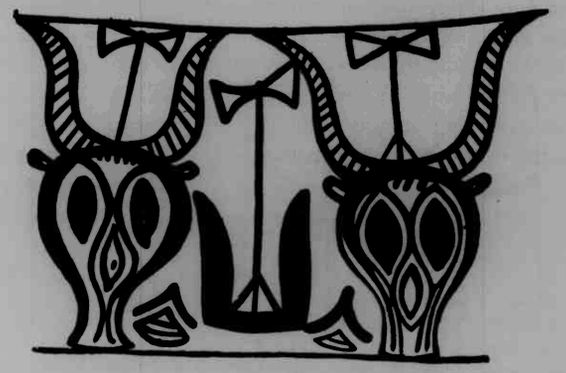


Fig. 16.
La double hache associée à la tête du taureau et aux cornes de consécration.

En réalité, il semble que la double hache n'ait pas été d'un grand usage dans la pratique profane et que sa fortune est due uniquement à son adoption comme attribut religieux (fig. 17), incorporant et représentant le dieu céleste(3).

Nous avons indiqué déjà que les cultes bacchiques sont indigènes en Lydie, où ils furent adoptés par les Phrygiens lors de leur installation en Asie Mineure. Ainsi, suivant la remarque de M. Nilsson,

(1) **Nilsson,** *op. cit.*, p. 192.
(2) *Ibid.*, p. 196.
(3) Nos *Civilis. préhell.*, 2e éd., p. 342.

les cultes qu'on a coutume de désigner comme phrygiens sont en grande partie d'anciens cultes indigènes(1). Le même auteur a insisté, d'autre part, avec une force nouvelle sur le caractère mystique et orgiastique du culte crétois de Zeus(2), et l'on ne peut méconnaître le parallélisme qui existe entre le Zeus crétois et le Dionysos crétois ou Dionysos Zagreus. La légende affirme leur parenté; le taureau est une des formes de Dionysos aussi bien que du Zeus crétois(3). De même Sabazios, en Anatolie, sera identifié soit avec Dionysos soit avec Zeus.

Ainsi des notions religieuses aussi bien que des ustensiles du culte paraissent s'être transmis d'Asie Mineure en Crète; il doit en être de même de certains motifs décoratifs, d'autant qu'ils ont pu avoir une signification cultuelle.

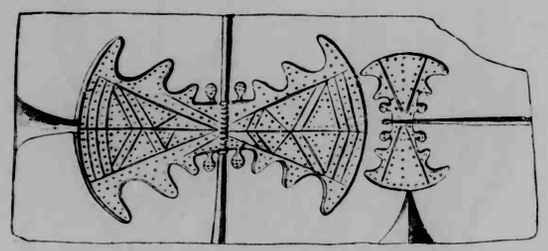


Fig. 17.
Moule pour doubles-haches votives.

C'est le cas de la spirale et, plus particulièrement, de la spirale double. Nos cylindres-cachets d'Aïdin enchâssent la scène rituelle entre la tresse et la spirale. On peut présumer que ce n'est pas sans intention. La tresse appartient de longue date à la symbolique mésopotamienne et très vraisemblablement, comme Six l'a proposé(4), elle a une valeur aquatique comme représentation de l'eau

(1) **Nilsson,** *Minoan-Mycenaean Religion*, p. 500. Déjà indiqué par **Graillot,** *Le Culte de Cybèle*, pp. 13-14.
(2) *Ibid.*, p. 508.
(3) *Civilis. préhell.*, 2e éd., pp. 391-392.
(4) Dans *Syria*, VI (1925), pp. 205 et suiv. Nous en avons fait l'application à un monument sumérien de Tello; voir *La domestication de la race bovine. Essai de reconstitution d'un mythe chaldéen*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, 1927, I, pp. 11-12.

courante, spécialement dans les scènes religieuses. Nos cylindres semblent attribuer la même valeur à la spirale, associant ainsi deux symboles équivalents, mais d'origine différente, la tresse venant de l'est, la double spirale d'origine locale, à moins qu'elle ne provienne de Crète.

On observera, en effet, que le premier palais de Phaestos a fourni une table à libation décorée de spirales et de taureaux dont la valeur symbolique ne peut être douteuse(1). La double spirale, puis la spirale double liée, s'attache à la décoration des vases parce que, comme la ligne ondulée, elle est une image de l'eau(2). Et cela dès une époque reculée, puisque le vase de Mochlos qui porte la spirale double remonte au Minoen Ancien III (3).

On invoque fréquemment une communauté de race entre les anciennes populations de l'Asie Mineure occidentale et les Minoens pour expliquer toutes ces analogies. Il est prudent de ne rien préjuger au sujet de la question d'origine, puisque les rapports commerciaux y suffisent. La communauté d'origine n'explique pas que les analogies aillent en se multipliant avec le temps(4).

Le commerce seul a pu apporter à Troie et à Yortan (Mysie)

(1) *Civil. préhell.*, 2e éd., fig. 259 et 260.
(2) Nous ne voulons pas dire que la double spirale n'a jamais eu une simple valeur décorative; mais qu'elle a été fréquemment utilisée pour évoquer l'eau — il suffira de comparer les décors des vases reproduits dans nos *Civil. préhell.*, 2e éd., fig. 23 et 24, pour se convaincre de la valeur des motifs, ligne ondulée et double spirale, — et c'est pourquoi, dans la décoration, on l'associe à des plantes aquatiques comme le lotus. A l'époque assyrienne, les sculpteurs se plaisent à figurer le remous de l'eau au moyen de la spirale. C'est dire que nous ne saurions admettre l'hypothèse d'**Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, I, § 512, d'après laquelle le dessin de la spirale aurait pour prototype le fil métallique étiré et enroulé; car on ne voit pas ce que le fil métallique vient faire dans la décoration peinte des vases.
(3) *Civil. préhell.*, 2e éd., p. 369.
(4) Sur la question de communauté de race entre Asianiques et Minoens, voir **Ch. Picard,** *Ephèse et Claros*, p. 564 et **Nilsson,** *The Minoan-Mycenaean Religion*, p. 500. **Ed. Meyer,** *Gesch. des Altert.*, I, §§ 505 et 522 — avec atténuation dans la dernière édition sur laquelle est établie la traduction française — pensait que la population primitive des îles venait d'Asie Mineure. Vers la fin du IIIe millénaire, une autre population, dont on ne nous dit pas l'origine, aurait subjugué les anciens occupants en leur empruntant leur culte et leur civilisation qu'ils auraient même développés. Cette conception ingénieuse tient compte de la continuité offerte par la civilisation minoenne qui, pour nous, est le fait essentiel devant lequel toutes les migrations imaginées restent sans grande importance.

les idoles égéennes qu'on y a trouvées et qui ont été imitées par les artisans locaux (1). Des rapports cultuels ont seuls fait employer dans Troie II cette épingle d'or qui, à l'imitation de la table à libation du palais de Phaestos, est décorée de spirales et porte un petit plateau sur lequel posent six cruches à libation (2).

Il ne suffit pas d'ailleurs d'envisager les analogies entre civilisation troyenne et civilisation minoenne, et la définition de l'importance de Troie comme due « à sa situation dans le voisinage de la grande route maritime de l'Hellespont (3) », n'est que partiellement exacte. L'importance commerciale de Troie tient aussi au trafic terrestre entre l'Asie et l'Europe. De là les analogies relevées entre la civilisation troyenne et celle de Thrace. Pour l'illustrer d'un seul exemple, il suffira de rappeler les belles haches de pierre (4) qui appartiennent au plein âge du métal et qui ont certainement été importées d'Europe à Troie II (5).

La complexité des échanges ne se reflète pas seulement dans la diversité des produits, elle explique encore que certains rapprochements ne puissent s'établir que partiellement. Ainsi la céramique égéenne du Minoen Ancien offre un décor totalement inconnu à la céramique de la Troade, mais on constate cependant une singulière analogie de forme, en particulier pour les cruches à long bec (*Schnabelkanne*), si caractéristiques (6).

La richesse de Troie II est apparue grâce aux fouilles de Schliemann par le nombre de pièces de métal mises au jour : or, electrum, argent, bronze, plomb. Cet afflux de métal a précisément

(1) *Civilis. préhell.*, 2e éd., pp. 139 et 143.

(2) *Ibid.*, fig. 102.

(3) **Ed. Meyer,** *Hist. de l'Ant.* (trad. Rutten), I, § 499. A compléter d'ailleurs par le § 500 où il est dit qu'on ne saurait être trop prudent en ce qui concerne les parentés ethniques.

(4) *Civilis. préhell.*, 2e éd., p. 143 et fig. 106; voir la belle reproduction (la seule qui ait été donnée jusqu'ici par la photographie) dans **Ebert,** *Reallexicon*, I, pl. 62.

(5) **Tallgren,** dans **Ebert,** *Reallexicon*, s. Borodino.

(6) **Frankfort,** *op. cit.*, II, p. 86, imagine des mouvements de peuples que nous ne sommes pas en état de contrôler; mais outre qu'une immigration n'amène pas toujours de changement notable dans une civilisation — comme ce fut le cas des Philistins en Palestine — le phénomène est beaucoup moins simple qu'il ne paraît.

servi à M. Frankfort d'explication pour la décadence que subit alors la céramique locale (1).

Quand on considère le grand emporium que fut Troie II (2), et si l'on songe que les Crétois se rendaient plus facilement en Troade qu'à Chypre, on inclinera à penser que, tout au moins avant le grand développement maritime au temps de la XVIIIe dynastie, c'est à Troie principalement que les Égéens prirent contact avec la civilisation suméro-accadienne dont l'influence chemina le long de la route Mazaca-Tralles-Sardes-Thyatire-Troie.

Nous aurons donc une vue très nette des progrès de la civilisation égéenne si, d'une part, nous tenons compte de la richesse et de la puissance des Troyens dans la seconde moitié du troisième millénaire (Troie II) et si, d'autre part, nous admettons l'étendue de leurs relations commerciales aussi bien sur mer que sur terre.

VII. — LE MOUVEMENT DES POPULATIONS VERS L'EST A LA FIN DE L'AGE DU BRONZE

Nous avons vu que, dès l'époque de Troie II, la voie commerciale était ouverte qui, de Chypre, gagnant la Pamphylie et traversant la Lydie, amenait à Troie le cuivre de la grande île. Mais de même que les richesses accumulées sur les rives du Scamandre devaient éveiller les convoitises des tribus guerrières et amener, en dépit d'une acropole solidement fortifiée, la ruine de la grande cité qui gardait l'entrée de l'Hellespont, de même la richesse minière de Chypre devait amener les conquérants les plus turbulents à s'emparer de cette île. Jusque là, Chypre avait accepté la suzeraineté lointaine qu'exerçaient tour à tour l'Égypte et l'empire hittite, mais ce fut dès lors une occupation de vive force par une population qui apportait sa langue (l'achéen) et sa civilisation (art mycénien). Ces peuples suivaient le mouvement vers l'est, — c'est-à-dire vers

(1) **Frankfort,** *Studies*, II, p. 66, d'après le phénomène général constaté par M. Hall.

(2) **W. Leaf,** *Troy, a study in Homeric Geography*, Londres, 1912; cf. **Rostovtzeff,** dans *Anatolian Studies presented to Sir William M. Ramsay*, p. 362.

la civilisation et les richesses accumulées, — qui avait déjà entraîné les Hittites au pillage de Babylone, puis à la mise en coupe réglée de la Syrie du nord (1).

Les Annales égyptiennes signalent la progression de ce qu'elles appellent les peuples de la mer, qui entraîna la dissolution de l'empire hittite et dont l'élan ne fut brisé, dans la Syrie méridionale que par les efforts concertés de la flotte et de l'armée de Ramsès III, vers le temps de la chute de Troie.

Cette grande défaite des peuples de la mer, au début du XII[e] siècle, avait été précédée d'une marche en avant dont les textes de Boghaz-Keui ne sont pas sans nous fournir un écho. Cependant, bien avant le raid de Madduwattash en Chypre (2), l'île était soumise aux attaques, notamment des Lyciens (3). La fondation ou le développement de Salamis (Enkomi) en Chypre, dès le début de la XVIII[e] dynastie, signale l'introduction dans l'île d'une civilisation nouvelle, la civilisation mycénienne. Le mouvement s'est propagé jusqu'en Syrie.

Une découverte récente en Syrie, qui nous a été signalée par M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités en Syrie et au Liban, et qui, depuis, a fourni l'occasion d'une brillante découverte à MM. Schaeffer et Chenet, nous donne les raisons de la remarquable prospérité de Salamis : c'est que les Chypriotes avaient débordé en face sur la côte syrienne et qu'il y occupaient le point de départ d'une importante route de pénétration.

Le site en question porte actuellement le nom de Ras Shamra, sur la côte un peu au nord de Lataquié (Laodicée-sur-Mer), auprès de l'excellent port naturel de Minet el-Beida (port blanc) que nous avons proposé d'identifier avec le *Leukos Limen* du Stadiasme (4).

Ras Shamra est un tell à proximité de la côte et la dominant. Entre le tell et le rivage s'étend la nécropole où l'on a mis au jour des tombes de formes variées. Dans quelques-unes, bien construites, on accède par une sorte de couloir qui tient le milieu entre un puits

(1) Le meilleur exemple est fourni par la destruction de Qatna.

(2) Voir ci-dessus.

(3) **Knudtzon,** *El-Amarna Tafeln*, 38, 10 : « Chaque année, écrit le roi de Chypre (Alasia) au Pharaon, les Lyciens (Lukki) prennent une petite ville de mon royaume. »

(4) Notre *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, p. 417.

peu profond et un dromos menant à une chambre funéraire de plan rectangulaire couverte en encorbellement (1).

Ce type de tombe se retrouve identique à Chypre. Nous citerons notamment la tombe 93 des fouilles anglaises d'Enkomi (Salamis) : court dromos et chambre rectangulaire voûtée en encorbellement (2). Or, la tombe 93 est datée de la seconde moitié du II[e] millénaire par sa céramique (bol chypriote à décor en échelle) et d'une manière plus précise par le scarabée n° 608 portant le cartouche de la reine Tii, femme d'Aménophis III, donc du XIV[e] siècle avant notre ère.

La céramique relevée dans la nécropole de Ras Shamra est caractéristique à Chypre des XIII[e] et XII[e] siècles. On en conclura qu'à cette époque Minet el-Beida et la ville qui s'élevait à Ras Shamra étaient occupés par les Chypriotes et que cette installation était en relation étroite avec Enkomi (Salamis). Du coup nous comprenons l'extraordinaire développement pris, à l'époque mycénienne, par Salamis qui possédait ainsi sur la côte syrienne lui faisant face, à Minet el-Beida, un port placé au débouché de la grande voie de communication venant de la vallée de l'Oronte.

Les découvertes de MM. Schaeffer et Chenet ont considérablement étendu nos connaissances à ce sujet. Les produits apportés à Ras Shamra témoignent de l'importance du contingent achéen. Nous ne pouvons anticiper sur la publication que M. Schaeffer prépare dans *Syria*, X, fasc. 4, d'un premier exposé de ses découvertes, suivi de la publication des tablettes par M. Ch. Virolleaud. Nous nous en tenons ici à des faits généraux et notamment que les marchandises venues d'Occident ou simplement les produits chypriotes, transportés de Salamis à Minet el-Beida, remontaient de là la vallée du Nahr el-Kebir, parcourue aujourd'hui par la route carrossable de Lataquié à Djisr esh-Shoghr. De ce pont sur l'Oronte on peut se diriger directement sur Alep, Karkémish et la Mésopotamie, soit obliquer vers le sud et remonter à Hama et Homs.

(1) Voir *Syria*, 1929, fasc. 4.

(2) **Murray, Smith** et **Walters,** *Excavations in Cyprus* (1900), p. 5. Ce type de tombe se perpétue à Chypre, ainsi à Xylotimbo (**Ohnefalsch-Richter,** *Kypros*, pl. CLXXV, 6 et 7) jusqu'à une époque assez tardive où le puits d'accès est remplacé — comme en Phénicie — par des escaliers; cf. *ibid.*, pl. CLXXXIX.

Cette dernière route est celle qu'ont suivie les vases chypriotes trouvés par le comte du Mesnil du Buisson à Mishrifé-Qatna dans le temple de la déesse Nin-Egal, antérieurement à 1375, date de la destruction de ce temple, et aussi les fragments de vases mycéniens que M. Charbonneaux a reconnus comme provenant de Rhodes(1).

Le British Museum conserve un rhyton en faïence, d'époque mycénienne, figurant une femme, identique à ceux d'Enkomi(2) et qui a été trouvé à Assour. Il n'est pas douteux que ce rhyton a pris la voie Salamis, Minet el-Beida, Djisr esh-Shoghr, puis la route vers Alep et l'Assyrie.

Il est possible que l'enclave que s'étaient réservée les Chypriotes ne fût pas limitée au port de Minet el-Beida et à la ville de Ras Shamra. On peut se demander si les Chypriotes n'ont pas fondé la ville qui est devenue Laodicée-sur-Mer et qui paraît très anciennement avoir porté le nom, certainement pas sémitique, de Mazabdan(3).

La confirmation de l'existence d'une colonie chypriote et égéenne sur la côte syrienne est apportée par une curieuse légende conservée par Malalas(4) et elle se reflète sur les cylindres découverts sur l'emplacement de Ras Shamra et dont nous devons communication à l'obligeance de M. Virolleaud, que nous remercions vivement. Ce lot de cylindres a été découvert à Ras Shamra antérieurement aux fouilles récentes.

N° 1. Ce cylindre (pl. IV, 1) présente un rare intérêt à cause de l'inscription cunéiforme que M. Virolleaud déchiffre ainsi :

Ma-at-ru-un-na,
fille de Ap-la-ha-an-da,
servante du dieu Ku-ba-ba.

De l'avis de M. Virolleaud, on peut lire tout aussi bien « de la déesse Kubaba » et le rapprochement avec Kybébé vient aussitôt à l'esprit. Nous avons trop insisté sur les rapports de commerce

(1) *Syria*, 1928, p. 133.
(2) Pour le rhyton d'Enkomi, voir nos *Civil. préhell.*, 2e éd., p. 246, fig. 177.
(3) Notre *Topogr. hist. de la Syrie*, p. 413.
(4) Voir notre *Note additionnelle* dans *Syria*, X, fasc. 4.

entre Chypre et la Lydie par la route qui traversait la Pamphylie, pour être surpris de trouver dans un milieu chypriote une adoratrice de Kybébé(1). Toutefois, il faut prendre garde qu'il existe un dieu Kybabos, attesté par Hésychius, qui paraît être le prototype de Combabos de Lucien(2). Ce dernier a été rapproché du Humbaba des textes accadiens(3).

S'il s'agit, sur le cylindre de Matruna, du dieu Kybabos, ce ne peut être qu'une forme d'Attis. Ainsi, de toute manière, sommes-nous ramenés à une divinité, proprement lydienne à l'époque classique, mais dont le culte aux temps prélydiens a pu être beaucoup plus répandu.

Le nom de Matruna, peut être Mataruna ou Materuna, prête à des comparaisons intéressantes. M. Kretschmer accepte l'explication de M. Fick qui, dans nombre de noms propres théophores ou à acception religieuse, considère le suffixe *âFôn* non comme un véritable suffixe, mais comme un *nomen agentis* de *av* (lat. *aveo*). Il en tire l'explication du nom des Méoniens, *Meones, Maiones*, qui dériverait de *Mâ-âFones* « ceux qui adorent (la déesse) Ma(4) ». On peut sur ce modèle restituer pour Mataruna un primitif *Matar-âFona* et comprendre « celle qui adore (la déesse) Matar », autrement dit la grande déesse Mère anatolienne, la *Matar Kybilé* ou *Kybébé*, qu'un bel ivoire mycénien, découvert par MM. Schaeffer et Chenet dans la nécropole de Ras Shamra, nous montre entre deux boucs dressés. On a déjà reconnu que la Matar Kybilé des Phrygiens représentait un emprunt que ceux-ci avaient fait aux populations locales primitives(5); le cylindre de Ras Shamra en apporte la démonstration.

(1) **G. Radet,** *Cybébé. Etude sur les transformations plastiques d'un type divin*, 1909, et *Quelques remarques nouvelles sur la déesse Cybébé*, dans *Revue des Etudes anciennes*, 1911, p. 75, avec le compte rendu d'**A.-J. Reinach,** dans *Revue de l'Hist. des Religions*, LX, p. 357; cf. **Graillot,** *Le Culte de Cybèle*, p. 17, et **Ch. Picard,** *Ephèse et Claros*, pp. 499 et suiv.

(2) **Graillot,** *op. cit.*, pp. 291 et 566; **Picard,** *op. cit.*, p. 226, note 6.

(3) Ce dieu a des fonctions sans aucun rapport avec le rôle de Combabos, même en admettant les enjolivements de **Lucien,** *de dea syra*. Sur Humbaba, voir **Thureau-Dangin,** *Revue d'Assyriologie*, 1925, p. 23.

(4) **P. Kretschmer,** *Der Name der Lykier und andere kleinasiat. Völkernamen*, dans *Kleinasiatische Forschungen*, de Sommer et Ehelolf, I, pp. 2-5.

(5) **Graillot,** *Le Culte de Cybèle*, p. 16.

Le nom d'Aplahanda est aussi de bonne physionomie anatolienne. Nous pensons qu'il s'agit du père et que le titre de « servante du dieu » s'applique au premier nom propre.

La représentation figurée qui flanque les trois colonnes en cunéiforme consiste en une femme et un homme qui s'affrontent au-dessous du disque ailé; ils sont séparés par le diablotin à tête d'oiseau et le poisson, fréquents sur la glyptique qu'on appelle syro-hittite. Le personnage masculin, coiffé d'une calotte sphérique, est barbu, mais avec une façon très particulière de rendre la barbe; un riche manteau muni d'une bordure lui couvre le corps.

On rapprochera un cylindre de la Bibliothèque Nationale où se voient deux personnages semblables (1) : même coiffure haute, même vêtement, même geste d'imploration chez la femme. Quant au personnage masculin, il porte la même coiffure et également la barbe, mais son geste est quelque peu différent car il tient une arme, sorte d'épée courte, dans la droite. Il s'agit évidemment d'une adoratrice en présence de son dieu et la même explication s'impose pour le cylindre de Ras Shamra. Aussi, bien qu'il faille se défendre de relier le texte à la représentation figurée, on peut se demander si Matruna n'a pas choisi cette image parce qu'elle correspondait à son état.

N° 2. Nous désignerons ce cylindre (pl. IV, 2) simplement comme syrien (2). Les deux petits personnages assis, un diablotin entre eux, ne sont pas des mortels, mais des personnages célestes, car une étoile figure au-dessus de chacun d'eux. Le registre, immédiatement au-dessous, comporte deux sphinx affrontés, séparés par une étoile. Le grand dieu, devant qui est posté l'annimal-attribut, taureau à bosse ou zébu, est vêtu à l'égyptienne et tient dans la droite une harpé; c'est le Hadad syrien.

Au-dessus du taureau, mais sur un autre plan — comme on s'en convaincra en se reportant à notre figure 2 — et n'ayant aucun

(1) **Delaporte,** *Cat. Bibl. Nat.*, n° 435; **O. Weber,** *Altorient. Siegelbilder*, n° 29; **Contenau,** *Glypt. syro-hittite*, n° 158. On retrouve ici le sacrifice du taureau avec la tresse sous l'animal, symbolisant peut-être l'écoulement du sang

(2) On peut rattacher au même groupe syrien les cylindres **Contenau,** *Glypt. syro-hitt.*, n^{os} 138, 140, 143 (= **Weber,** 449, attribué par cet auteur au troisième quart du deuxième millénaire), 146, 157, 186 et 187.

rapport avec cet animal, la déesse nue, parèdre de Hadad, donc la déesse syrienne, écarte ses voiles.

N° 3. Ce cylindre (pl. IV, 4) est également du type syrien. Les trois principaux personnages sont la déesse nue qui prend ici une importance particulière, un dieu assis tenant en main un vase à panse sphérique et sans anse, enfin, par derrière, un dieu secondaire devant lequel se tient le diablotin habituel.

Au-dessus des uns des autres s'étagent trois animaux : la chèvre accroupie aux cornes droites, peut-être l'attribut du dieu assis, sorte d'Ea ou de Ba^{c}al-Shamim, le lion attribut de la déesse, et le griffon aux trois aigrettes, attribut du troisième personnage. Ce dernier pourrait être le dieu solaire, car dans le haut, et devant lui, figure le soleil constitué par un point entouré de huit autres points. Au-dessus d'Ea ou de Ba^{c}al-Shamim, un poisson.

N° 4. Ce cylindre (pl. III, 1) est encore plus nettement syrien que le précédent, à croire qu'il provient de l'intérieur de la Syrie. Par sa coiffure évasée, déformation bien connue en Syrie de la double couronne égyptienne, son costume, les deux mains armées — une hache simple dans la droite et une lance courte dans la gauche — on reconnaît le dieu, certainement Hadad, tel que le montrent des figurines trouvées près d'Emèse.

Un homme offre un animal à cornes ou à bois — dont l'arrière-train est visible derrière le personnage — au dieu devant qui se tient un serviteur tenant dans la doite un trident (1) à court manche, comme ceux qui ont été trouvés dans les tombes royales de Byblos, et dans la gauche une cruche terminée en pointe. Derrière le dieu, un diablotin.

Le même cylindre comporte une autre scène d'offrande. Un dieu barbu et assis, coiffé de la tiare à cornes et vêtu du kaunakès, derrière lequel se dresse un petit personnage (diablotin ?), reçoit l'offrande d'une femme, un animal à cornes et un oiseau. Devant le dieu se voit un vase sans anse, légèrement ovoïde et ce que l'on

(1) Le trident apparaît dans la main du dieu sur le cylindre du Louvre, **Delaporte,** *Catal.*, A. 868. A en juger par la représentation du cylindre de Ras Shamra, il est vraisemblable qu'il s'agit d'une fourche à trois dents pour le maniement de la viande. Si, à Byblos, on était en présence d'une arme, comme le pense M. P. Montet, cet ustensile eût été enfermé dans le sarcophage, comme la harpè, et on ne l'eût pas trouvé parmi la vaisselle ayant contenu les offrandes en victuailles.

appelle le bâton de mesure. Au-dessus du dieu plane le disque dans le croissant. On peut tenir ces attributs pour ceux de Baʿal-Shamim que nous avons vu être assimilé à Éa.

Derrière la femme se tient un personnage difficile à définir : la tête est bien gravée, mais à la place du corps on voit six globules disposés de haut en bas. D'après ce que nous avons reconnu plus haut, à propos du cylindre Tyszkiewicz, il n'est guère douteux que c'est là une représentation de l'eau et la tête, figurée au-dessus, doit être celle d'un génie des eaux. Sa présence, entre les deux offrants, est là pour exprimer la prière adressée au Baʿal-Shamim aussi bien qu'à Hadad à l'effet d'obtenir la pluie.

Le seul point qui peut faire hésiter à accepter notre interprétation est la qualification de « génie des eaux » donnée au personnage placé entre la femme et l'homme. On objectera que souvent le graveur dispose de simples têtes dans le champ, sans autre intention apparente que de remplir un espace vide. Il n'en est pas de même ici, car il a éprouvé, tout au contraire, de la peine à loger son génie des eaux et les globules qui le caractérisent. Nous retrouvons le même personnage aquatique sur un autre cylindre du Louvre où la tête humaine surmonte le corps d'un amphibie(1). Ici aussi se voient les six globules, représentation de l'eau, mais la place a permis de les figurer au-dessus du génie, de manière à ne pas masquer le corps caractéristique.

Il est rare de pouvoir expliquer un cylindre, qui compte plus d'une demi-douzaine de personnages, avec précision et d'y reconnaître la double prière accompagnée d'un double sacrifice à deux des plus importantes divinités syriennes, Baʿal-Shamim et Hadad, qui sont précisément celles que Zakir, roi de Hama, invoque avec le plus de ferveur(2). Aussi, de même que le cylindre Tyszkiewicz avec sa scène complète, a permis de comprendre d'autres cylindres où la figuration est moins détaillée, de même ce cylindre, grâce à l'ordre et la netteté de la représentation, permet d'expliquer tout une classe de cylindres syriens qui matérialisent la prière destinée à obtenir l'eau du ciel.

(1) **Delaporte**, *Catal. Louvre*, A. 865, le définit : « être fantastique formé d'une tête humaine à un corps d'insecte(?) ». Le point d'interrogation est mis par l'auteur.

(2) Les principaux dieux invoqués par Zakir sont d'abord Baʿalsamin, puis Iluwer qui est une appellation sumérienne de Adad. L'influence sumérienne en cette région ne surprendra pas après les découvertes de Mishrifé-Qatna.

N° 5. On doit encore ranger comme syrien, le cylindre (pl. III, 3) figurant un dieu assis ou Baʿal-Shamim tenant un sceptre au-dessus duquel plane le disque dans le croissant. Un adorant se tient debout devant le dieu. Le pendant de cette scène est formé par deux personnages du type d'Enkidu portant la tiare et affrontés de part et d'autre d'une hampe surmontée du disque solaire.

N° 6. Le style de ce cylindre (pl. IV, 5) est très particulier et le motif paraît emprunté à un répertoire qui n'est pas le répertoire oriental. Deux hommes, de part et d'autre d'un lion, attaquent vigoureusement l'animal à la lance, tandis qu'un chien saute sur le dos du fauve. Dans le champ vole un oiseau. Les deux chasseurs sont séparés par un personnage debout, mais placé la tête en bas, simple figure de remplissage.

Ce cylindre paraît être chypriote ou égéen; son style libre et sa composition remettent en mémoire la fameuse fresque de Tirynthe figurant une chasse au sanglier que les hommes attaquent à la lance aidés de chiens(1).

N° 7. Ce cylindre (pl. IV, 6) figure aussi une scène de chasse; mais les deux chasseurs sont aux prises avec des animaux moins dangereux. Un homme se saisit d'un oiseau dont le long bec et les ailes font songer à un oiseau d'eau (grue, héron?). Le second chasseur tient un bouquetin par la corne et se campe en arrière, dans une attitude très libre, pour obliger le bouquetin à se dresser sur ses pattes de derrière devant une plante stylisée en forme de palmette.

Nous avons là tous les éléments qui se développent à Chypre et y jouiront d'une vogue considérable : les oiseaux d'eau qui reviendront à satiété sur les vases chypriotes de l'âge du fer, la palmette chypriote dont on a ici le prototype, le bouquetin qui sera représenté par paire, affronté de part et d'autre de la plante sacrée.

N° 8. Egalement chypriote, ce cylindre (pl. IV, 3) montre un lion assis levant la patte sur une antilope dont l'allure disloquée est bien dans le style mycénien. Derrière le lion se tient un génie ailé à tête d'animal tenant des attributs indistincts.

(1) *Civil. préhell.*, 2e éd., p. 162, fig. 121 et restitution en couleur planche C.

N° 9. Ce cylindre (pl. IV, 7) doit être un produit local qui réunit des motifs disparates sans aucun lien entre eux. On y voit d'abord deux quadrupèdes ailés et superposés; puis, dans le sens perpendiculaire, deux hommes à la coiffe démesurée combattent avec des épées; entre eux et en bas une étoile. A leurs pieds et dans le sens perpendiculaire une antilope et une étoile. Visiblement toutes ces figures ont uniquement été gravées pour couvrir le plus possible la surface du cylindre.

N° 10. Ce cylindre (pl. IV, 8), à en juger tout au moins par l'empreinte, semble inachevé; c'est peut-être un raté. Il figure un personnage assis sur une chaise à dossier recourbé, levant une main.

Les dix cylindres étudiés et provenant de Ras Shamra sont sensiblement contemporains et doivent se rapporter aux XIII^e^-XII^e^ siècles avant notre ère.

Ils donnent une image fidèle de la population composant à cette époque la ville de Ras Shamra, constituée par un mélange de Chypriotes, d'Anatoliens, d'Égéens et de Syriens. Sous ce terme de Chypriotes, il faut entendre des habitants venus de Chypre, mais qui n'étaient pas tous des indigènes établis dans l'île de longue date et qui, à une ou plusieurs générations, avaient déjà émigré d'Asie Mineure et même des régions grecques.

On s'explique dès lors la découverte près de Lataquié — peut-être même à Ras Shamra — d'un beau bronze (pl. V) de style asianique conservé au musée du Louvre (1). Datant vraisemblablement du XIV^e^ siècle, il conserve dans le système des bras rapportés, un ancien procédé égyptien et témoigne plus qu'aucun autre des documents decouverts jusqu'ici à Ras Shamra d'une forte influence hittite.

CONCLUSION

Dans tout l'Orient, le deuxième millénaire avant notre ère a été une époque singulièrement brillante, malheureusement traversée de trop d'expéditions guerrières ayant l'allure de guerres de rapine,

(1) Il a été publié en premier par **Longpérier,** *Musée Napoléon III*, pl. XXI, 2; cf. **Perrot** et **Chipiez,** III, fig. 304. Le musée de Berlin possède un bronze assez semblable provenant, dit-on, de Sidon.

plus que de conquête, qui ont abouti, pour l'humanité, à un véritable désastre. Tandis qu'au III^e^ millénaire domine sans partage, dans l'Asie antérieure, la civilisation suméro-accadienne et qu'une paix relative règne dans le grand empire suméro-accadien, au II^e^ millénaire de puissants Etats se constituent qui réagissent violemment contre l'hégémonie que maintenaient depuis longtemps les dynasties de Kish, d'Agadé et d'Ur. Le Mitanni, au nord de la Mésopotamie, puis les Hittites en Asie Mineure, s'organisent militairement. D'autre part, l'Égypte, dès la XII^e^ dynastie, mais surtout à partir de la XVIII^e^, porte au loin ses armes et son influence. Pendant ce temps, au sein de la mer Égée se développe la civilisation minoenne dont la richesse éveillera la convoitise des Achéens à qui on ne peut refuser d'avoir joué un rôle de premier plan, quoique funeste.

Dans le cadre de l'Asie Mineure, auquel nous nous sommes restreint ici, il y a lieu de considérer avant eux, puis à côté d'eux, d'autres peuples que les Hittites. Celui de Troie était célèbre et les fouilles de ce site ont mis en évidence son rôle aux III^e^ et II^e^ millénaires. Nous avons tenté de montrer que l'activité des habitants des riches vallées du Méandre, du Caystre et de l'Hermus remonte également à une haute époque. L'éveil de cette région à la civilisation s'est produit sous l'action directe que les Suméro-Accadiens firent sentir pendant tout le troisième millénaire en Asie Mineure, autant par leurs installations commerciales en pleine Anatolie que par l'action de leurs armées qui, à plusieurs reprises, parcoururent le pays et maintinrent la suzeraineté du pays d'Accad.

Les Suméro-Accadiens ont apporté en Asie Mineure tout ce qui était utile à leur commerce, depuis l'écriture accadienne jusqu'au char sumérien à quatre roues, attelé avec des ânes, ce qui implique qu'ils ont dû ouvrir les premières routes carrossables dans le pays.

Les textes de Boghaz-Keui témoignent que tout l'effort des Hittites s'est porté vers l'est, ce qui a permis à la Lydie de rester indépendante. C'est là un fait historique qui a été méconnu, mais qui ne souffre aucune discussion. Les monuments ne peuvent se dresser contre l'histoire et nous avons vu, en effet, qu'ils la confirment. Il en résulte que l'influence mésopotamienne qui se fait sentir dans le bassin de la mer Égée, notamment en Crète, dès la fin du troisième millénaire, a vraisemblablement été véhiculée par les pré-Lydiens,

et non par les Hittites, en prenant notamment la voie du grand emporium que constituait alors la ville de Troie.

Cependant, l'accueil si libéral qu'ils ont réservé aux modes, aux coutumes et jusqu'à la langue et à l'écriture de la Mésopotamie, n'ont pas empêché les pré-Lydiens de conserver leur originalité et l'essentiel de leurs cultes. La preuve en est que, dans les rapports qui s'établirent entre eux et les Égéens, ils transmirent à ces derniers non seulement des éléments suméro-accadiens, mais également, et surtout, des éléments proprement asianiques.

Une transformation de la civilisation prélydienne commence à l'arrivée des Achéens (civilisation mycénienne) ; elle s'accentuera avec la venue des Grecs de l'âge du fer, notamment des Ioniens. Même alors, le vieux fonds asianique ne disparaît pas complètement et les cultes de la Grèce asiatique en restent lourdement chargés.

Ainsi, en Asie Mineure, et au point de vue propagation de la civilisation à haute époque, les migrations de peuples n'ont pas été déterminantes, mais tout au contraire les relations commerciales et la pénétration pacifique. Les migrations de peuples ne joueront un rôle décisif qu'à la fin du deuxième millénaire, mais pour détruire l'édifice que l'humanité avait mis au moins deux mille ans à édifier et dont les assises reposaient sur la vieille civilisation sumérienne.

René DUSSAUD.

Le Gérant : PAUL GEUTHNER.

TABLE DES MATIERES.

Avant-propos 5
I. — Les routes et le commerce entre la Mésopotamie et la Lydie 7
II. — L'empire hittite et ses rapports avec les Anatoliens de l'Ouest 24
III. — Le sacrifice humain chez les Pré-Lydiens . . 41
IV. — La céramique anatolienne 59
V. — Les figurines en plomb et leurs moules . . . 71
VI. — Industrie et commerce du cuivre et du bronze . 76
VII. — Le mouvement des populations vers l'Est à la fin de l'âge du bronze 99
Conclusion 108

LISTE DES PLANCHES HORS-TEXTE.

Planche I. — Les routes anciennes en Asie-Mineure.
Planche II. — Bronzes trouvés par M. Montet dans une jarre de fondation du temple de Byblos.
Planche III. — 1 et 3, Cylindres de Ras Shamra. — 2, Empreinte agrandie sur une tablette cappadocienne.
Planche IV. — 1-8, Cylindres de Ras Shamra.
Planche V. — Deux vues d'un bronze du Louvre, dont la provenance serait Lataquié.

COLUMB[illegible] UNIVERSITY
This b[illegible]
exp[illegible]

COLUMBIA UNIVERSITY
0025976311

884.7 D947

NOV 1 9 1934